

Alfred Marshall (1890)

Principes d'économie politique

Livre IV

Traduit en français par F. Sauvaire-Jourdan,

Professeur d'économie politique et de science financière
à la faculté de droit de l'Université de Bordeaux

1906

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jmt_sociologue@videotron.ca

Site web: <http://pages.infinit.net/sociojmt>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque

Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Alfred Marshall (1890)

Principes d'économie politique.

Livre IV.

Une édition électronique réalisée à partir du livre d'Alfred Marshall, (1842-1924), professeur d'économie politique à l'Université de Cambridge, Principes d'économie politique. (1890) Tome I : Livre IV. (1890) (544 pp.) (pp. 283 à 531). Texte de la 4e édition anglaise traduit de l'Anglais par F. Savaire-Jourdan (professeur d'économie politique et de science financière à la Faculté de droit de l'Université de Bordeaux). Reproduction de la première édition française publiée à Paris en 1906 chez V. Giard et Brière. Paris: Gordon & Breach, 1971. Collection : Réimpressions G + B, Sciences humaines et philosophie.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 13 avril 2003 à Chicoutimi, Québec.



Table des matières

Préface de la première édition, juillet 1890.
Extrait de la préface de la quatrième édition, 1898.
Note du traducteur

Livre I : Aperçu préliminaire.

Chapitre I : Introduction

§ 1. L'économie est à la fois une étude de la richesse et une branche de l'étude de l'homme. L'histoire du monde a été dirigée par les forces religieuses et les forces économiques. - § 2. La question de savoir si la pauvreté est une chose nécessaire donne à l'économie un très haut intérêt. - § 3. La science, pour la plus grande part, est née depuis peu. - § 4. La caractéristique fondamentale de la vie moderne West pas la compétition, mais la liberté de l'industrie et du travail. - § 5. Étude préliminaire de la valeur. Conseils sur l'ordre à suivre pour la lecture de l'ouvrage

Chapitre II : Les progrès de la liberté de l'industrie et du travail

§ 1. L'action des causes physiques est prédominante dans les civilisations primitives, et celles-ci ont nécessairement eu leur siège dans les climats chauds. Dans une civilisation primitive le progrès est lent; mais il y a progrès. - § 2. La propriété collective augmente la force de la coutume et fait obstacle aux changements. - § 3. Les Grecs mirent l'énergie septentrionale en contact avec la civilisation orientale. Modernes à bien des points de vue, ils regardaient l'industrie comme devant être laissée aux esclaves; leur éloignement pour tout travail continu fut une des principales causes de leur décadence. - § 4. La ressemblance apparente qui existe entre les conditions économiques du monde romain et du monde moderne est purement superficielle : on ne trouve pas dans le monde romain les problèmes sociaux-économiques modernes ; mais la philosophie stoïcienne et le cosmopolitisme des juristes romains postérieurs exerça une influence indirecte considérable sur la pensée et sur l'action économiques. - § 5. Les Germains furent lents à s'instruire au contact de ceux dont ils firent la conquête. Le savoir trouva asile chez les Arabes. - §§ 6. 7. Le self-government par le peuple ne pouvait exister que dans les villes libres ; elles furent les précurseurs de la civilisation moderne au point de vue industriel. - § 8. Influence de la chevalerie et de l'Église. Formation de grandes armées servant à ruiner les villes libres. Mais les espérances de progrès ressuscitent grâce à l'invention de l'imprimerie, à la Réforme et à la découverte du Nouveau Monde. - § 9. Le bénéfice des découvertes maritimes appartient en premier lieu à la péninsule hispanique, Mais bientôt il passa à la Hollande, à la France, et à l'Angleterre

Chapitre III : Les progrès de la liberté de l'industrie et du travail (suite)

§ 1. Les Anglais montrèrent de bonne heure des signes de l'aptitude qu'ils possèdent pour l'action organisée. Le commerce a été chez eux la conséquence de leur activité dans la production et dans la navigation. L'organisation capitaliste de l'agriculture ouvrit la voie à celle de l'industrie. - §§ 2, 3. Influence de la Réforme. - § 4. Origine de la grande entreprise. Chez les Anglais la libre initiative avait

une tendance naturelle vers la division du travail, qui se trouva favorisée par l'apparition au delà des mers de consommateurs ayant besoin, par grandes quantités, de marchandises simples. Tout d'abord les entrepreneurs se contentèrent d'organiser l'offre sans diriger le travail industriel : mais ensuite ils groupèrent dans des usines leur appartenant de grandes masses de travailleurs. - § 5. Depuis lors, le travail des ouvriers des manufactures se trouva loué en gros. La nouvelle organisation augmenta la production, mais elle fut accompagnée de grands maux, dont plusieurs cependant étaient dus à d'autres causes. - § 6. La guerre, les impôts, et la disette, abaissèrent les salaires réels. Mais le nouveau système a permis à l'Angleterre de triompher des armées françaises. - § 7. Progrès, durant le XIXe siècle. Le télégraphe et la presse permettent maintenant aux peuples de décider eux-mêmes des remèdes qui conviennent à leurs maux ; et nous allons peu à peu vers des formes de collectivisme, qui seront supérieures aux formes anciennes parce qu'elles reposent sur le renforcement de l'individualité se soumettant à une discipline volontaire. - § 8. Influence des Américains, des Australiens, des Allemands, sur les Anglais.

Chapitre IV : Le développement de la science économique

§ 1. La science économique moderne doit indirectement beaucoup à la pensée ancienne, mais directement fort peu. L'étude de l'économie fut stimulée par la découverte des mines et des routes commerciales du Nouveau Monde. Les entraves anciennes qui enserraient le commerce furent quelque peu relâchées par les Mercantilistes. - § 2. Les Physiocrates insistèrent sur cette idée que la politique restrictive est un régime artificiel et que la liberté est le régime naturel, ainsi que sur cette autre idée que le bien-être de la masse du peuple doit être le principal but de l'homme d'état. - § 3. Adam Smith développa la doctrine du libre échange, et trouva dans la théorie de la valeur un centre commun qui donne de l'unité à la science économique. - § 4. L'étude des faits fut entreprise par Young, Eden, Malthus, Tooke et d'autres. - § 5. Plusieurs des économistes anglais du début du siècle étaient portés vers les généralisations rapides et les raisonnements déductifs, mais il étaient très au courant de la vie des affaires et n'oublièrent pas d'étudier la condition des classes ouvrières. - §§ 6, 7. Ils ne tinrent pourtant pas assez compte de ce fait que le caractère de l'homme dépend des circonstances. Influence des aspirations socialistes et des études biologiques à ce point de vue. John Stuart Mill. Caractéristiques des travaux modernes. - § 8. Économistes des autres pays.

Chapitre V : L'objet de l'économie politique

§§ 1, 2. Une science sociale unifiée est désirable, mais irréalisable. Valeur des idées de Comte, faiblesse de ses négations. - §§ 3, 4. L'économie politique s'occupe principalement, mais non exclusivement, des mobiles susceptibles d'être mesurés en monnaie, et elle cherche généralement à dégager de larges résultats qui ne soient que peu affectés par les particularités individuelles. - § 5. L'habitude elle-même repose en grande partie sur un choix réfléchi. - §§ 6, 7. Les mobiles économiques ne sont pas exclusivement égoïstes. Le désir de gagner de l'argent n'exclut pas d'autres influences ; il peut lui-même être inspiré par des mobiles nobles. Les procédés économiques de mesure des actions pourront peu à peu s'appliquer à beaucoup d'actes de pure philanthropie. - § 8. Les mobiles de l'action collective ont pour l'économiste une importance déjà grande et sans cesse croissante. - § 9. Les économistes envisagent la vie humaine surtout à un certain point de vue, mais c'est la vie d'un homme réel, et non celle d'un être imaginaire

Chapitre VI : Méthodes d'étude. Nature de la loi économique

§ 1. En économie politique, presque à chaque pas, on a besoin à la fois de l'induction et de la déduction ; l'école historique et l'école analytique se servent toutes deux de ces deux méthodes, mais à des degrés divers : aucune ne peut se passer de l'aide de l'autre. - §§ 2, 3, 4. La tâche de l'analyse et de la déduction en économie politique est souvent mal comprise ; elle ne consiste pas à forger de longues chaînes de raisonnement déductif. L'interprétation des faits du temps passé ou du temps présent exige souvent de subtiles analyses ; et il en est toujours ainsi lorsqu'on recourt à elle pour se guider dans la vie pratique. Stratégie et tactique. - § 5. Le simple bon sens, avec ses seules ressources, peut souvent

pousser l'analyse assez loin : mais il lui est rarement possible de découvrir les causes profondes, et notamment les causes des causes. Rôle du mécanisme scientifique. - § 6. Les lois sociales n'énoncent que des tendances. Lois économiques. Le mot « normal ». Les lois économiques ne sont pas analogues à la loi de la gravitation, mais aux lois secondaires des sciences naturelles, relatives à l'action de forces hétérogènes. Toutes les théories scientifiques, et par conséquent les théories économiques elles aussi, supposent certaines conditions, et sont dans ce sens hypothétiques. - § 7. Science pure et science appliquée. L'économie politique est une science plutôt qu'un art

Chapitre VII : Résumé et conclusion

§ 1. Résumé. - § 2. Les études scientifiques ne doivent pas être dirigées en s'inspirant des buts pratiques auxquels elles concourent, mais de la nature des sujets dont elles traitent. - § 3. Principales circonstances qui stimulent l'intérêt des économistes anglais à notre époque, bien qu'elles ne rentrent pas dans le domaine de leur science.

Livre II : De quelques notions fondamentales.

Chapitre I : Introduction

§ 1. L'économie politique envisage la richesse en tant que moyen de satisfaire les besoins de l'homme, et en tant que résultat de ses efforts. - § 2. Difficulté de classer des choses dont les caractères et les usages changent. - § 3. L'économie politique doit suivre la pratique de la vie de chaque jour. - § 4. Il est nécessaire que les idées soient très clairement fixées, mais il n'est pas nécessaire que le sens des mots soit rigide.

Chapitre II : La richesse

§ 1. Sens technique du mot « biens ». Biens matériels. Biens personnels. Biens externes et biens internes. Biens transmissibles et biens non-transmissibles. Biens gratuits. Biens échangeables. - § 2. La richesse d'une personne se compose de ses biens externes susceptibles d'être mesurés en monnaie. - § 3. Mais parfois il est bon d'employer le mot « richesse » d'une façon large, en y comprenant toute la richesse personnelle. - § 4. Part de l'individu dans la richesse collective. - § 5. Richesse nationale. Richesse cosmopolite. Base juridique des droits sur la richesse

Chapitre III : Production. Consommation. Travail. Objets de nécessité

§ 1. L'homme ne peut produire et ne peut consommer que des utilités, et non pas de la matière mme. - § 2. Le mot « productif » est exposé à être mal compris, il faut d'ordinaire éviter de l'employer ou l'expliquer. - § 3. Choses nécessaires pour soutenir l'existence et choses nécessaires pour maintenir l'activité. - § 4. Il y a une perte pour la société lorsque la consommation d'un homme est inférieure à ce qui est nécessaire pour maintenir son activité. Objets de nécessité conventionnelle.

Chapitre IV : Capital. Revenu

§§ 1, 2. Le mot « capital » a plusieurs sens différents. La productivité et l'accumulation du capital règlent : l'une, la demande de capital, et l'autre l'offre de capital. La différence entre la notion de capital et celle de richesse n'est qu'une différence de degré. - § 3. Le revenu au sens large. Revenu en monnaie et l'expression de « capital d'entreprise ». - § 4. Les usages les plus importants de l'expression « capital social » se rattachent au problème de la distribution ; il faut donc la définir de telle façon que lorsqu'on a fait dans le revenu réel de la société les parts du travail, du capital (en y comprenant l'organisation) et de la terre, rien ne soit omis, et rien ne soit compté deux fois. - § 5. Capital de consommation. Capital auxiliaire. Capital circulant et capital fixe, capital spécialisé, capital personnel. - § 6. Nous parlons plutôt de capital lorsque nous envisageons les choses comme objets de production : nous parlons de

richesse lorsque nous les envisageons comme moyens de satisfaire les besoins. - § 7. Revenu net. Avantages nets. Usage de la richesse. Intérêt. Profits du capital. Salaire de direction. Rente. - § 8. Revenu social. - § 9. Le revenu national est une meilleure mesure de la prospérité économique générale que la richesse nationale. - §§ 10, 13.- Note sur quelques définitions du mot « capital ».

Livre III : Des besoins et de leur satisfaction.

Chapitre I : Introduction

§ 1. Lien de ce livre avec les trois suivants. - § 2. Jusqu'à une époque toute récente on ne s'est pas assez occupé de la demande et de la consommation

Chapitre II : Les besoins dans leurs rapports avec l'activité de l'homme

§ 1. Désir de variété. - §§ 2, 3. Désir de se distinguer. - § 4. Désir de se distinguer pris en lui-même. Place de la théorie de la consommation dans l'économie politique

Chapitre II : Les variations de la demande

§ 1. Loi de satiété des besoins ou de l'utilité décroissante. Utilité totale. Accroissement limite. Utilité limite. - § 2. Prix de demande. - § 3. Il faut tenir compte des variations de l'utilité de la monnaie. § 4. Tableau de demande d'un individu. Sens de l'expression « augmentation de la demande ». - § 5. Demande d'un marché. Loi de la demande. - § 6. Demande de marchandises rivales

Chapitre IV : L'élasticité des besoins

§ 1. Définition de l'élasticité de la demande. - §§ 2, 3. Un prix, qui est bas pour un homme riche, peut être élevé pour un homme pauvre. - § 4. Causes générales qui affectent l'élasticité. - § 5. Difficultés venant de l'élément de temps. - § 6. Changements de mode. - § 7. Difficultés pour se procurer les statistiques nécessaires. - §§ 8, 9. - Note sur les statistiques de consommation. Livres des commerçants. Budgets de consommateurs

Chapitre V : Choix entre différents usages de la même chose. Usages immédiats et usages différés

§§ 1, 2. Distribution des ressources d'un individu entre la satisfaction de différents besoins, de façon que le même prix mesure, à la limite des différents achats, des utilités égales. - § 3. Leur distribution entre besoins présents et besoins futurs. Escompte des satisfactions futures. - § 4. Distinction entre l'escompte des plaisirs futurs, et l'escompte des événements futurs agréables.

Chapitre VI : Valeur et utilité

§ 1. Prix et utilité. Bénéfice du consommateur. Conjoncture. - § 2. Bénéfice du consommateur par rapport à la demande d'un individu, - §§ 3, 4, et par rapport à la demande d'un marché. Cette analyse permet de formuler avec précision des notions courantes. mais n'introduit dans la question aucune subtilité nouvelle. Les différences individuelles de caractère peuvent être négligées lorsque nous considérons un grand nombre de gens; et si parmi eux se trouvent en égale proportion des riches et des pauvres, le prix devient alors une bonne mesure de l'utilité, § 5, pourvu qu'on tienne compte de la richesse collective. - § 6. Idée de Bernoulli. Aspects plus larges de l'utilité de la richesse

Livre IV : Les agents de la production - nature, travail, capital et organisation.

Chapitre I : [Introduction](#)

§ 1. [Les agents de la production sont](#) : la nature, le travail et le capital. Dans le capital, il faut faire rentrer l'organisation industrielle et commerciale, qui doit pourtant, à certains points de vue, être étudiée à part. À d'autres points de vue le capital peut être réuni au travail, et les agents de la production deviennent la nature et l'homme. - § 2. [Disutilité limite](#). Bien que le travail porte parfois en lui-même sa propre récompense, pourtant, sous certaines conditions, nous pouvons regarder l'offre de travail comme réglée par le prix qu'on peut obtenir pour lui. Prix d'offre.

Chapitre II : [La fertilité du sol](#)

§ 1. [L'idée que le sol est un don gratuit de la nature](#), tandis que le produit du sol est dû au travail de l'homme, n'est pas tout à fait exacte ; mais elle a un fond de vérité. - § 2. [Conditions mécaniques et conditions chimiques de fertilité](#). - § 3. [Pouvoir que l'homme possède d'altérer le caractère du soi](#). - § 4. [Les qualités originelles du soi comptent pour plus](#), et les qualités artificielles pour moins, dans certains cas que dans d'autres. Dans tous les cas le rendement supplémentaire obtenu en augmentant le capital et le travail diminue, plus ou moins vite

Chapitre III : [Fertilité du sol \(suite\). Tendence au rendement décroissant](#)

§ 1. [Le sol peut être mal cultivé](#) ; alors le rendement dû à une plus grande dépense de capital et de travail augmente, jusqu'à ce qu'un certain maximum soit atteint, après quoi il diminue de nouveau. L'amélioration des procédés de culture peut permettre d'employer avec, avantage plus de capital et plus de travail. La loi s'applique à la quantité des produits, et non à leur valeur. - § 2. [Une dose de capital et de travail](#). Dose limite, rendement limite, limite de culture. La dose limite n'est pas nécessairement la dernière dans le temps. Surplus de production ; ses liens avec la rente. Ricardo a borné son attention aux conditions d'un Vieux pays. - § 3. [Toute appréciation de la fertilité du sol doit s'appliquer à un lieu et à un temps particuliers](#). - § 4. [En règle générale les sols plus pauvres augmentent de valeur](#) par rapport aux sols riches, à mesure que la population augmente. - § 5. [Ricardo disait que les sols les plus riches ont été cultivés les premiers](#) ; c'est vrai dans le sens où il le disait. Mais il a été mal compris par Carey qui réunit des exemples de pionniers ayant négligé des sols qui ont ensuite pris une grande valeur. - § 6. [Ricardo n'a pourtant pas estimé assez haut les avantages indirects qu'une population dense offre à l'agriculture](#). - § 7. [Lois de rendement de la pêche, des mines et des terrains à bâtir](#). - § 8. [Note sur l'origine de la loi et sur le sens de la phrase](#) « une dose de capital et de travail »

Chapitre IV : [Le progrès de la population](#)

§§ [1, 2](#). Histoire de la théorie de la population. - § 3. [Malthus](#). - §§ [4, 5](#). Causes qui déterminent le taux de nuptialité et celui de natalité. - §§ [6, 7](#). Histoire de la population en Angleterre. - § 8. [Note sur les statistiques démographiques internationales](#)

Chapitre V : [Santé et vigueur de la population](#)

§§ [1, 2](#). Conditions générales dont dépendent la santé et la vigueur. - § 3. [Objets nécessaires à l'existence](#). - § 4. [Espérance, liberté et changement](#). - § 5. [Influence des occupations](#). - § 6. [Influence de la vie des villes](#). - §§ [7, 8](#). La nature laissée à elle-même tend à éliminer les faibles. Mais une foule d'interventions humaines, inspirées par de bons sentiments, font obstacle au succès des forts, et permettent aux faibles de vivre. Conclusion pratique.

Chapitre VI : [Éducation industrielle](#)

§§ [1](#), [2](#). L'expression de « travail qualifié » n'a qu'une portée relative. Il arrive souvent qu'une tâche avec laquelle nous sommes familiarisés ne nous paraisse pas difficile. L'habileté purement manuelle est en train de perdre de l'importance par rapport à l'intelligence générale et à l'énergie de caractère. Habileté générale et habileté spécialisée. - §§ [3](#), [4](#), [5](#). Instruction libérale et instruction technique. Apprentissage. - § 6. [Instruction en matière d'art](#). - § 7. [Mill pensait que les classes travailleuses sont divisées en quatre catégories bien marquées](#) ; mais toutes les divisions accusées comme celles-ci tendent à disparaître. § 8. [Les parents élèvent généralement leurs enfants](#) en vue de métiers de même nature que le leur.

Chapitre VII : [Le progrès de la richesse](#)

§§ [1](#), [2](#), [3](#). Jusqu'à il y a peu de temps on faisait peu d'usage des formes coûteuses de capital auxiliaire ; mais leur emploi augmente rapidement, comme aussi le pouvoir d'accumulation du capital. - § 4. [La sécurité en tant que condition de l'épargne](#). - § 5. [Le développement de l'économie à monnaie](#) fait naître de nouvelles occasions de dépenses extravagantes, mais il a permis à des gens qui n'avaient pas le moyen d'entrer dans les affaires, de tirer parti de leurs épargnes. - § 6. [La principale cause de l'épargne se trouve dans les affections de famille](#). - § 7. [Sources de l'accumulation des capitaux. Accumulation publique](#). Coopération. - § 8. [Choix entre plaisirs présents et plaisirs différés](#). Toute accumulation implique une certaine attente, un certain ajournement de satisfactions. L'intérêt est la rémunération de cette attente. - §§ [9](#), [10](#). Plus la rémunération est élevée, et plus, en règle générale, le taux de l'épargne sera grand. Mais il y a des exceptions. - § 11. [Note sur les statistiques relatives au progrès de la richesse](#)

Chapitre VIII : [Organisation industrielle](#)

§§ [1](#), [2](#). L'idée que l'organisation du travail augmente son rendement est ancienne, mais Adam Smith lui a donné une portée nouvelle. Économistes et biologistes ont travaillé ensemble à examiner l'influence que la lutte pour l'existence exerce sur l'organisation ; ses caractères les plus durs sont adoucis par l'hérédité. - § 3. [Castes antiques et classes modernes](#). - §§ [4](#), [5](#). Adam Smith se montra prudent, mais beaucoup de ceux qui l'on suivi ont exagéré les économies que procure l'organisation naturelle. Développement des facultés par l'usage, et leur hérédité par une éducation précoce et peut-être aussi par d'autres moyens.

Chapitre IX : [Organisation industrielle \(suite\). Division du travail. Influence du machinisme](#)

§§ 1. [La pratique permet de se perfectionner](#). - § 2. [Dans les catégories inférieures de travail](#), l'extrême spécialisation augmente le rendement ; mais il n'en est pas ainsi dans les catégories supérieures. - § 3. [Les conséquences du machinisme sur la qualité de la vie humaine](#) sont en partie bonnes et en partie mauvaises. - § 4. [Les machines faites mécaniquement inaugurent l'ère nouvelle des parties interchangeables](#). - § 5. [Exemple tiré de l'imprimerie](#). - § 6. [Le machinisme diminue la fatigue des muscles pour l'homme](#), et par là empêche la monotonie du travail de créer la monotonie de la vie. - § 7. [Comparaison entre la main-d'œuvre spécialisée et les machines spécialisées](#). Économies externes et économies internes.

Chapitre X : [Organisation industrielle \(suite\). Concentration d'industries spécialisées dans certaines localités](#)

§ 1. [Industries localisées : leurs formes primitives](#). - § 2. [Leurs diverses origines](#). - § 3. [Leurs avantages](#); habileté héréditaire; naissance d'industries subsidiaires; emploi d'instruments très spécialisés; marché local pour la main-d'œuvre spécialisée. - § 4. [Influence de l'amélioration des moyens de communication sur la distribution géographique des industries](#). Exemples tirés de l'histoire récente de l'Angleterre

Chapitre XI : [Organisation industrielle \(suite\). Production en grand](#)

§ 1. [Les industries typiques pour ce sujet sont les industries manufacturières](#). Économie de matières premières. - §§ [2](#), [3](#), [4](#). Avantages d'une grande entreprise au point de vue de l'emploi et de l'amélioration des machines spécialisées; au point de vue de l'achat et de la vente; au point de vue de la main-d'œuvre spécialisée; et au point de vue de la division du travail de direction. Supériorité du petit industriel pour la surveillance. Le progrès moderne des connaissances agit en grande partie en sa faveur. - § 5. [Dans les branches où la production en grand réalise de grandes économies](#), une entreprise peut grandir rapidement, à la condition de pouvoir vendre aisément; mais souvent cette condition n'est pas remplie. - § 6. [Grandes et petites entreprises commerciales](#). - § 7. [Entreprises de transport](#). Mines et carrières.

Chapitre XII : [Organisation industrielle \(suite\). Direction des entreprises](#)

§ 1. [L'artisan d'autrefois traitait directement avec le consommateur](#); et c'est encore ainsi qu'opèrent en règle générale les professions libérales. - § 2. [Mais dans la plupart des branches intervient une classe spéciale d'hommes appelés entrepreneurs](#). - §§ [3](#), [4](#). Les principaux risques de l'entreprise sont parfois séparés du travail de direction en détail, dans l'industrie du bâtiment et dans quelques autres. L'entrepreneur qui n'est pas employeur. - § 5. [Les qualités que doit avoir l'industriel idéal](#). - § 6. [Le fils d'un homme d'affaires débute avec tant d'avantages](#), que l'on pourrait s'attendre à voir les hommes d'affaires former comme une classe à part; raison qui empêche ce résultat de se produire. - § 7. [Sociétés de personnes](#). - §§ [8](#), [9](#). Sociétés anonymes. Entreprises des autorités publiques. - § 10. [Association coopérative](#). Participation aux bénéfices. - § 11. [Chances qu'a l'ouvrier de s'élever](#). Son manque de capital est un obstacle moins considérable qu'il ne semble à première vue, car la masse de capitaux à prêter augmente rapidement. Mais la complexité croissante des affaires est contre lui. - § 12. [Un homme d'affaires capable réussit vite à augmenter le capital dont il dispose](#); et celui qui est incapable perd généralement son capital d'autant plus vite que son affaire est plus importante. Ces deux forces tendent à faire parvenir le capital entre les mains de ceux qui sont à même de bien l'utiliser. L'aptitude aux affaires accompagnée du capital nécessaire a, dans un pays comme l'Angleterre, un prix d'offre assez bien défini.

Chapitre XIII : [Conclusion. La tendance au rendement croissant et la tendance au rendement décroissant](#)

§ 1. [Résumé des derniers chapitres de ce livre](#). - § 2. [Le coût de production doit être envisagé](#) en se référant à une maison type, bénéficiant d'une façon normale des économies internes et externes qui accompagnent un volume total de production donné. Lois du rendement constant et du rendement croissant. - § 3. [Une augmentation de population est généralement accompagnée](#) d'un accroissement plus que proportionnel de la puissance collective de production.

Alfred Marshall, Principes d'économie politique : tome I

Livre quatrième

Les agents de la production : Nature, travail, capital et organisation

[Retour à la table des matières](#)

Principes d'économie politique : tome 1 :
livre IV : Les agents de la production

Chapitre un

Introduction

[Retour à la table des matières](#)

§ 1. - On indique d'ordinaire comme agents de la production la nature, le travail et le capital. Par nature on entend la matière et les forces que la nature fournit gratuitement à l'homme: le sol, l'eau, l'air, la lumière, la chaleur. Par travail on entend tout effort économique de l'homme, qu'il l'accomplisse avec ses mains, ou avec sa tête ¹. Par capital on entend toute accumulation de richesses faite en vue de la production de biens matériels, et dans le but de se procurer ces bénéfices qui sont d'ordinaire considérés comme constituant un revenu. C'est l'ensemble des richesses envisagées comme moyens de production, plutôt que comme sources directes de jouissance.

Le capital consiste pour une grande partie en connaissances (*knowledge*) et en organisation, dont une partie est de propriété privée et l'autre non. La science est notre plus puissant instrument de production ; elle nous permet de soumettre la nature, et de

¹ Le travail est considéré comme économique lorsqu'il est « effectué partiellement ou complètement en vue d'un avantage autre que le plaisir qu'il procure directement ». Voir p. 177 et note. Le travail de tête, lorsqu'il ne tend pas directement ou indirectement à la production matérielle, comme par exemple le travail de l'écolier faisant ses devoirs, est laissé de côté, tant que nous n'envisageons que la production au sens ordinaire du mot. À certains points de vue, mais non pas à tous, les expressions « nature, travail, capital » seraient plus symétriques si par travail on entendait les travailleurs, c'est-à-dire l'humanité. Voir WALRAS, *Économie politique* pure, leçon 17, et Fisher, *Economic Journal*, VI, p. 529.

la forcer à satisfaire nos besoins. L'organisation aide la science; elle a plusieurs formes, à savoir l'organisation d'une entreprise considérée isolément, l'organisation des diverses entreprises dans la même industrie, l'organisation des diverses industries à l'égard les unes des autres, l'organisation de l'État assurant la sécurité à toutes et venant en aide à beaucoup. La distinction entre ce qui est de propriété privée, et ce qui est de propriété publique dans la science et dans l'organisation, est d'une grande et croissante importance : à certains égards elle est plus importante que la même distinction au point de vue des objets matériels. C'est, en partie, pour cette raison qu'il semble parfois préférable de mettre l'organisation à part comme agent distinct de la production. Il ne sera possible de l'examiner complètement que beaucoup plus tard, mais nous en dirons quelque chose dans le Livre actuel.

Dans un certain sens, il n'y a que deux agents de la production, la nature et l'homme. Le capital et l'organisation sont le résultat de l'effort de l'homme aidé par la nature, et ils sont basés sur le pouvoir qu'il a de prévoir l'avenir et sur son désir d'y pourvoir. Le caractère et les propriétés de la nature et de l'homme étant donnés, le développement de la richesse, de la science et de l'organisation, suit de lui-même, comme un effet suit sa cause. Mais, d'un autre côté, l'homme est lui-même grandement influencé par son milieu, dans lequel la nature joue un grand rôle : et ainsi, à tous les points de vue, l'homme est le centre du problème de la production, comme il est celui de la consommation, et comme il est aussi le centre de cet autre problème des relations entre les deux qui porte le double nom de « distribution et d'échange ».

Le progrès de l'humanité en nombre, en santé et en vigueur, en connaissances, en habileté, et en force de caractère, est la fin de toutes nos études ; mais c'est une fin à laquelle l'économique ne peut contribuer que par quelques éléments importants. Sous ses aspects généraux, si l'étude de ce progrès doit trouver place dans un traité d'économique, c'est donc à la fin, ce n'est pas ici. Néanmoins, nous ne saurions nous soustraire à la nécessité d'examiner quelle est l'action directe de l'homme dans la production, et quelles sont les conditions qui déterminent son activité (*efficiency*) comme producteur. Au total il est peut-être bon, et c'est certainement le plan le plus conforme à la tradition anglaise, de comprendre dans l'étude de la production un aperçu sur le développement de la population en nombre et en caractère.

[Retour à la table des matières](#)

§ 2. - Il est impossible, à ce point de nos études, de faire plus que d'indiquer brièvement les relations générales existant entre la demande et l'offre, entre la consommation et la production. Mais il peut être bon, maintenant que la discussion sur l'utilité et sur la valeur est encore présente à notre esprit, de jeter un bref coup d'œil sur les relations existant entre la valeur et le désagrément ou l'incommodité (*disutility or discommodity*) qu'il faut subir pour obtenir ces biens qui tirent leur valeur de ce qu'ils sont à la fois désirables et difficiles à obtenir. Tout cela ne peut être exposé maintenant que d'une façon provisoire ; on peut même penser que cet exposé pose les difficultés plutôt qu'il ne les résoud ; mais il y aura avantage à avoir devant nous une carte du terrain à parcourir, quelque sommaire et incomplète qu'elle soit.

Tandis que la demande est basée sur le désir d'obtenir des marchandises (*commodities*), l'offre dépend surtout du fait de surmonter la répugnance à faire

certains efforts (*undergo discommodities*). Ces efforts sont de deux sortes : le travail, et l'épargne, c'est-à-dire l'effort qu'il faut faire pour différer une consommation. Il nous suffira ici de donner un aperçu du rôle joué dans l'offre par le travail ordinaire. On verra par la suite que des remarques semblables, bien que non tout à fait les mêmes, peuvent être faites à l'égard du travail de direction, et à l'égard du sacrifice qu'entraîne (parfois, mais pas toujours) cette « attente » (*waiting*) nécessaire à l'accumulation des moyens de production.

L'effort qu'exige le travail (*discommodity of labour*) peut être une fatigue corporelle ou une fatigue mentale ; il peut aussi tenir à ce que le travail est effectué dans des conditions malsaines, ou avec des compagnons désagréables ; ou venir du fait que le travail absorbe le temps qui serait consacré à des distractions, à des occupations sociales ou intellectuelles. Mais, quelle que soit la forme que revêt cet effort, son intensité au-mente à peu près toujours avec la rigueur (*severity*) et la durée du travail.

Il est vrai que beaucoup de fatigues sont acceptées pour elles-mêmes, comme par exemple dans l'alpinisme, dans les sports et dans les travaux littéraires, artistiques et scientifiques; beaucoup de travaux aussi sont accomplis uniquement dans le désir d'être utile à autrui ¹. Mais le plus souvent le principal mobile du travail, au sens où nous employons ce mot, est le désir d'obtenir quelque avantage matériel, qui, dans l'état actuel du monde, se présente d'ordinaire sous la forme d'une certaine quantité de monnaie. Il est vrai que, même lorsqu'un homme travaille pour un salaire, il lui arrive souvent de prendre plaisir à sa tâche ; mais d'ordinaire, avant qu'elle soit terminée, la fatigue vient, et il est bien aise quand l'heure de s'arrêter arrive. Un homme peut bien, après être resté quelque temps sans travailler, aimer mieux, en ce qui concerne son plaisir immédiat, travailler pour rien, plutôt que de ne pas travailler du tout; mais il ne sera pas disposé à gêner ses conditions de vente en offrant ce qu'il a à vendre très au-dessous de son prix normal, pas plus que ne le serait un industriel. Sur ce point nous aurons beaucoup à dire dans un autre volume, lorsque nous en viendrons à étudier les coutumes professionnelles, et les pratiques des *trade-unions* au point de vue des heures de travail et des usages. Dans la plupart des occupations, cette partie de la tâche qui donne plus de plaisir que de peine doit être d'ordinaire payée au même prix que le reste; le prix de la tâche entière est donc déterminé par la peine qu'exige du travailleur cette partie du travail qu'il exécute avec le plus de répugnance et qu'il est presque sur le point de se refuser à exécuter.

En langage technique on peut appeler cela la « disutilité-limite » (*marginal disutility*) du travail. Car, de même que pour toute augmentation de quantité d'une marchandise son utilité-limite baisse ; et de même que pour toute diminution de sa désidérabilité, il y a une baisse de prix pour la marchandise toute entière et pas seulement pour les dernières quantités qui en sont vendues: de même il en est en ce qui concerne l'offre de travail.

¹ Voir ci-dessus pp. 110-111 ainsi que liv. VI, ch. II, § 2, et note X à l'Appendice. On peut ici placer une remarque. Lorsqu'une personne fait tous ses achats d'une marchandise au prix qu'elle aurait juste consenti à payer pour les dernières quantités qu'elle achète, elle tire de toutes les autres un bénéfice particulier, puisqu'elle les fait à un prix inférieur à celui qu'elle aurait consenti à payer plutôt que de se passer tout à fait de cette marchandise. De même, si le prix payé à un homme pour un travail est une rémunération suffisante pour la partie de ce travail qu'il exécute avec le plus de répugnance, et si, pourtant, comme il arrive d'ordinaire, il est payé de la même façon pour la partie de son travail qu'il exécute avec moins de répugnance et qui lui coûte réellement moins, alors, pour cette partie, il jouit d'un bénéfice de producteur (*producer's surplus*).

La répugnance qu'un homme déjà occupé éprouve à augmenter sa fatigue, repose, dans les circonstances ordinaires, sur des principes fondamentaux de la nature humaine que les économistes doivent accepter comme établis. Selon la remarque de Jevons ¹, on a souvent quelque résistance à vaincre avant de se mettre à l'œuvre. Un certain effort assez pénible est nécessaire au début ; mais cette peine diminue peu à peu jusqu'à zéro pour se transformer en plaisir; ce plaisir augmente pendant un temps jusqu'à ce qu'il atteigne un certain maximum qui est peu élevé ; après quoi il diminue jusqu'à zéro; puis il est remplacé par une fatigue croissante, et par un désir ardent de repos et de changement. Dans le travail intellectuel cependant, lorsque le plaisir et l'excitation ont commencé, ils vont souvent en augmentant jusqu'à ce que l'on s'arrête par nécessité ou par prudence. Tout homme bien portant a une certaine quantité d'énergie où il peut puiser, mais qu'il ne peut remplacer que par le repos; de sorte que si sa dépense excède ses réserves, sa santé finit par être ébranlée ; et les employeurs constatent souvent que, dans les cas de grande presse, une augmentation temporaire de salaire leur permet d'obtenir des ouvriers une somme de travail que ceux-ci sont incapables de fournir longtemps, quel que soit le salaire qu'on leur donne. Une raison de ce fait c'est que, pour toute augmentation des heures de travail au-delà d'une certaine limite, le besoin de repos devient plus pressant. À mesure que le travail se prolonge, le désagrément qu'il cause va en augmentant, et, s'il en est ainsi, c'est en partie parce que, à mesure que diminue le temps laissé au repos et aux autres genres d'activité, le plaisir que procure le loisir augmente.

Avec ces réserves et quelques autres, il reste vrai d'une façon générale que la somme de fatigues que des ouvriers consentent à supporter, augmente ou diminue si la rémunération qui leur est offerte hausse ou baisse. De même que le prix nécessaire pour attirer assez d'acheteurs pour une quantité donnée d'une marchandise a été appelé « le prix de demande » (*demand price*) pour cette quantité pendant une année ou tout autre laps de temps donné ; de même le prix qu'il faut payer pour que des hommes consentent à supporter la peine nécessaire à produire une quantité donnée d'une marchandise, peut être appelé « le prix d'offre » (*supply price*) pour cette quantité pendant le même temps. Et si, pour le moment, nous supposons que la production dépende seulement des efforts d'un certain nombre de travailleurs vivants et déjà exercés à leur tâche, nous aurons un tableau de prix d'offre correspondant au tableau de prix de demande que nous avons examiné précédemment. Ce tableau indiquerait théoriquement dans une première colonne les diverses sommes d'efforts et par suite les diverses quantités produites, dans une autre colonne parallèle les prix qui doivent être payés pour amener les travailleurs disponibles à fournir ces sommes d'efforts ².

Mais cette méthode simple d'envisager l'offre des efforts d'une certaine espèce, et par suite l'offre des marchandises produites par eux, suppose que le nombre de ceux qui sont qualifiés pour les fournir est fixe; et cette supposition n'est vraie que pour des périodes de temps courtes. Le chiffre de la population change sous l'action d'un grand nombre de causes. Quelques-unes seulement sont des causes économiques ; or, parmi

¹ *Theory of Political Economy*, ch. V. Cette théorie a été développée sur bien des points par les économistes autrichiens et américains.

² Voir ci-dessus *liv. III*, ch. III, § 4.

celles-là, la rémunération moyenne du travail occupe une place prépondérante, bien que son influence sur la population soit capricieuse et irrégulière ¹.

Mais la répartition de la population entre les différentes professions est beaucoup plus sujette à l'influence des causes économiques. À la longue, l'offre de travail dans une profession quelconque s'adapte plus ou moins étroitement à la demande : les parents sages poussent leurs enfants vers les plus avantageuses des professions qui leur sont ouvertes, c'est-à-dire vers celles qui offrent la meilleure rémunération en salaires et en autres avantages, sans exiger un travail trop rigoureux comme quantité ou comme genre, ni une habileté trop difficile à acquérir. Cette adaptation entre la demande et l'offre ne peut pourtant jamais être parfaite ; les fluctuations de la demande peuvent faire qu'elle soit pendant un temps, même pendant plusieurs années, beaucoup plus forte ou beaucoup plus faible qu'il n'est nécessaires pour amener les parents à choisir pour leurs enfants telle profession plutôt que telle autre. Ainsi donc il existe certaines relations entre la rémunération que l'on reçoit pour un genre de travail quelconque, et la difficulté d'acquérir les aptitudes nécessaires à ce travail en y ajoutant la fatigue, le désagrément, la privation de loisir, etc., qu'il entraîne. Néanmoins, ces relations sont sujettes à de grandes perturbations. L'étude de ces perturbations est une tâche difficile. Elle nous retiendra beaucoup lorsque nous serons plus avancés dans le cours de cet ouvrage. Mais le livre actuel est surtout descriptif et ne soulève qu'un petit nombre de problèmes difficiles.

¹ Dans l'édition précédente le mot « travail » (labour) était employé dans cette discussion au lieu du mot, « effort » (*work*). Comme malheureusement, l'expression « offre de travail » a été ensuite employée pour désigner l'offre d'ouvriers, ce passage a été mal compris. On a cru qu'il impliquait que les considérations économiques seules déterminent le taux de développement de la population. Voir par exemple *Annals of American Academy*, VII, p. 100. Ce serait naturellement faux. Voir ci-dessous ch. IV, § 5.

Principes d'économie politique : tome 1 :
livre IV : Les agents de la production

Chapitre deux

La fertilité du sol

[Retour à la table des matières](#)

§ 1. - On dit généralement que les facteurs de la production sont la terre, l'homme et le capital ; en comprenant sous le nom de capital les objets matériels qui doivent leur utilité au travail de l'homme, et sous le nom de terre celles qui ne doivent rien à ce travail. La distinction est manifestement assez lâche : les briques, par exemple, ne sont que des morceaux de terre légèrement travaillés ; tandis que le sol des vieux pays a été pour la plus grande partie travaillé par l'homme pendant des siècles et c'est à l'homme qu'il doit son aspect actuel. Cette distinction repose cependant sur une base scientifique. L'homme n'a pas le pouvoir de créer de la matière, il crée seulement des utilités en donnant aux choses une forme utilisable ¹, et l'offre de ces utilités créées par lui peut être augmentée si la demande augmente : elles ont un prix d'offre (supply price). Mais il est d'autres utilités sur l'offre desquelles l'homme n'a aucun pouvoir ; elles sont données par la nature en quantité fixe et, par suite, n'ont pas de prix d'offre. Le mot « terre » a été employé dans un sens large par les économistes, de manière à embrasser les sources permanentes de ces utilités ², qu'elles se trouvent dans la terre,

¹ Voir livre II, chap. III.

² Par exemple dans la phrase célèbre de Ricardo a les puissances originelles et indestructibles du sol ». De Thünen dans une discussion remarquable sur les fondements de la théorie de la rente, et sur la façon dont Adam Smith et Ricardo l'ont conçue, parle du « sol en soi » (*Der Boden an*

au sens où ce mot est pris d'ordinaire, ou dans la mer, dans les rivières, dans la lumière du soleil, dans la pluie, dans les vents et dans les chutes d'eau.

Si nous recherchons quel est le caractère qui distingue la terre des choses matérielles que nous considérons comme des produits de la terre, nous constaterons que l'attribut, fondamental de la terre c'est son étendue. Le droit de se servir d'une pièce de terre rend maître d'une certaine étendue, d'une certaine portion de la surface de la terre. La surface de la terre est fixe ; les relations géométriques entre telle de ses parties et les autres sont fixes. L'homme n'a aucun pouvoir sur elles ; elles échappent entièrement à l'influence de la demande ; elles n'ont pas de coût de production, il n'y a pas de prix d'offre (supply price) auquel elles puissent être produites.

L'usage d'une certaine étendue de la surface de la terre est une condition primordiale pour que l'homme puisse faire quoi que ce soit ; par là l'homme se procure la place qu'il lui faut pour agir, et la jouissance de la chaleur, de la lumière, de l'air et de la pluie que la nature assigne à cette étendue de terre ; par là se trouve déterminée la distance qui le sépare des autres choses et des autres personnes, et dans une grande mesure ses relations avec elles. Nous verrons que c'est cette particularité de la terre, quelque insuffisante pourtant que soit la place qui lui a été faite jusqu'à présent, qui est la cause dernière de la distinction que tous les économistes sont obligés de faire entre la terre et les autres choses, C'est la base de beaucoup de questions qui sont parmi les plus intéressantes et les plus difficiles de la science économique.

Certaines parties de la surface de la terre contribuent à la production principalement par les services qu'elles rendent à la navigation ; d'autres ont surtout de la valeur pour l'industrie des mines ; d'autres pour construire, bien que pour celles-ci le choix soit plutôt fait par l'homme qu'imposé par la nature. Mais lorsque nous parlons de la productivité de la terre, nous pensons d'abord à son emploi dans l'agriculture.

[Retour à la table des matières](#)

§ 2. - Pour l'agriculteur une certaine étendue de terre est un moyen de faire vivre une certaine quantité de végétaux, et peut-être ensuite un certain nombre d'animaux. Dans ce but, le sol doit posséder certaines qualités mécaniques et chimiques.

Au point de vue mécanique, le sol doit être assez meuble pour permettre aux minces racines des plantes d'y pénétrer aisément, et pourtant assez compact pour leur donner une prise solide. Il ne doit pas, comme certains sols sablonneux, donner à l'eau un trop libre passage ; sinon il est souvent sec, et la subsistance de la plante est entraînée par l'eau presque aussitôt qu'elle se forme dans le sol ou qu'on l'y introduit. Il ne doit pas non plus, comme les sols argileux, empêcher l'eau de passer, car il est essentiel que le sol reçoive constamment en certaine quantité l'eau fraîche, et l'air qu'elle entraîne avec elle sur son passage ; l'eau et l'air transforment en aliments pour la plante les matières minérales et gazeuses qui, sans eux, n'auraient pour elle aucune utilité ou seraient même pernicieuses. L'action de l'air, de l'eau et des gelées est pour le sol un labourage naturel ; même sans l'aide de l'homme elle suffirait, avec le temps, à rendre fertiles presque toutes les parties de la surface de la terre si le sol n'était pas

sich) ; c'est une expression malheureusement difficile à traduire, mais qui vise le sol tel qu'il serait s'il n'avait pas été modifié par l'action de l'homme (*Der Isolirte Staat*, I, i, 5).

arraché et entraîné par la pluie et par les torrents. Mais l'homme fournit une aide puissante pour cette préparation du sol. Le principal rôle de son labourage est d'aider les plantes à prendre dans le sol une prise aisée mais solide, et de permettre à l'air et à l'eau d'y pénétrer librement. Même lorsqu'il fournit au sol de l'engrais, c'est encore cette préparation mécanique que l'homme a en vue. Car l'engrais de ferme agit sur les sols argileux pour les diviser et les rendre plus légers et plus ouverts, tout autant que pour les enrichir chimiquement ; tandis qu'aux sols sablonneux il donne une plus grande fermeté, qui les aide à retenir les matières dont se nourrit la plante, et qui, sans cela, seraient rapidement entraînées par l'eau.

Au point de vue chimique, le sol doit posséder les éléments inorganiques dont la plante a besoin, et sous une forme qui lui convienne. La plus grande partie du corps de la plante est formée de ce que l'on appelle des « composés organiques », c'est-à-dire de composés de carbone principalement avec de l'oxygène, de l'hydrogène et du nitrogène¹ ; la plante tire la plupart de ces éléments de l'air et de l'eau. Une petite partie seulement (environ un vingtième en moyenne) de sa masse sèche est formée de matières minérales que la plante ne peut tirer que du sol. Si le sol est riche aux autres points de vue, et dans de bonnes conditions au point de vue mécanique, mais manque d'acide phosphorique, de potasse, de chaux et des autres éléments minéraux dont les plantes ont besoin, alors il est possible à l'homme, avec très peu de travail, de lui faire subir de grandes modifications. Il peut transformer un sol stérile en un sol très fertile en lui donnant précisément les éléments dont il manque, en employant soit la chaux sous quelques-unes de ses nombreuses formes, soit ces engrais artificiels que la chimie moderne fournit en grand nombre².

¹ On les appelle organiques, non pas parce qu'elles sont organisées, mais parce qu'elles se trouvent dans les organismes végétaux et animaux, et parce qu'il fut un temps où les chimistes pensaient qu'elles ne pouvaient devoir leur existence qu'à un développement organique. Mais Liebig a montré que c'était une erreur de supposer que les plantes puissent absorber les matières organisées ; celles-ci doivent devenir inorganisées avant de pouvoir leur servir d'aliments.

² De plus, ces engrais spéciaux sont de la plus haute importance pour fournir les éléments minéraux nécessaires à l'alimentation de la plante, et dont le sol est dépouillé par les produits animaux et végétaux qui sont vendus au loin. Il est vrai que le sol lui-même possède souvent ces éléments en grandes provisions « latentes ». Elles sont latentes parce qu'elles ne se trouvent pas dans les conditions chimiques et mécaniques nécessaires pour être consommées par la plante. Pour les mettre dans ces conditions nécessaires, et leur rendre leur rôle actif comme aliments, il faut leur fournir de l'oxygène et du gaz acide carbonique. Cela s'obtient par un labourage convenable qui oblige le sous-sol lui-même à donner ses provisions d'éléments nutritifs latents, s'il en a ; dans ce cas le sol peut rester fertile sans qu'on se serve beaucoup d'engrais spéciaux, surtout si on lui restitue sous la forme d'engrais de ferme une grande partie des éléments constitutifs qu'il a perdus. Cet engrais contient tout ce qu'il faut pour la vie de la plante, mais en proportions inégales. Il a l'avantage de répartir en petites molécules sur toute la surface du soi tout ce dont la plante a besoin : chaque radicelle, mise en contact avec des matières végétales en décomposition, trouve à sa disposition tout ce qu'il lui faut ; rien n'est perdu. Mais il consiste principalement en composés organiques que la plante pourrait au besoin tirer de l'atmosphère. Cependant les composés organiques contenus dans l'engrais de ferme, et dans les autres matières végétales en décomposition, sont d'une grande utilité, même à cet égard, car ils agissent sur les éléments nutritifs minéraux qui dorment dans le sol pour leur donner un rôle actif et en former des provisions pour la plante. Certaines récoltes absorbent une quantité exceptionnellement grande de certains éléments minéraux, et il peut arriver que ceux-ci ne soient pas restitués sous la forme d'engrais précisément à la même terre où ils ont été enlevés. Notre habitude moderne de jeter les eaux d'égoût à la mer, rend plus nécessaire qu'autrefois l'emploi des engrais artificiels.

[Retour à la table des matières](#)

§ 3. - Par tous ces moyens l'homme peut agir sur la fertilité du sol. Il peut, par un travail suffisant, faire donner par presque n'importe quelle terre d'abondantes récoltes. Il peut, en préparant le sol au point de vue mécanique et chimique, faire venir la récolte qu'il veut. Il peut adapter ses cultures à la nature du sol, et inversement. Il peut choisir une rotation de cultures qui laisse le sol libre à un moment de l'année, dans un état qui lui permette d'ensemencer aisément et sans perte de temps pour la récolte suivante ¹. Il peut même modifier d'une façon durable la nature du sol, en le drainant, ou en le mélangeant avec un autre sol qui suppléera à ce qui lui manque ².

Toutes ces transformations s'effectueront probablement d'une façon plus étendue et plus complète dans l'avenir que dans le passé. Mais dès maintenant la plus grande partie du soi dans les vieux pays doit beaucoup de ses caractères à l'action de l'homme ; toute la partie du sol qui se trouve près de la surface renferme une grande somme de capital, le produit du travail passé de l'homme : les propriétés inhérentes ou indestructibles du sol, les dons gratuits de la nature ont été grandement modifiés ; des générations d'hommes y ont, par leur travail, enlevé ou ajouté beaucoup.

Mais il en est autrement pour la partie qui se trouve au-dessus de la surface. La nature lui fournit une certaine somme annuelle de chaleur et de lumière, d'air et d'humidité ; or sur tout cela l'homme n'a que peu de pouvoir. Il peut, il est vrai, modifier légèrement le climat en faisant des travaux étendus de drainage, en plantant des forêts, ou en les jetant à bas. Mais, en somme, l'action du soleil, du vent et de la pluie est un don octroyé gratuitement par la nature à chaque morceau de terre. La propriété de la terre en-procure la jouissance ; elle donne aussi l'espace qui est nécessaire à la vie et à l'action des végétaux et des animaux, la valeur de cet espace dépendant d'ailleurs beaucoup de la situation géographique.

Nous pouvons donc continuer à nous servir de la distinction courante entre les propriétés originelles ou inhérentes que le sol doit à la nature, et les propriétés

¹ La base de la plupart des rotations modernes de culture, en Angleterre, est le système de Norfolk (*Norfolk course*), qui a été appliqué par M. Coke (Lord Leicester) pour permettre aux sols légers, et soi-disant pauvres, de donner de bonnes récoltes de blé. La première récolte, dans ce système, est une récolte de navets ; ils n'ont pas besoin d'être semés avant mai ou juin ; l'hiver et le printemps qui suivent la récolte de blé par laquelle se termine ce système de rotations, peuvent donc être employés à labourer, à nettoyer et à fumer. Au printemps de la seconde année on sème ensemble de l'orge et du trèfle. Dans la troisième année le trèfle est consommé. La terre peut être labourée à temps pour semer à l'automne du blé qui trouve le sol affermi au point de vue mécanique par les racines du trèfle et amélioré au point de vue chimique par le nitrogène que ces exploratrices, quelque peu aventureuses, ont fait monter du sous-sol. D'après ces données, une immense variété de rotations ont été appliquées selon la diversité des sols et des conditions d'exploitation ; beaucoup d'entre elles s'étendent à six ou sept ans. On a fait à notre époque des tentatives encourageantes pour remplacer les engrais chimiques artificiels par les « engrais microbiens », c'est-à-dire en propageant artificiellement des microbes qui ont la propriété d'extraire de l'air le nitrogène, et de l'accumuler dans les nœuds des racines des plantes légumineuses.

² Jusqu'ici cela n'a été fait que sur une petite échelle ; la craie et la chaux, l'argile et la marne n'ont été répandus sur les champs qu'en petites quantités ; il est rare que l'on ait fait un soi complètement nouveau, sauf dans des jardins et autres endroits favorisés. Mais il est possible, et même probable, que plus tard les instruments mécaniques servant à faire les chemins de fer et autres grands travaux de défoncement, seront employés sur une grande échelle pour créer un sol riche en mélangeant deux terres pauvres ayant des défauts opposés.

artificielles qu'il tire de l'action de l'homme, à la condition de nous rappeler que les premières comprennent, pour chaque terrain envisagé, sa situation dans l'espace (space-relations) et la somme annuelle de soleil, d'air et de pluie que la nature lui fournit ; de nous rappeler aussi que, dans beaucoup de cas, ce sont là les principales propriétés inhérentes du sol. C'est surtout d'elles que la propriété de la terre agraire tire son importance particulière, et la théorie de la rente son caractère spécial [Voir la note dans l'encadré ci-dessous :].

Le tableau suivant extrait du *Memoir of the Royal Agricultural Society* cité ci-dessus, indique par année les dépenses en capitaux dans quatre fermes types anglaises :

Désignation	Valeur totale		Coût des bâtiments de la ferme et des habitations des fermiers		Clôture et chemins			Drainage		Valeur du sol dans son état naturel			Capital du fermier			Rentes	
	£.	sh.	£.	sh.	£.	sh.	d.	£.	sh.	£.	sh.	d.	£.	sh.	d.	£.	sh.
Ferme laiterie	75	0	12	15	2	10	0	5	0	54	15	0	12	0	0	2	10
Moitié terre arable et moitié pâturages	45	0	8	0	2	00		0	0	35	0	0	12	0	0	1	10
Idem en région élevée	30	0	6	7	1	00		0	0	22	13	0	10	0	0	1	0
Pâturages	94	10	7	0	1	13	4	0	0	85	16	8	12	0	0	3	3

Mais la baisse de prix des produits agricoles qui avait commencé en 1878, époque où le Mémoire a été écrit, a continué d'une marche plus rapide depuis lors, et beaucoup pensent que la hausse de valeur de la terre en Angleterre pendant la dernière génération est simplement la contre-partie des capitaux dépensés en améliorations durables; c'est-à-dire que les propriétés originelles du sol pour les usages agricoles n'auraient pas vu leur valeur réelle augmenter. M. Leroy-Beaulieu (*Répartition des Richesses*, ch. II) pense que c'est en tout cas ce qui s'est produit en Belgique et en France ; M. Pell soutient une opinion semblable pour l'Angleterre en s'appuyant sur quelques exemples statistiques instructifs (voir son article *The Making of the Land in England*, dans *Journal of the Royal Agricultural Society*, vol. XXIII). La valeur des fermes aux États-Unis était de 6.645.000.000 dollars en 1860 ; elle s'est élevée à 7.500.000.000 (estimes en or) en 1870, et à 10.197.000.000 en 1880. Mais comme le signale le général Walker (*Tenth Census*, vol. VII, p. 23) : « C'est un trait ordinaire des inflations de prix dues au papier monnaie que le prix des immeubles, en particulier celui des immeubles ruraux, commence à hausser plus tard et continue moins longtemps à hausser que les prix des marchandises ». Ne tenant alors compte que de la moitié de la prime de l'or, il obtient pour 1870 la valeur de 8.250.000.000 dollars, et il arrive ainsi à une augmentation d'environ 24 0/0 dans chacune des deux décades.

[Retour à la table des matières](#)

§ 4. - La question de savoir dans quelle mesure la fertilité d'un terrain est due aux propriétés originelles fournies par la nature, et dans quelle mesure aux transformations que lui a fait subir l'homme, ne peut pas être discutée à fond si l'on ne tient pas compte du genre de produits que ce terrain donne. L'action de l'homme a beaucoup plus de prise sur certains produits, sur certaines récoltes, que sur d'autres. À un bout de l'échelle se trouvent les arbres des forêts ; un chêne bien planté et ayant assez de place autour de lui a peu à attendre du secours de l'homme : il n'y a pas moyen d'obtenir un rendement considérable pour le travail qu'on lui consacrerait. an

peut en dire à peu près autant de l'herbe dans certains bas-fonds de rivières qui jouissent d'un sol riche et d'un bon drainage naturel; les animaux sauvages qui brouteraient cette herbe sans aucune intervention de l'homme en tireraient presque autant de parti que lui; une grande partie du sol des plus riches fermes d'Angleterre (payant un fermage de 6 £ par acre et au-delà) produirait presque autant sous la seule action de la nature, sans l'aide de l'homme. Ensuite viennent les terrains qui, sans être tout à fait aussi riches, sont encore gardés en prairies naturelles. Ensuite vient la terre ai-able où l'homme ne s'en remet pas à la nature pour l'œuvre de l'ensemencement, mais où il donne à la terre, avant de semer, une préparation appropriée à chaque genre de récolte, où il sème les graines lui-même et enlève les mauvaises herbes qui pourraient leur nuire. Les plantes qu'il sème sont choisies par lui pour leur aptitude à mûrir vite, et à développer précisément celles de leurs parties qui lui sont le plus utiles ; bien que l'habitude de faire ce choix avec soin soit tout à fait moderne, et que même, à l'heure actuelle, elle soit loin d'être générale, cependant le travail continu de milliers d'années a donné à l'homme des plantes qui ne ressemblent que bien peu à leurs ancêtres sauvages. Enfin les genres de produits qui doivent le plus au travail et aux soins de l'homme, ce sont les espèces les plus rares de fruits, de fleurs, de légumes et d'animaux, en particulier les types qui sont employés pour améliorer leur propre espèce. Tandis que, en effet, la nature laissée à elle-même choisirait les espèces qui sont le mieux capables de se tirer d'affaire toutes seules, l'homme choisit celles qui lui procurent le plus rapidement et en plus grande quantité les choses dont il a le plus besoin ; beaucoup des produits les plus recherchés ne pourraient pas subsister sans ses soins.

On voit donc combien sont variés les rôles que l'homme joue pour aider la nature à donner les différents genres de produits agricoles. Dans chaque cas il travaille jusqu'à ce que le rendement supplémentaire que lui donnent de nouvelles doses de capital et de travail ait si bien diminué qu'il ne soit plus rémunéré de leur emploi. Là où cette limite est vite atteinte, il laisse la nature accomplir seule presque tout l'ouvrage ; partout où son rôle dans la production est considérable, c'est qu'il a été à même d'aller loin sans atteindre cette limite. Nous sommes ainsi amenés à étudier la loi du rendement décroissant.

Principes d'économie politique : tome 1 :
livre IV : Les agents de la production

Chapitre trois

La fertilité du sol (suite)

La tendance au rendement décroissant

[Retour à la table des matières](#)

§ 1. - *La loi ou l'exposé de la tendance au rendement décroissant* peut provisoirement s'énoncer de la façon suivante :

Une augmentation du capital et du travail employés à la culture de la terre amène, *en général*, une augmentation moins que proportionnelle dans la quantité du produit, à moins qu'il ne lui arrive de coïncider avec un progrès de l'art agricole.

L'histoire et l'observation nous apprennent que tout agriculteur, à quelque époque et sous quelque climat que ce soit, désire avoir à sa disposition une bonne étendue de terre, et que, s'il ne peut pas l'avoir gratuitement, il se la procure en payant, quand il en a les moyens. S'il pensait qu'il puisse obtenir d'aussi bons résultats en appliquant la totalité de son capital et de son travail sur un très petit morceau de terre, il s'en contenterait et ne paierait pas pour en avoir davantage.

Lorsque l'on peut se procurer pour rien de la terre qui ne demande aucun défrichement, chacun en emploie la quantité qu'il pense devoir donner le plus grand rendement à son capital et à son travail. Sa culture est « extensive », et non pas

« intensive ». Il ne cherche pas à tirer le plus grand nombre possible d'hectolitres de blé d'une acre donnée, car alors il ne cultiverait qu'un petit nombre d'acres. Son but est d'obtenir la moisson totale la plus grosse possible avec une dépense donnée de semences et de travail ; il ensemeince donc autant d'acres qu'il peut trouver le moyen d'en cultiver. Naturellement, il peut aller trop loin ; il peut se faire qu'il embrasse une étendue tellement grande qu'il ait avantage à concentrer son capital et son travail sur un espace plus restreint. Dans ces conditions, s'il pouvait disposer de plus de capital et de plus de travail, de façon à en employer davantage sur chaque acre, la terre lui donnerait un rendement croissant (rendement plus que proportionnel), c'est-à-dire un rendement supplémentaire proportionnellement plus grand que celui qu'il tire des sommes de capital et de travail actuellement dépensées par lui. Mais s'il a fait ses calculs avec exactitude, il emploie juste la quantité de terre qui peut lui donner le rendement le plus élevé ; de sorte qu'il subirait une perte en concentrant son capital et son travail sur une plus petite étendue. S'il pouvait disposer de plus de capital et de plus de travail, et s'il en employait davantage à la terre qu'il cultive actuellement, il aurait moins de bénéfice qu'il n'en aurait à prendre plus de terre ; il obtiendrait un rendement décroissant, c'est-à-dire que le rendement supplémentaire qu'il obtiendrait serait proportionnellement plus petit que celui qu'il tire des dernières doses de capital et de travail employées par lui à l'heure actuelle, à la condition, bien entendu, qu'il n'y ait pas eu pendant ce temps d'amélioration sensible dans ses procédés de culture. A mesure que ses fils grandissent, la somme de capital et de travail dont ceux-ci disposent ira en augmentant, et, pour éviter de n'en tirer qu'un rendement décroissant, il faudra qu'ils cultivent une plus grande étendue de terre. Mais comme, à ce moment-là, toutes les terres voisines seront peut-être déjà occupées, ils seront pour cela obligés d'en acheter, ou de payer un fermage pour pouvoir s'en servir, ou d'émigrer dans des régions où ils puissent s'en procurer pour rien.

Cette tendance au rendement décroissant a été la cause de la séparation d'Abraham et de Loth¹, et de la plupart des migrations de peuples dont l'histoire nous parle. Partout où le droit de cultiver la terre est très recherché, nous pouvons être sûrs que la tendance au rendement décroissant est en pleine action. Si elle n'existait pas, chaque fermier pourrait économiser la presque totalité de son fermage en ne gardant qu'un petit morceau de terre, et en y dépensant tout son capital et tout son travail. Si tout le capital et tout le travail qu'il emploierait ainsi sur ce morceau de terre donnait un rendement proportionnellement aussi grand que le capital et le travail qu'il emploie maintenant, il obtiendrait de ce morceau de terre une somme de produits égale à celle qu'il tire maintenant de toute sa ferme ; il ferait ainsi un bénéfice net égal au montant de son fermage, moins le fermage qu'il paierait pour le morceau de terre gardé par lui.

On peut accorder que la passion pousse souvent les fermiers à prendre plus de terre qu'ils n'en peuvent bien cultiver ; presque toutes les autorités en matière d'agriculture, depuis Arthur Young, ont insisté sur cette erreur. Mais lorsqu'ils disent qu'un fermier aurait avantage à employer son capital et son travail sur une étendue plus petite, ils ne veulent pas nécessairement dire qu'il obtiendrait un plus gros revenu brut. Il suffit, dans leur raisonnement, que l'économie résultant d'un moindre fermage dépasse la diminution que subira probablement le rendement total que le fermier tire de sa terre. Si un fermier paye comme fermage un quart de ses produits, il aurait avantage à concentrer son capital et son travail sur une moindre étendue de terre, à la condition que le surplus de capital et de travail dépensé sur chaque acre donne un

¹ « La terre ne pouvait pas les porter en leur permettant de vivre ensemble : car il fallait beaucoup pour les nourrir, aussi ne pouvaient-ils pas vivre ensemble. » Genèse, XIII, 6.

rendement supérieur des trois quarts à celui qu'il en obtenait avec son ancienne façon de le dépenser.

De plus, on peut accorder que beaucoup de terres, même dans un pays aussi avancé que l'Angleterre, sont cultivées d'une façon si maladroite qu'elles pourraient donner plus du double de leur produit brut actuel si on y dépensait avec intelligence deux fois plus de capital et de travail. Il faut probablement donner raison à ceux qui soutiennent que si tous les fermiers anglais étaient aussi habiles, aussi sages et aussi énergiques que les meilleurs d'entre eux, ils pourraient employer avec profit deux fois plus de capital et de travail qu'ils n'en emploient à l'heure actuelle. En supposant que le fermage soit égal au quart de la production actuelle, pour quatre cents kilos de produits qu'ils obtiennent à l'heure actuelle, ils en obtiendraient sept cents ; on peut admettre qu'avec des méthodes encore plus perfectionnées ils pourraient obtenir huit cents kilos, ou même davantage. Mais cela ne prouve pas que, *dans l'état actuel des choses*, une plus grande somme de capital et de travail puisse faire donner à la terre un rendement croissant. Il reste vrai que, en prenant les fermiers tels qu'ils sont, avec l'habileté et l'énergie qu'ils possèdent réellement, nous constatons comme résultat d'une observation universelle, que ce n'est pas pour eux le moyen de s'enrichir rapidement que de faire abandon d'une grande partie de leurs terres, de concentrer tout leur capital et tout leur travail sur le reste, et de faire l'économie du fermage de tout ce qu'ils ne gardent pas. La raison pour laquelle il ne peut pas en être ainsi se trouve dans la loi du rendement décroissant.

Il importe de rappeler que le rendement du capital et du travail que vise la loi, se mesure d'après la *quantité* des produits, indépendamment de tous les changements qui peuvent survenir dans leur prix : changements, par exemple, qui peuvent se produire si un nouveau chemin de fer vient à être construit dans le voisinage, ou si une nouvelle ville s'y développe. De pareils changements auront une importance vitale lorsque nous tirerons la conséquence de la loi du rendement décroissant, et en particulier lorsque nous discuterons l'effet d'une augmentation de population sur les moyens de subsistance. Mais ils ne touchent pas à la loi elle-même, parce qu'elle ne s'applique pas à la valeur des produits, mais seulement à leur quantité.

Nous pouvons maintenant exprimer nettement les réserves qu'impliquaient les mots « en général » dans notre exposé provisoire de la loi. La loi constate une tendance qui peut, il est vrai, être momentanément entravée par le progrès des arts de la production, et par la marche capricieuse que suit le plein développement des qualités du sol ; mais son action devient finalement irrésistible lorsque la demande des produits augmente sans limite. Nous pouvons ainsi donner notre formule définitive de la tendance en la divisant en deux parties, de la façon suivante :

Il peut se faire qu'un progrès de l'art agricole élève le taux du rendement que la terre procure pour une somme donnée de capital, et de travail ; d'autre part, la somme de capital et de travail déjà employée sur une terre peut avoir été insuffisante pour le plein développement de toutes ses qualités, de sorte qu'une dépense supplémentaire y donne, même dans l'état actuel de l'art agricole, un rendement plus que proportionnel : néanmoins ces conditions se présentent rarement dans un vieux pays. En dehors des cas où elles se rencontrent, l'emploi d'une somme plus grande de capital et de travail sur une terre augmente le total des produits d'une quantité moins que proportionnelle, à moins que pendant ce temps l'habileté du cultivateur ne se soit accrue. - En second lieu, quels que puissent être dans l'avenir les progrès de l'art agricole, l'accroissement continu du capital et du travail employés sur une terre doit finalement produire une

diminution du surplus de produits que l'on obtient pour une somme donnée de capital et de travail.

[Retour à la table des matières](#)

§ 2. - En nous servant d'une expression suggérée par James Mill, nous pouvons regarder le capital et le travail employés sur une terre comme consistant en une série de *doses égales*¹. Ainsi que nous l'avons vu, le rendement des premières doses peut être petit et en augmentant le nombre des doses on peut alors obtenir un rendement très largement proportionnel ; le rendement de doses successives peut même, dans certains cas exceptionnels, avoir des alternatives de hausse et de baisse. Mais notre loi indique que tôt ou tard (en supposant qu'il n'y ait pas pendant ce temps de changement dans les procédés de culture), on atteindra un point après lequel les doses postérieures donneront un rendement proportionnel moindre que les doses précédentes.

La dose qui rémunère tout juste le cultivateur peut être appelée la *dose limite*, et son rendement, le *rendement limite*. S'il arrive qu'il y ait dans le voisinage une terre qui soit cultivée mais qui paye tout juste ses dépenses, et ne laisse rien pour le fermage, nous pouvons admettre que l'on y est arrivé à l'emploi de cette dose limite. Nous pouvons alors dire que la dose de capital et de travail employée sur cette terre est employée sur une terre qui se trouve à la *limite de culture*, et c'est là une façon de parler qui a le mérite de la simplicité. Mais il n'est pas nécessaire pour notre raisonnement de supposer qu'il existe une terre de ce genre ; ce qu'il nous faut pour fixer nos idées, c'est le rendement de la dose limite : qu'elle soit employée sur une terre pauvre ou sur une terre riche, peu importe ; tout ce qu'il faut, c'est qu'elle soit la dernière dose qui puisse être employée avec profit sur cette terre².

Lorsque nous parlons de la dose limite ou de la « dernière » dose employée sur une terre, nous ne visons pas la dernière dans le temps, nous visons la dose qui est à la limite au-delà de laquelle elle serait dépensée sans avantage ; c'est-à-dire la dose qui donne juste au cultivateur le bénéfice ordinaire que donnent le capital et le travail, sans y ajouter aucun bénéfice supplémentaire. Pour prendre un exemple concret, supposons qu'un fermier songe à faire encore une fois sarcler un champ, et qu'après quelque hésitation il se décide à le faire, mais en pensant que cela en vaut tout juste la peine. La dose de capital et de travail dépensée à cette opération est alors la dernière dose dans notre sens actuel, bien que beaucoup d'autres doses doivent encore être employées pour moissonner. Bien entendu, le rendement de cette dernière dose ne peut pas être séparé des autres ; mais nous lui attribuons toute la partie de la récolte qui, à notre avis, n'aurait pas été produite si le fermier avait pris le parti de ne pas faire sarcler une fois de plus [Voir la note ci-dessous dans l'encadré :].

¹ Certaines difficultés que présente l'interprétation de ce terme sont examinées dans une note à la fin du chapitre.

² Ricardo savait bien cela, quoiqu'il n'y ait pas insisté assez. *Ceux* des adversaires de sa théorie qui ont cru qu'elle ne s'applique pas aux régions où toutes les terres donnent une rente, ont mal compris la nature de son argumentation.

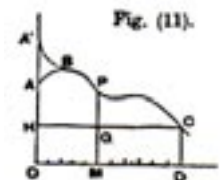
Un exemple emprunté à des expériences qui ont été suivies peut nous aider à comprendre *plus* clairement cette idée du rendement d'une dose limite de capital et de travail. La station expérimentale de l'Arkansas (voir *The Times*, 18 nov. 1889) a constaté que quatre morceaux de terre d'un acre chacun, traités exactement de la même façon, sauf au point de vue du labourage et du hersage, ont donné les résultats suivants :

Terre		Bughels récoltés par an
1	Labourée une fois	16
2	Labourée une fois et hersée une fois	18 1/2
3	Labourée deux fois et hersée une fois	21 2/3
4	Labourée deux fois et hersée deux fois	23 1/4

Cela montre que la dose de capital et de travail employée à herser une seconde fois un acre qui a déjà été labouré deux fois donne un rendement de $1\frac{7}{12}$ de bushels. Et si la valeur de ces bushels, en tenant compte des dépenses pour moissonner, etc., équivaut juste à cette dose augmentée des profits normaux, alors, cette dose était une dose limite, quoique elle ne fût pas la dernière au point de vue du temps, puisque pour moissonner il a fallu en dépenser d'autres plus tard.

Puisque le rendement de la dose employée à la limite de culture rémunère juste le cultivateur, il s'ensuit qu'il sera tout juste rémunéré pour la totalité du capital et du travail dépensés par lui, s'il obtient autant de fois le rendement limite qu'il a en tout employé de doses. Tout ce qu'il obtient en plus de cela est le « surplus de production » (*surplus produce*) du sol. Ce surplus reste aux mains du cultivateur s'il est lui-même propriétaire de la terre [Voir la note dans l'encadré ci-dessous :].

Cherchons une illustration graphique. Prenons un champ sur lequel on a dépensé 50 £ de capital: on en tire une certaine quantité de produits. On en tirera une quantité plus grande si on y dépense 51 £. La différence entre ces deux quantités peut être regardée comme étant le produit de la cinquante-et-unième livre, et si nous considérons le capital dépensé comme partagé en doses successives de 1 £ chacune, nous pouvons dire que cette différence est le produit de la cinquante-et-unième dose. Représentons les doses par des divisions égales de la ligne OD.



Tirons en M, sur la division qui représente la cinquante-et-unième division, une ligne MP perpendiculaire à OD, dont l'épaisseur soit égale à la longueur de chacune des divisions, et dont la longueur représente la quantité de produits due à la cinquante-et-unième dose. Faisons de même pour chacune, des divisions jusqu'à la dernière dose qu'il y ait avantage à employer sur notre champ. Supposons que ce soit la 110e, en D, et que le rendement qu'elle donne, DC, rémunère tout juste le cultivateur. Les extrémités de ces lignes formeront la courbe APC. Le produit total sera représenté par la somme de ces lignes, c'est-à-dire, puisque l'épaisseur de chaque ligne est égale à la longueur de la division sur laquelle elle s'élève, qu'il est représenté par la surface ODCA. Tirons une ligne CGH parallèle à DO, coupant PM en G ; alors MG est égal à CD ; et puisque DC rémunère juste le cultivateur pour une dose, MG le rémunère tout juste pour une autre : de même pour toutes les portions des lignes verticales épaisses qui se trouvent entre OD et BC. Par conséquent, leur somme, c'est-à-dire la surface ODCH, représente la partie de, la production qui est nécessaire pour le rémunérer ; tandis que le reste, AHGCPA, est le surplus de production, lequel, dans certaines conditions, se transforme en fermage.

Ce surplus de production peut, dans certaines conditions, devenir le fermage que le propriétaire de la terre exigera du fermier. Mais, comme nous le verrons par la suite, le fermage total dans un vieux pays est composé de trois éléments: le premier est dû à la valeur du sol tel qu'il a été fait par la nature; le second aux améliorations accomplies par l'homme ; le troisième, qui est souvent le plus important de tous, au développement d'une population dense et riche, ainsi qu'aux facilités de communication par routes, chemins de fer, etc.

Dans un vieux pays il est rarement possible de découvrir quel a été l'état primitif de la terre avant qu'elle n'ait été cultivée. Les résultats de bien des travaux de l'homme sont, en bien comme en mal, incorporés à la terre ; on ne peut pas les séparer des résultats dus à l'œuvre de la nature, et il faut les compter avec ceux-ci. La ligne de démarcation entre l'œuvre de la nature et l'œuvre de l'homme est indécise, et ne peut être tracée que plus ou moins arbitrairement. Mais pour examiner l'œuvre culturelle du fermier, il vaut mieux, à certains égards, supposer que les premières difficultés dans la lutte avec la nature sont déjà à peu près surmontées. Dans cette hypothèse, les rendements que donnent les premières doses de capital et de travail sont d'ordinaire les plus considérables de tous, et la tendance du rendement à décroître se montre tout de suite. Envisageant surtout l'agriculture anglaise, comme Ricardo l'a fait, nous pouvons bien prendre ce cas comme exemple typique ¹.

¹ C'est-à-dire que nous pouvons substituer la ligne pointillée BA' à BA (fig. 11) et regarder A'BPC comme la courbe type pour le rendement du capital et du travail employés dans l'agriculture anglaise. Sans doute pour les récoltes de blé et pour certaines autres récoltes annuelles on ne peut rien produire du tout sans un travail considérable. Mais, par contre, les prairies naturelles qui se sèment d'elles-mêmes donnent un bon rendement (brut) en bétail, presque sans travail.

Comme cela a déjà été signalé (Livre III, ch. III, § 1) la loi du rendement décroissant offre une étroite analogie avec la loi de la demande. Le rendement que la terre donne pour une dose de capital et de travail peut être considéré comme le prix que la terre offre pour cette dose. Le rendement que la terre procure au capital et au travail est, pour ainsi dire, la demande effective qu'elle fait d'eux : son rendement pour une dose quelconque est son prix de demande pour cette dose, et la série des rendements qu'elle donne pour des doses successives peut ainsi être regardée comme son tableau de demande (*demand schedule*) : mais pour éviter de faire confusion nous l'appellerons son « tableau de rendement » (*return schedule*). En face du cas de la terre que nous

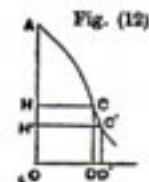
[Retour à la table des matières](#)

§ 3 - Recherchons maintenant de quoi dépend le taux de diminution ou d'augmentation des rendements pour les doses successives de capital et de travail. Nous avons vu, combien varient les résultats que l'homme peut atteindre lorsqu'il veut aller au-delà de ce que la nature aurait produit sans son aide ; et nous avons vu que ce rôle de l'homme est beaucoup plus grand avec certains genres de récoltes, avec certains terrains, et avec certaines méthodes de culture, qu'avec d'autres. C'est ainsi, pour parler d'une façon générale, qu'il augmente à mesure que nous passons des forêts aux pâturages, des pâturages aux terres arables, et des terres arables aux terres travaillées à la bêche ; et c'est pour cela que le taux de diminution du rendement est, en règle générale, plus grand pour les forêts, moindre pour les pâturages, moindre encore pour les terres arables, et le plus faible pour les terres bêchées.

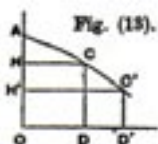
Il n'y a pas de mesure absolue pour la richesse ou la fertilité d'une terre. Alors même qu'il n'y aurait pas de changement dans les arts de la production, une simple augmentation de la demande des produits peut intervertir l'ordre dans lequel se trouvent deux champs voisins au point de vue de la fertilité. Celui qui donne le moins de produits lorsque tous deux restent sans culture, ou ne sont que faiblement cultivés, peut dépasser l'autre et devenir le plus fertile lorsqu'ils sont tous deux cultivés avec le même soin. En d'autres termes, beaucoup de terrains qui sont parmi les moins fertiles lorsque la culture est purement extensive, passent parmi les plus fertiles lorsqu'on emploie la culture intensive. Par exemple, un terrain de pâturage avec drainage naturel peut donner un rendement proportionnel considérable pour une très faible dépense de capital et de travail, mais pour une dépense plus grande son rendement peut décroître rapidement. À mesure que la population augmente, il peut devenir peu à peu avantageux de supprimer un peu de pâturage et d'introduire une culture mixte de racines, de graines et de prairies ; le rendement pour des doses Supplémentaires de capital et de travail peut alors diminuer moins vite [Voir la note dans l'encadré ci-dessous :].

venons d'étudier dans le texte on peut mettre le cas de l'homme qui veut acheter du papier et qui sera disposé à payer un prix proportionnellement plus élevé pour un papier qui couvrirait complètement les murs de sa chambre que pour un papier qui n'en couvrirait que la moitié ; son tableau de demande accuserait à un moment une augmentation et non pas une diminution du prix de demande pour un accroissement de quantité. Mais dans la demande totale d'un grand nombre d'individus ces inégalités se détruisent les unes les autres, de sorte que le tableau de demande d'un groupe de gens accuse toujours une baisse constante du prix de demande pour tout accroissement de la quantité offerte. De même, en réunissant un grand nombre de pièces de terre nous pouvons obtenir un tableau de rendement qui accuserait une diminution constante pour toute augmentation du capital et du travail employés. Mais il est plus aisé, et à certains égards plus important de constater les variations de demande individuelle en ce qui concerne les terres qu'en ce qui concerne les personnes. Et c'est pour cela que notre tableau de rendement type n'indique pas une diminution égale et uniforme du rendement, comme il en était du prix de demande dans notre tableau de demande type.

Ce cas est illustré par la figure 12. Lorsque la valeur réelle des produits s'est élevée dans le rapport de OH' à OH (de sorte que la quantité nécessaire pour rémunérer le cultivateur pour une dose de capital et de travail est tombée de OH à OH'), le surplus de production s'élève seulement à $AH'C'$, qui n'est pas beaucoup plus grand que son montant primitif AHC .



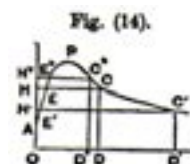
D'autres terrains peuvent fournir de pauvres pâturages, mais donner des rendements plus ou moins sérieux lorsqu'on y emploie une grande somme de capital et de travail à les labourer et à les fumer ; leurs rendements pour les premières doses ne sont pas très élevés, mais ils diminuent lentement [Voir la note dans l'encadré ci-dessous :].



Ce cas est représenté par la figure 13, en supposant qu'un pareil changement dans le prix des produits rende le nouveau surplus de production, $AH'C'$, environ trois fois aussi grand que l'ancien surplus AHC .

D'autres terrains sont marécageux. Ils peuvent, comme c'était le cas pour les marais de l'est de l'Angleterre, ne donner presque que de l'osier et du gibier. Ou bien, comme c'est le cas dans beaucoup de régions tropicales, en particulier sur le continent américain, ils peuvent avoir une végétation abondante, mais être à tel point ravagés par la malaria qu'il soit difficile pour l'homme d'y vivre, et encore plus d'y travailler. Dans de pareils cas, les rendements du capital et du travail sont d'abord faibles, mais à mesure que le drainage progresse, ils augmentent ; après quoi peut-être ils baissent de nouveau [Voir la note dans l'encadré ci-dessous :]. Mais une fois que des améliorations de cette espèce ont été accomplies, le capital placé dans le sol ne peut pas en être retiré ; la première phase de l'exploitation ne se renouvelle plus, et la production que donnent les emplois ultérieurs de capital et de travail accuse une tendance au rendement décroissant ¹.

Ce cas est représenté dans la figure 14. Les premières doses de capital et de travail dépensées donnent un si faible rendement, qu'il ne vaudrait pas la peine de les dépenser si l'on n'avait pas l'intention de pousser l'exploitation plus loin. Mais les doses suivantes donnent un rendement croissant qui s'élève jusqu'à P et qui ensuite diminue. Si le prix que l'on tire des produits est si faible qu'une quantité OH'' soit nécessaire afin de rémunérer le cultivateur pour une dose de capital et de travail, il sera alors tout juste possible de cultiver cette terre avec profit.

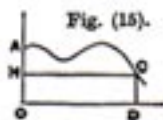


¹ En pareil cas, les premières doses sont à peu près sûres de rester enfouies dans le sol ; et le fermage payé, en cas de location, comprendra alors les intérêts pour ces doses en outre du surplus de production ou véritable fermage. Naturellement, il faut tenir compte dans les diagrammes des rendements dûs au capital du propriétaire.

Car la culture sera alors poussée jusqu'à D" ; les premières doses laisseront un déficit représenté par la surface H"AE" ; et les suivantes un bénéfice représenté par E"PC" . Or comme ces deux surfaces sont à peu près égales, l'exploitation payera alors tout juste ses dépenses. Mais si le prix des produits s'élève et que OH suffise à rémunérer le cultivateur pour une dose de capital et de travail, le déficit des premières doses se réduit à HAE, et le bénéfice des autres s'élève à EPC : le surplus net de production (le vrai fermage au cas où la terre est louée) sera l'excédent de EPC sur HAE. Si le prix s'élevait encore et que OH' suffise à rémunérer le cultivateur pour une dose de capital et de travail, ce surplus net s'élèverait jusqu'au point très élevé représenté par l'excédent de E'PC' sur H'AE'.

Des changements semblables, quoique moins frappants, peuvent se produire pour des terrains déjà bien cultivés. Par exemple, sans être marécageux, un terrain peut avoir besoin d'être un peu drainé pour enlever l'eau stagnante et pour permettre à l'eau fraîche et à l'air d'y pénétrer librement. Ou bien il peut se faire que la richesse naturelle du sous-sol soit plus grande que celle de la surface. Ou encore, tout en n'étant pas riche par lui-même, le sous-sol peut posséder précisément les propriétés dont la surface manque, et alors un système complet de labourages profonds à la vapeur peut transformer d'une façon durable le caractère du terrain.

Nous n'avons donc pas besoin d'admettre que lorsque le rendement des nouvelles doses de capital et de travail a commencé à décroître, il doit continuer à en être toujours ainsi. Des progrès dans l'art de la production peuvent, cela a toujours été bien entendu, élever d'une façon générale le rendement que l'on peut obtenir d'une somme quelconque de capital et de travail; mais ce n'est pas ce que nous voulons dire ici. Le point à noter est que, indépendamment de tout progrès de ses connaissances et en employant seulement les méthodes avec lesquelles il est depuis longtemps familiarisé, un cultivateur qui se trouve pouvoir disposer de plus de capital et de plus de travail peut parfois obtenir un rendement croissant, même à une période avancée de son exploitation. Son rendement peut diminuer, augmenter ensuite, pour diminuer à nouveau, et cependant augmenter encore lorsqu'il se trouve être à même d'exécuter certaines transformations importantes [Voir la note dans l'encadré ci-dessous :].



Ce cas était représenté par la figure 11. Mais des cas plus extrêmes, pareils à ceux que représente la figure 15, ne sont pas très rares.

On a dit avec raison que si la force d'une chaîne dépend de son chaînon le plus faible, de même la fertilité d'une terre est limitée par l'élément qui lui fait le plus défaut. Ceux qui sont pressés refuseront une chaîne qui a un ou deux chaînons très faibles, quelque fort que soit le reste, et lui préféreront une chaîne beaucoup plus légère mais sans défaut. Mais s'ils ont un travail pénible à accomplir et s'ils ont du temps pour faire les réparations, ils arrangeront la grosse chaîne et elle sera alors bien plus forte que l'autre. Cela nous donne l'explication de beaucoup de faits qui, dans l'histoire de l'agriculture, sont en apparence étranges.

Dans un pays neuf, les premiers colons évitent d'ordinaire les terrains qui ne se prêtent pas à être mis en culture immédiatement. Ils sont souvent rebutés par la luxuriance même de la végétation naturelle, s'il se trouve qu'elle ne donne pas les produits dont ils ont besoin. Ils ne se soucient pas de labourer un sol lourd, quelque riche qu'il puisse devenir après qu'il aura été complètement travaillé. Ils ne veulent pas de terrains marécageux. Ils choisissent d'ordinaire des terrains légers qui puissent être aisément travaillés avec une charrue double, et ils sèment leurs graines assez espacées de façon que les plantes lorsqu'elles poussent aient suffisamment d'air et de lumière, et qu'elles puissent tirer leur nourriture d'une surface étendue.

Au début de la colonisation de l'Amérique beaucoup de travaux agricoles qui sont maintenant exécutés par des machines à chevaux, l'étaient à la main. À l'heure actuelle, les cultivateurs ont une préférence marquée pour les terrains plats et herbeux où ne se trouvent ni chicots de racines ni pierres, ou leurs machines peuvent travailler sans peine et sans risque ; autrefois, au contraire, ils ne craignaient pas les terrains en collines. Leurs récoltes étaient faibles en proportion de l'étendue cultivée, mais elles étaient considérables eu égard au capital et au travail dépensés pour les produire.

Nous ne pouvons donc pas dire qu'un champ est plus fertile qu'un autre, à moins de connaître les degrés d'habileté et d'initiative des cultivateurs et la somme de capital et de travail dont ils disposent ; à moins de savoir également si la demande des produits est telle qu'elle rende la culture intensive avantageuse avec les ressources dont ils disposent. S'il en est ainsi, les terres les plus fertiles sont celles qui donnent les rendements moyens les plus élevés pour une grande dépense de capital et de travail. S'il n'en est pas ainsi, les plus fertiles sont celles qui donnent les meilleurs rendements pour les premières doses de capital et de travail. Le mot fertilité n'a donc pas de sens, à moins de tenir compte des circonstances spéciales de temps et de lieux.

Mais, même dans ces limites, l'emploi de ce mot présente quelque incertitude. Parfois il vise principalement l'aptitude que possède une terre à donner des rendements suffisants avec une culture intensive et à fournir ainsi par acre une production considérable. Parfois il vise l'aptitude à donner un surplus de production, ou rente, considérable, bien que la production brute ne soit pas très grande. Ainsi en Angleterre, à l'heure actuelle, une terre arable riche est très fertile dans le premier sens ; une prairie riche, très fertile dans le second. Dans bien des cas il n'y a pas d'intérêt à préciser dans lequel de ces deux sens le mot est pris ; dans le petit nombre de cas où cet intérêt existe il faut avoir soin de le faire dans le contexte ¹.

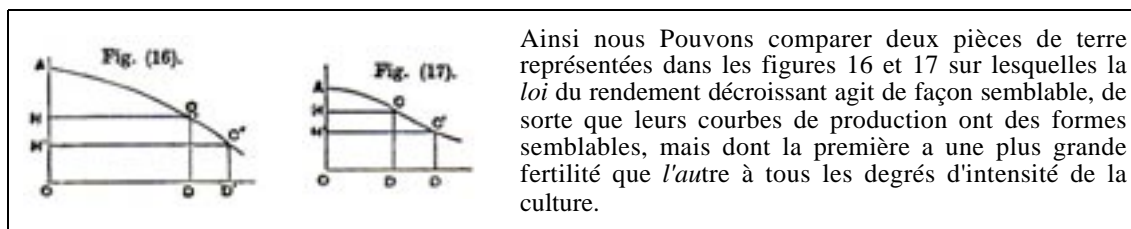
¹ Si le prix du produit est tel qu'il en faille une quantité OH (figures 12, 13, 14) pour dédommager le cultivateur d'une dose de capital et de travail, la culture sera poussée jusqu'en D ; et le produit obtenu AODC sera plus grand dans la figure 12, plus petit dans la figure 13 et plus faible encore dans la figure 14. Mais si la demande des produits agricoles augmente de telle façon que OH' soit suffisant pour dédommager le cultivateur d'une dose de capital et de travail, la culture sera poussée jusqu'en D' et le produit obtenu, AOD'C', sera plus grand dans la figure 14, plus petit dans la figure 13 et plus faible encore dans la figure 12. Le contraste serait encore plus grand si nous avions considéré le surplus de production qui reste déduction une fois faite de ce qui est suffisant pour dédommager le cultivateur et qui devient dans certaines conditions le fermage. Il est en effet représenté par AHC dans les figures 12 et 13 pour la première hypothèse et par AH'C' pour la seconde. Dans la figure 14 au contraire il est représenté au premier cas par la différence entre AODCPA et ODCH, c'est-à-dire par la différence entre PEC et AHE ; au second cas par la différence entre PE'C' et AH'E'.

[Retour à la table des matières](#)

§ 4. - Mais, de plus, l'ordre de fertilité de terrains différents est susceptible de changer par suite des modifications que subissent les méthodes de culture, et les valeurs relatives des différentes récoltes. Ainsi, lorsqu'à la fin du XVIII^e siècle M. Coke montra comment on-pouvait fort bien faire pousser du blé dans des terrains légers, en les y préparant par une récolte de trèfle, ces terrains gagnèrent par rapport aux terrains argileux, et, à l'heure actuelle, bien que par suite d'une vieille habitude ils soient encore parfois appelés «pauvres», certains d'entre eux ont plus de valeur et sont en réalité plus fertiles que beaucoup de terrains qu'il était d'usage de cultiver avec soin alors qu'eux-mêmes étaient laissés incultes.

De même, la demande croissante de bois de chauffage et de construction, dans l'Europe centrale, a fait hausser la valeur des terres couvertes en pins par rapport à toutes les autres espèces de terres. Mais en Angleterre cette hausse a été évitée par la substitution du charbon au bois de chauffage, par celle du fer au bois dans la construction des bateaux, et enfin par les facilités spéciales que l'Angleterre offre à l'importation du bois. De même la culture du riz et du jute donne souvent une très haute valeur à des terrains qui sont trop couverts d'eau pour pouvoir porter d'autres récoltes. De même, depuis l'abrogation des lois sur les céréales (Corn Laws), le prix de la viande et celui des produits du lait ont haussé en Angleterre par rapport à celui du blé. Les terres arables qui donnent de riches moissons de fourrages en alternant avec le blé, ont gagné par rapport aux sols argileux froids ; et les pâturages permanents ont recouvré par rapport aux terrains arables une partie de la valeur qu'ils avaient perdue par suite du progrès de la population ¹.

Si l'on fait abstraction des changements qui surviennent dans l'adaptation des cultures prédominantes et des méthodes de culture à certains terrains particuliers, la valeur des différents terrains a une tendance constante vers l'égalité. En l'absence de toute autre cause particulière agissant en sens contraire, le progrès de la population et de la richesse fait que les terrains plus pauvres gagnent sur les terrains plus riches. Des terrains qui étaient autrefois entièrement incultes, arrivent à force de travail à produire de riches récoltes ; la somme annuelle de lumière, de chaleur et d'air dont ils jouissent est probablement aussi grande que celle de sols plus riches, et leurs défauts ont pu être grandement diminués par le travail. [Voir la note dans l'encadré ci-dessous :]



¹ Rogers (*Six Centuries of Work and Wages*, p. 73) est que les prairies riches avaient à peu près la même valeur, appréciée en blé, il y a cinq ou six siècles que maintenant; mais que la valeur de la terre arable, appréciée de la même façon, a augmenté d'environ cinq fois dans le même temps. Cela est dû en partie à la grande importance qu'avait le foin à une époque où l'on ne connaissait pas les racines et autres genres de nourriture d'hiver pour le bétail.

La valeur d'une terre peut être ordinairement exprimée par son surplus de production ou sa rente, qui est représenté dans les deux cas par AHC lorsque OH est nécessaire pour rémunérer une dose de capital et de travail, et par AH'C' lorsque, grâce au progrès de la population et de la richesse, OH' suffit pour cela. Il est clair que AH'C' de la figure 17 supporte mieux la comparaison avec AH'C' de la figure 16, que AHC de la figure 17 avec AHC de la figure 16. De la même façon, mais non dans la même mesure, le produit total AOD'C' de la figure 17 supporte mieux la comparaison avec AOD'C' de la figure 16, que AODC de la figure 17 avec AODC de la figure 16. Wicksteed allègue ingénieusement (*Coordination of Laws of Distribution*, pp. 51, 52) que la rente peut être négative. Naturellement les impôts peuvent absorber la rente : mais sur une terre qui ne rémunère pas des frais de culture ne pousseront que des arbres ou de l'herbe brute. Voir ci-dessus 1). 309.

Leroy-Beaulieu (*Répartition des Richesses*, chap. II) a groupé plusieurs faits qui illustrent cette tendance des terres pauvres à augmenter de valeur par rapport aux terres riches. Il cite les chiffres suivants qui indiquent par hectare la rente en francs donnée en 1829 et en 1852 par cinq catégories de terres situées dans différentes communes des départements de l'Eure et de l'Oise :

	I	II	III	IV	V
1829	58	48	34	20	8
1852	80	78	60	50	40

À l'inverse, la dépression agricole par laquelle passe l'Angleterre à l'heure actuelle, par suite de la concurrence américaine, tend à faire baisser la valeur des terres pauvres par rapport à celle des terres riches du même genre. Elle tend en particulier à faire baisser la valeur des terres qui donnent de bonnes récoltes à la condition d'y dépenser des frais de culture très élevés, mais qui retombent bien vite dans la classe des terres pauvres si l'on n'y fait pas constamment de grandes dépenses de capital et de travail.

De même qu'il n'y a pas de mesure absolue de la fertilité, il n'y en a pas non plus pour apprécier une bonne culture. Dans les parties riches des îles anglaises de la Manche, par exemple, la culture qui s'y présente comme la meilleure entraîne une dépense très élevée de capital et de travail par acre, car elles sont tout proches de bons marchés et ont le monopole d'un climat égal et hâtif. Si on y laissait faire la nature, la terre n'y serait pas très fertile, car, bien qu'elle ait beaucoup de qualités, elle a deux défauts, deux chaînons faibles : elle manque d'acide phosphorique et de potasse. Mais, grâce surtout aux algues marines qui abondent sur les côtes, ces chaînons peuvent être renforcés et la chaîne devient ainsi exceptionnellement forte. Une culture intensive, ou, comme on dit d'ordinaire en Angleterre, une « bonne » culture, donne ainsi jusqu'à 100 £ de pommes de terre précoces par acre. Mais si le fermier de l'Ouest américain faisait une dépense semblable par acre, il se ruinerait ; relativement aux conditions où il travaille, ce ne serait pas une bonne mais une mauvaise culture.

[Retour à la table des matières](#)

§ 5. - L'exposé que Ricardo a fait de la loi du rendement décroissant était inexact. Il est cependant probable que l'inexactitude n'est pas due à une erreur de pensée, mais à des négligences d'expression. Il y a de bonnes raisons de penser qu'il n'a pas ignoré quelles conditions sont nécessaires pour que la loi soit vraie ; il semble avoir commis, ici comme ailleurs, la grande erreur de croire que ses lecteurs penseraient d'eux-mêmes à ces conditions qui étaient présentes à son propre esprit. En tout cas, il aurait eu raison de penser que ces conditions n'avaient pas grande importance dans les

circonstances particulières où se trouvait l'Angleterre à l'époque où il écrivait, et pour les problèmes pratiques particuliers qu'il avait en vue. Naturellement, il ne pouvait pas prévoir les grandes séries d'inventions qui étaient sur le point d'ouvrir de nouvelles sources d'offre, et, avec l'aide du libre échange, de révolutionner l'agriculture anglaise; mais l'histoire de l'agriculture en Angleterre et dans d'autres pays aurait dû le conduire à insister davantage sur la probabilité d'un changement ¹.

Il dit que dans un pays neuf les premiers colons choisissent invariablement les terres les plus riches, et qu'à mesure que la population augmente, des terrains de plus en plus pauvres sont peu à peu mis en culture : c'était mal s'exprimer, et comme s'il existait une mesure absolue de la fertilité. Mais, comme nous l'avons déjà vu, là où la terre est libre, chacun choisit le terrain qui est le mieux approprié au but qu'il se propose et qui lui donnera, tout considéré, le meilleur rendement pour son capital et son travail. Il recherche donc les terrains qui peuvent être cultivés tout de suite., et néglige ceux qui ont quelques chaînons faibles dans la chaîne de leurs éléments de fertilité, quelque forts que puissent être les autres chaînons. De plus, outre qu'il doit éviter la malaria, il doit penser aux communications avec son marché et avec sa base d'approvisionnement. Parfois aussi le besoin de sécurité contre les attaques des ennemis, et contre les bêtes sauvages, l'emporte sur toute autre considération. Il ne faut par suite pas s'attendre à ce que les terres choisies en premier lieu soient toujours celles qui sont finalement regardées comme les plus fertiles. Ricardo n'a pas tenu compte de ce point, et il s'est ainsi exposé aux objections de Carey et d'autres qui, bien que reposant sur une fausse interprétation de sa pensée, ont cependant quelque fond de vérité.

Le fait que, dans les pays neufs, des terrains, qu'un cultivateur anglais regarderait comme pauvres, sont parfois cultivés avant des terres voisines qu'il regarderait comme riches, n'est pas en contradiction, comme certains écrivains étrangers l'ont pensé, avec le sens général des théories de Ricardo. Bien au contraire, beaucoup de ces exemples fournissent en réalité des illustrations instructives de ces théories lorsqu'elles sont bien comprises ; quoique quelques-uns d'entre eux, comme il a déjà été dit, s'expliquent par un désir de sécurité. En insistant sur les faits de ce genre, Carey n'a nullement réfuté l'idée que la somme des rendements qu'un cultivateur obtient en employant des doses supplémentaires de capital et de travail sur une terre déjà bien

¹ S'il l'avait fait il aurait aidé ses lecteurs à suppléer à son silence pour les prémisses qui étaient présentes à son esprit. Lorsque ceux-ci le font, ils ne trouvent dans son exposé de la loi du rendement décroissant, ou dans les déductions *qu'il* en tire, aucune erreur grave. Comme le dit Roscher (*Économie politique*, § 154) : « En jugeant Ricardo, on ne doit jamais oublier qu'il ne songeait pas à tracer un exposé doctrinal, mais simplement à communiquer aux hommes versés dans ces matières, le plus brièvement possible, les nouveaux résultats de ses recherches. Voilà pourquoi il laisse fréquemment supposer certaines prémisses, et ce n'est qu'après mûre réflexion *qu'il* faut étendre ses paroles à d'autres hypothèses ; ou mieux encore il faut en changer la forme pour les adapter à une hypothèse nouvelle. » Ceux qui sont venus après Ricardo ont adopté l'exposé que John Stuart Mill a fait de la loi et où sont introduites les conditions nécessaires à son exactitude. Néanmoins, ces conditions sont d'ordinaire ignorées, même à l'heure actuelle, par certains écrivains qui combattent la loi : ils persistent à présenter ce qu'ils appellent des réfutations de la loi, mais qui sont en réalité des démonstrations prouvant que ces conditions ne doivent pas être négligées, ou bien des attaques contre des conséquences et contre des déductions qui en ont été tirées, à tort ou à raison. Par exemple, certaines personnes ont conclu de la loi du rendement décroissant que l'Angleterre aurait avantage à l'heure actuelle à ne pas voir le chiffre de sa population augmenter aussi rapidement. C'est là une idée qui peut être contestée, et quelques-uns de ceux qui l'ont réfutée ont cru qu'ils réfutaient par là la loi du rendement décroissant. Mais, en réalité, leur réfutation portait sur quelque chose de tout à fait différent. L'exactitude de la loi n'a probablement jamais été mise en doute par aucun de ceux qui l'ont bien interprétée.

cultivée est moindre que celle qu'il obtenait pour les doses précédentes : en supposant, bien entendu, que *toutes choses restent égales*, c'est-à-dire en supposant que ce cultivateur ne voit aucun changement se produire, ni dans ses méthodes de culture, ni dans ses débouchés, ni dans les autres conditions de son milieu. L'importance pratique de la théorie réside dans ses conséquences touchant les raisons pour lesquelles le progrès de la population tend à augmenter la difficulté de se procurer les moyens de subsistance. A ce point de vue, ce qui importe au cultivateur, ce n'est pas la simple quantité de ses produits, mais leur valeur d'échange par rapport aux choses que la population industrielle du voisinage offre pour eux ¹.

¹ Carey prétend avoir prouvé que « dans toutes les régions du monde où l'on a d'abord mis en culture les flancs des collines où le sol était plus pauvre et où les avantages de situation étaient moindres. Avec le progrès de la richesse et de la population, on a vu les hommes descendre des hauteurs qui bordent les vallées et s'installer alors à leurs pieds » (*Principles of Social Science*, eh. IV, § 4). Il avait été élevé dans les idées de Ricardo par son père, qui avait émigré d'Irlande en Amérique, et il écrivit d'abord en disciple du libre-échange ; mais, au bout de quelque temps, il constata, par les faits que le sol de la Nouvelle Angleterre est presque le sol le plus pauvre de l'Amérique, et que partout où il trouvait des maisons en ruines et des traces de culture abandonnée le sol était exceptionnellement stérile. Cela l'amena à étudier l'histoire de l'occupation de la surface de la terre, et il rassembla une grande quantité de preuves à l'appui de cette idée que le progrès d'ensemble de l'agriculture a consisté à passer de terres qui seraient considérées comme pauvres dans un pays vieux et déjà colonisé, à des terres qui y sont considérées comme riches. Il a même démontré que partout où un pays à population dense tombe en friche, « partout où le chiffre de la population, la richesse, et la puissance de l'association déclinent, ce sont les terres riches que les hommes abandonnent pour revenir aux terres pauvres » (*Ibid.*, ch. V, § 3) ; les terres riches devenant difficiles et dangereuses par le rapide développement des jungles qui donnent asile aux bêtes sauvages et aux bandits, peut-être aussi par la malaria.

Les faits cités par Carey sont empruntés principalement aux pays chauds, et même aux régions tropicales ; en ce qui les concerne ses conclusions sont peut-être exactes en général. Mais beaucoup des attrait apparents que possèdent les pays tropicaux sont illusoire : ils donneraient un rendement très considérable pour une grande dépense de travail, mais il est impossible d'y travailler beaucoup. Une température fraîche est aussi nécessaire à la vigueur de l'homme que la nourriture elle-même. La nourriture peut être importée, mais l'air frais ne le peut pas. Un pays qui fournit une nourriture abondante, mais où le climat détruit l'énergie, n'est pas mieux placé pour produire les objets matériels nécessaires au bien-être de l'homme, qu'un pays fournissant moins d'aliments mais qui jouit d'un climat fortifiant.

De plus, lorsqu'on les examine de près, beaucoup des faits cités par Carey perdent de leur importance. Le choix de la Nouvelle Angleterre par les premiers colons fut un accident ; les maisons bâties sur les collines furent souvent, dans les premiers temps, comme encore maintenant, les demeures de ceux qui cultivent à quelques milliers de là les riches mais insalubres vallées. En descendant la vallée du Missouri jusqu'à Saint-Louis, il y a quelques années, l'auteur de ce livre a vu qu'elle portait partout des moissons d'une richesse sans égale, mais les demeures des cultivateurs sont sur les escarpements de la rivière, à plusieurs milles de là. On peut répondre que cette idée explique l'absence d'habitations dans des vallées relativement étroites, mais non dans des plaines larges et riches. Cependant, si nous examinons les cartes qui montrent quelle était la distribution de la population aux États-Unis à chacun des recensements, nous voyons que les larges vallées comme celles du bas Mississippi et de la basse Rivière Rouge, ont été, en règle générale, peuplées avant les régions élevées voisines. Un examen impartial des idées de Carey est fait par M. Levermore dans *Political Science Quarterly*, vol. V.

Le Duc d'Argyll décrit comment dans les *Highlands* de l'Écosse l'influence de l'insécurité et de la pauvreté oblige à cultiver les collines avant de cultiver les vallées (*Scotland as it is and was*, II, 74, 5).

[Retour à la table des matières](#)

§ 6. - Ricardo, et les économistes de son temps en général, se sont trop pressés de tirer cette conclusion de la loi du rendement décroissant ; et ils n'ont pas assez tenu compte de l'augmentation de puissance que donne l'organisation. En fait tout cultivateur tire profit de la présence de voisins, agriculteurs ou habitants des villes ¹. Même si la plupart d'entre eux sont comme lui adonnés à l'agriculture, ils lui procurent peu à peu de bonnes routes et d'autres moyens de communication. Ils lui donnent un marché où il peut acheter à des prix raisonnables ce dont il a besoin, objets de nécessité, objets de confort, et objets de luxe, pour lui-même et pour sa famille, et tout ce qu'il lui faut pour son travail. Ils mettent à sa portée des ressources de toutes sortes : soins du médecin, moyens pour s'instruire et pour se distraire, sont à sa porte ; son esprit s'élargit et ses aptitudes se trouvent augmentées. Et si le marché voisin se transforme en un grand centre industriel, les avantages sont encore plus grands. Tous ses produits augmentent de valeur ; des choses qu'il avait l'habitude de jeter se vendent un bon prix. Il trouve de nouveaux débouchés pour sa production laitière et pour ses légumes, et, en étendant ainsi la série de ses produits, il peut employer des rotations de cultures qui maintiennent sa terre en activité sans lui enlever aucun des éléments qui sont nécessaires à sa fertilité.

De plus, comme nous le verrons plus loin, tout accroissement de population a pour effet d'améliorer l'organisation du commerce et de l'industrie. Aussi la loi du rendement décroissant ne s'applique-t-elle pas à l'ensemble du capital et du travail dépensés dans une région, aussi rigoureusement qu'à ceux dépensés sur un seul champ. Alors même que l'exploitation a atteint le point après lequel toute nouvelle dose employée sur un champ donne un rendement moindre que la dose précédente, il peut se faire qu'un accroissement de la population entraîne une augmentation plus que proportionnelle de la quantité des moyens de subsistance. Il est vrai que les mauvais jours ne sont que différés ; mais ils le sont. Le progrès de la population, s'il n'est pas arrêté par d'autres causes, doit finalement l'être par la difficulté d'obtenir des matières premières ; mais, en dépit de la loi du rendement décroissant, le contre-coup du progrès de la population sur les moyens de subsistance peut être retardé pendant longtemps par la découverte de nouvelles sources d'offres, par le bon marché des communications par chemins de fer et par bateaux, par le progrès de l'organisation sociale et par celui des connaissances. En face de ces facteurs, il faut mettre la difficulté croissante de se procurer de l'air, de la lumière, et parfois aussi de l'eau, dans les lieux où la population est dense.

Les personnes originaires de la Nouvelle Angleterre qui ont émigré dans les plaines fertiles de l'Ouest, auraient souvent bien voulu échanger une partie de leurs abondantes récoltes pour l'eau pure que fournissait le sol granitique stérile de leurs anciennes demeures. Même en Angleterre, beaucoup de terres, surtout au bord de la mer, sont tenues pour pauvres parce qu'elles manquent d'eau à boire. Les beautés naturelles d'un endroit à la mode ont une valeur directe en monnaie que l'on ne doit pas négliger ; mais il faut quelque effort pour leur donner leur vraie valeur en les

¹ Dans un pays neuf une forme importante de cette assistance entre voisins est de permettre à un cultivateur de s'aventurer sur une terre riche qu'il aurait sans cela évitée, par crainte des ennemis ou de la malaria.

mettant à la portée d'hommes, de femmes, et d'enfants, qui soient à même de goûter la beauté et la variété des paysages.

[Retour à la table des matières](#)

§ 7. - Comme nous l'avons déjà dit, le sol, au sens économique, comprend les rivières et la mer. Pour la pêche en rivière on constate une diminution rapide dans le rendement supplémentaire que donne l'emploi de nouvelles sommes de capital et de travail. En ce qui concerne la mer, les avis diffèrent. Son étendue est immense et les poissons sont très prolifiques ; quelques personnes pensent que l'homme peut retirer de la mer des quantités de poissons pratiquement illimitées sans affecter d'une façon appréciable les quantités qui restent ; ou, en d'autres termes, que la loi du rendement décroissant ne s'applique presque pas à la pêche maritime, que le tableau du rendement que donne la pêche maritime pour toute dépense additionnelle de capital et de travail n'indique aucune diminution appréciable. Mais, en sens inverse, on prétend que les procédés modernes de pêche, notamment le chalutage, détruisent beaucoup de frai, et que l'expérience montre que les rendements diminuent sur les points où l'on pêche beaucoup. La question est importante, car il n'est pas douteux que la population future du globe ne soit affectée d'une façon sensible, tant en nombre qu'en qualité, par la quantité de poisson qu'elle aura à sa disposition.

On dit d'ordinaire que la production des mines, auxquelles on peut joindre les carrières et les briqueteries, obéit à la loi du rendement décroissant. Mais cette idée peut induire en erreur. Il est exact que nous trouverons une difficulté sans cesse croissante à nous procurer une plus grande quantité de minéraux, à moins que les industries d'extraction ne se perfectionnent, ou que nous n'apprenions à mieux connaître les gisements que nous offre la croûte terrestre. Il n'est donc pas douteux, toutes choses restant égales, qu'en continuant à dépenser dans les mines du capital et du travail, nous ne voyons le taux de rendement aller en diminuant. Mais le produit des mines n'est pas un produit net, semblable à celui dont il s'agit dans la loi du rendement décroissant. Celui-là est un revenu se renouvelant constamment ; tandis que ce que nous donne les mines est une partie des trésors amassés en elles. Le produit d'un champ est autre chose que le sol lui-même, car le champ, s'il est bien cultivé, garde sa fertilité. Mais le produit d'une mine fait partie de la mine elle-même ¹.

Pour exprimer la même idée d'une autre façon nous dirons que l'agriculture et la pêche sont, au point de vue de l'offre de leurs produits, comme des fleuves éternels ; les mines, au contraire, sont comme des réservoirs naturels. Plus un réservoir se vide, plus il faut de travail pour y puiser ; mais si un homme pouvait l'épuiser en dix jours, dix hommes l'épuiseraient en un seul, et lorsqu'il serait vide il ne donnerait plus rien. De même les mines que l'on ouvre cette année auraient tout aussi bien pu être ouvertes il y a plusieurs années ; et si les plans ont été à l'avance bien préparés, si le capital et le personnel nécessaires sont prêts à être employés, on pourra extraire en un an, sans augmentation de peine, la quantité de houille que l'on aurait extraite en dix

¹ La formation de nouvelles matières minérales dans l'intérieur de la terre est en effet si lente, qu'on peut presque la négliger. Il est vrai qu'on a prétendu que la terre produit le pétrole avec rapidité par l'effet de sa chaleur intérieure. Si le fait était vrai il aurait une grande portée pour l'avenir du monde ; mais il ne semble pas y avoir de bonne raison d'espérer qu'il en soit ainsi.

ans; et lorsqu'une veine a épuisé sa richesse elle ne peut plus rien donner. Cette différence est illustrée par le fait que le prix de location d'une mine ne se calcule pas d'après les mêmes principes que celui d'une terre. Le fermier s'engage à rendre la terre aussi riche qu'il l'a trouvée : une société minière ne le peut pas. Aussi, tandis que la rente du fermier se calcule à l'année, la rente d'une mine consiste principalement en « redevances » (royalties) proportionnelles aux quantités qui sont extraites des réserves accumulées par la nature ¹.

En sens inverse, les services que le sol rend à l'homme en lui fournissant espace, air et lumière, pour vivre et pour travailler, obéissent rigoureusement à la loi du rendement décroissant. Il est avantageux d'augmenter constamment les capitaux dépensés sur les terrains qui ont quelques avantages particuliers de situation, naturels ou acquis: les constructions se dressent vers le ciel; à la lumière et à l'aération naturelle on supplée par des moyens artificiels, et les ascenseurs atténuent les inconvénients de l'élévation des étages. Ces dépenses augmentent les agréments des maisons, mais le rendement va en diminuant. Quelque élevée que puisse être la rente foncière, on atteint enfin une limite après laquelle il est préférable de s'étendre sur de nouveaux terrains, quitte à augmenter les sommes payées en rente foncière, plutôt que de continuer à entasser étages sur étages ; de même que le cultivateur arrive à un moment où une culture plus intensive ne paye pas ce qu'elle coûte, et où il vaut mieux pour lui avoir plus de terre, et payer plus de rente, que de s'exposer à la diminution de rendement qu'il subirait en augmentant la somme de capital et de travail dépensée sur sa terre actuelle ². Il résulte de là que la théorie de la rente est en principe la même pour les terrains à bâtir que pour les terrains ruraux. Ces faits, et d'autres semblables, nous permettent maintenant de simplifier et d'étendre la théorie de la valeur telle qu'elle a été exposée par Ricardo et par Mill.

Et ce qui est vrai des terrains à bâtir est vrai aussi de beaucoup d'autres choses. Un industriel, qui possède par exemple trois machines raboteuses, peut leur faire faire aisément une certaine somme de travail. S'il a besoin de leur en demander davantage, il devra éviter avec soin de perdre aucune minute pendant les heures ordinaires de travail, et peut-être faire des heures supplémentaires. Au-delà d'une certaine limite, tout effort supplémentaire qu'il leur demande lui donne un rendement décroissant. Finalement, le rendement net devient si faible qu'il trouve plus avantageux d'acheter une quatrième machine : tout comme le fermier, qui cultive déjà son sol avec une certaine intensité, trouve avantage à prendre une plus grande étendue de terre, plutôt que de chercher à faire produire davantage à celle qu'il cultive déjà. D'ailleurs, à

¹ Comme le dit Ricardo (Principes, ch. II) : « La compensation donnée (par le concessionnaire) pour une mine ou une carrière, paye la valeur de la houille ou de la pierre qui peut en être extraite, elle n'a aucun rapport avec les forces originelles et indestructibles du sol ». Mais lui-même, et d'autres aussi, semblent parfois perdre de vue ces différences lorsqu'ils discutent la loi du rendement décroissant dans son application aux mines. C'est notamment le cas pour Ricardo dans sa critique de la théorie de la rente d'Adam Smith (Principes, ch. XXIV).

² Naturellement, le capital dépensé en constructions donne d'abord un rendement croissant. Alors même que le terrain ne coûte presque rien, il est meilleur marché de construire des maisons à deux étages qu'à un seul ; et jusqu'ici on a considéré comme plus économique de construire les usines à quatre étages. Mais, d'après une opinion qui se répand en Amérique, il vaudrait mieux, lorsque le sol n'est pas très cher, ne donner que deux étages aux usines, principalement afin d'éviter les fâcheux effets des vibrations, et d'économiser les dépenses en fondations et en murs que l'on est obligé de faire, pour y remédier, dans les constructions élevées. En d'autres termes, on trouve que le rendement en avantages diminue sensiblement après que l'on a dépensé le capital et le travail nécessaires pour élever deux étages.

certaines points de vue, le revenu qu'on tire des machines présente les caractères d'une rente, comme nous le verrons au Livre V.

Note sur la loi du rendement décroissant

[Retour à la table des matières](#)

§ 8 - On a longtemps discuté touchant la paternité de la loi du rendement décroissant. Comme nous l'avons déjà fait observer, l'idée fondamentale qu'elle exprime a été commune à tous ceux qui, depuis que le monde existe, ont eu quelque expérience agricole (agriculture et pâturage). Le rôle des économistes, il y a cent ans, n'a pas été de découvrir la loi, mais de la préciser et d'en tirer des conséquences, qui, tout en étant trop hâtives, renfermaient cependant des éléments importants de vérité (au point de vue suggestif, comme au point de vue constructif). En ce qui touche ces conséquences il n'est pas douteux que la première place ne revienne à Ricardo : c'est au contraire Turgot, comme l'a montré Cannan, qui, avant Anderson, Ricardo, et tout autre écrivain anglais, a clairement exposé la loi. Dans des observations écrites vers 1768 (Oeuvres, éd. Daire, vol. I, pp. 420-421), il dit : « En accordant à l'auteur du Mémoire que, dans l'état de la bonne culture ordinaire, les avances annuelles rapportent 250 %, il est plus que probable qu'en augmentant par degrés les avances depuis ce point jusqu'à celui où elles ne rapporteraient rien, chaque augmentation serait de moins en moins fructueuse. Il en sera dans ce cas de la fertilité de la terre comme d'un ressort qu'on s'efforce de bander en le chargeant successivement de poids égaux... Cette comparaison n'est pas d'une exactitude entière ; mais elle suffit pour faire entendre comment, lorsque la terre approche beaucoup de rapporter tout ce qu'elle peut produire, une très forte dépense peut n'augmenter que très peu la production... La semence jetée sur une terre naturellement fertile, mais sans aucune préparation, serait une avance presque entièrement perdue. Si on y joint un seul labour, le produit sera plus fort ; un second, un troisième labour, pourront non pas seulement doubler et tripler, mais quadrupler et décupler le produit, qui augmentera ainsi dans une proportion beaucoup plus grande que les avances n'accroissent, et cela jusqu'à un certain point où le produit sera le plus grand qu'il soit possible, comparé aux avances. Passé ce point, si on augmente encore ces avances, les produits augmenteront encore, mais moins, et toujours de moins en moins. » ¹

Turgot, comme le font les agriculteurs, vise implicitement les emplois successifs de capital et de travail. Il apprécie les choses d'après leurs prix en monnaie, et il considère une somme de capital et de travail comme étant la dépense d'une somme de monnaie équivalente répartie, d'après des proportions qui varient selon les cas, entre les dépenses suivantes: rémunération des différentes espèces de travail (en y comprenant celui de direction), prix des semences et des autres approvisionnements, frais de réparation et d'amortissement du matériel, etc., et enfin intérêt du capital employé. Cette proposition est admissible si nous n'envisageons qu'un lieu, qu'une époque et qu'un système de culture.

¹ La comparaison du ressort est appliquée par son contemporain, Steuart, au principe de la population. Voir ci-dessous note de la page 338.

Mais cette ressource nous fait défaut si nous avons besoin d'apprécier, d'après des bases communes, la productivité des terres à des époques ou en des lieux différents. Nous devons alors recourir à des procédés d'estimation grossiers, plus ou moins arbitraires, qui ne peuvent prétendre à une précision numérique, mais qui suffisent cependant pour des appréciations historiques un peu générales. Cette difficulté se rattache étroitement à une autre difficulté dont nous parlerons plus tard et qui se présente lorsqu'on veut trouver un étalon de la puissance d'achat. Mais la difficulté que nous rencontrons ici offre quelques particularités qui lui sont propres. Pour une même chose, les quantités relatives de travail et de capital qui entrent dans sa production varient beaucoup. L'intérêt du capital est d'ordinaire un élément bien plus faible dans la production agricole des époques arriérées que dans celle des époques avancées en civilisation, quoique le taux de l'intérêt soit généralement beaucoup plus bas dans ces dernières. Dans la plupart des cas, cependant, le mieux qu'on ait à faire est de prendre comme commune mesure une journée de travail non qualifié (*unskilled*) d'un rendement donné. Nous supposerons ainsi que chaque dose comprend une somme de travail des différents genres et une somme de frais pour l'usage et l'amortissement du capital telles que le tout ensemble équivale à la valeur de dix jours d'un travail de ce genre, par exemple ; les proportions relatives dans lesquelles se trouvent entre eux ces différents éléments, et leurs valeurs diverses mesurées par ce travail, variant d'après les circonstances particulières à chaque cas.

Une difficulté analogue se présente lorsque l'on veut comparer les rendements que donnent le capital et le travail employés dans des circonstances différentes. Si les produits qu'ils donnent sont de même espèce, on peut comparer leurs rendements ; mais lorsqu'il n'en est pas ainsi, il faut, pour pouvoir faire cette comparaison, les réduire à une commune mesure de valeur. Lorsque, par exemple, on dit qu'un terrain donnerait pour le capital et le travail qu'on y a dépensés de meilleurs rendements avec telle culture, ou avec telle rotation de culture, qu'avec telle autre, cette expression ne peut se comprendre que si l'on prend comme base les prix du moment. Beaucoup d'erreurs sont nées de ce que l'on a perdu de vue cette réserve.

Dans le cas d'une terre cultivée d'après un système de cultures rotatives, nous devons envisager la période de rotation tout entière, en tenant compte de l'état où se trouve la terre au commencement et à la fin, et en calculant, d'une part, la totalité du capital et du travail dépensés dans le cours entier de la période, et d'autre part la totalité des rendements fournis par toutes les cultures.

Il faut se rappeler que le rendement donné par les doses de capital et de travail, telles que nous les envisageons ici, n'embrasse pas la valeur du capital lui-même. Par exemple, si dans le capital d'une ferme figurent deux bœufs de deux ans le rendement du capital et du travail pour une année ne comprendra pas le poids total de ces bœufs à la fin de l'année, mais seulement la quantité dont il s'est augmenté pendant l'année. De même, lorsqu'on dit qu'un fermier travaille avec un capital de 10 £ par acre on vise par là la valeur de tout ce qu'il possède sur la ferme. Cependant, comme nous l'avons expliqué, les doses de capital et de travail dépensés sur une ferme n'embrassent pas la valeur totale du capital fixe, comme le matériel et les chevaux, mais seulement la valeur de leur usage défalcation faite pour l'usure et pour les réparations, bien qu'elles comprennent la valeur totale du capital circulant comme les semences.

C'est là la méthode pour calculer le capital qui est le plus généralement adoptée par les économistes, et c'est celle à laquelle nous nous référons, sauf avis contraire.

Mais, à l'occasion, une méthode différente est préférable. Parfois il est avantageux de considérer tout le capital employé comme étant du capital circulant mis en œuvre au début ou au cours de l'année ; dans ce cas tout ce qui se trouve sur la ferme à la fin de l'année fait partie du produit. Ainsi le jeune bétail est considéré comme une sorte de matière première qui se transforme avec le temps en bétail gras, prêt pour la boucherie. Les ustensiles de la ferme eux-mêmes peuvent être traités de la même façon, leur valeur étant considérée au commencement de l'année comme capital circulant employé à la ferme, et à la fin de l'année comme produit. Ce procédé nous permet d'éviter beaucoup de répétitions qui seraient nécessaires pour exprimer les réserves relatives à l'usure, etc. Il est souvent le meilleur dans les raisonnements généraux d'un caractère abstrait, surtout si l'on se sert des formes mathématiques.

Principes d'économie politique : tome 1 :
livre IV : Les agents de la production

Chapitre quatre

Le progrès de la population

[Retour à la table des matières](#)

§ 1. - La production de la richesse n'est qu'un moyen d'assurer la subsistance de l'homme, de satisfaire ses besoins, et de développer son activité physique, mentale et morale. Mais l'homme lui-même est le principal instrument de cette production dont il est la fin dernière ¹. Ce chapitre et les deux suivants étudieront donc l'offre de travail, c'est-à-dire le développement de la population en nombre, en force, en connaissances et en caractère.

Dans le monde animal et dans le monde végétal la multiplication des êtres est gouvernée par leur tendance à propager leur espèce, ainsi que par la lutte pour la vie qui éclaircit les rangs des jeunes avant qu'ils n'arrivent à maturité. Pour la race humaine seule le conflit de ces deux forces antagonistes se complique d'autres influences. D'un côté, la considération de l'avenir amène beaucoup d'individus à réfréner leurs impulsions naturelles : parfois dans le but de mieux remplir leurs devoirs, comme pères et mères ; parfois pour des motifs bas, comme ce fut le cas à Rome sous l'Empire. D'un autre côté, la société agit sur l'individu par des sanctions religieuses,

¹ Voir livre IV, chap. I, § 1.

morales et légales, avec l'effet tantôt de hâter, et tantôt de ralentir le développement de la population.

On croit souvent que l'étude des progrès de la population est de date récente. Sous une forme plus ou moins vague, elle a attiré l'attention des penseurs à toute époque. C'est à son influence, souvent inavouée, parfois même inconsciente, que nous pouvons attribuer une grande partie des règles, coutumes et cérémonies, qui ont été instituées par les législateurs, par les moralistes, et par cette masse de penseurs inconnus dont la sagesse a laissé son empreinte sur les habitudes nationales. Chez les races vigoureuses, et aux époques de grandes luttes armées, elles tendaient à augmenter le nombre des individus mâles capables de porter les armes. Aux époques plus avancées elles ont inculqué un grand respect pour la sainteté de la vie humaine. Aux époques arriérées elles ont encouragé et même rendu obligatoire le meurtre sans pitié des individus infirmes et âgés, et parfois d'une certaine quantité des enfants du sexe féminin.

Dans l'antiquité grecque et romaine, grâce à la soupape de sûreté qu'offrait la possibilité de créer des colonies, et grâce à l'état de guerre continu, l'augmentation du nombre des citoyens était regardée comme une cause de force pour la nation ; le mariage était encouragé par l'opinion publique et dans bien des cas par la législation elle-même. Cependant, quelques penseurs, même alors, aperçurent qu'une action en sens contraire pourrait être nécessaire si les charges de la paternité cessaient un jour de peser sur les parents ¹. Dans la suite, comme l'observe Roscher ², l'idée que l'État doit encourager l'augmentation de la population, subit un mouvement de flux et de reflux. Elle était en plein épanouissement en Angleterre sous les deux premiers Tudor ; mais au cours du XVI^e siècle, elle faiblit. Un revirement commença à se produire lorsque l'abolition du célibat monacal des ordres religieux et la prospérité plus grande du pays eurent donné une impulsion sensible à la population. D'autant plus qu'à la même époque la demande effective de travail avait diminué par l'extension du pâturage et par la disparition des industries créées par les couvents.

Plus tard le développement de la population fut entravé par le progrès du bien-être qui amena l'adoption générale du blé comme nourriture principale des Anglais dans la première moitié du XVIII^e siècle. À cette époque on craignait même que la population ne fût en voie de diminution, mais les enquêtes postérieures montrèrent que ces craintes n'étaient pas fondées. Petty ³ a prévu quelques-uns des arguments de Carey et de Wakefield touchant les avantages d'une population dense. Child a soutenu que « tout ce qui tend à dépeupler un pays tend à l'appauvrir », et que « la plupart des nations du monde civilisé sont plus ou moins riches ou pauvres suivant la faiblesse ou l'abondance de leur population, et non pas suivant la stérilité ou la fécondité de leur

¹ Ainsi Aristote (*Politique*, II, 6) fait au projet de Platon pour égaliser la propriété et abolir la pauvreté, cette objection qu'il serait impraticable si l'État ne se décide pas à exercer une surveillance rigoureuse sur la multiplication des hommes. Et comme le Professeur Jowett le signale, Platon lui-même s'en rendait compte (voir Lois, V, 740, et ARISTOTE, *Politique*, VII, 16). La population de la Grèce, dit-on, déclina à partir du VIII^e siècle av. J. C., et celle de Rome à partir du III^e. (Voir ZUMPT, *Bevölkerung im Alterthum*, Cité par RÜMELIN dans le *Handbuch* de Schönberg.; cf. aussi l'essai de HUME sur *La population dans les nations antiques*.)

² *Économie Politique*, § 254.

³ Il prétend que la Hollande est plus riche qu'elle ne le paraît relativement à la France, parce que ses habitants peuvent bénéficier de beaucoup d'avantages dont sont privés les gens qui vivent sur un sol plus pauvre et qui sont, par suite, plus clairsemés. « Un sol riche vaut mieux qu'un sol pauvre, même à égalité de rente. » *Political Arithmetick*, ch. I.

terre »¹. Au plus fort de la lutte avec la France, alors que le besoin de troupes croissait toujours, et que les manufacturiers avaient besoin de plus d'hommes pour leur matériel renouvelé, les classes dominantes penchèrent fortement en faveur d'une augmentation de la population. Ce mouvement d'opinion alla si loin qu'en 1796 Pitt déclarait qu'un homme qui a donné à son pays de nombreux enfants a le droit d'être secouru par lui. Un *act* fut accepté au milieu des préoccupations militaires de 1806 qui accordait l'exemption d'impôt aux pères de plus de deux enfants légitimes ; on le supprima aussitôt que Napoléon fut enfermé à Sainte-Hélène².

[Retour à la table des matières](#)

§ 2 - Mais pendant tout ce temps une idée se faisait jour parmi ceux qui réfléchissaient le plus sérieusement aux problèmes sociaux, c'est l'idée qu'une augmentation de la population, qu'elle fortifie ou non l'État, doit nécessairement entraîner une grande misère, et que les chefs de l'État n'ont pas le droit de subordonner le bonheur individuel de leurs sujets à l'agrandissement de l'État. En France particulièrement, comme nous l'avons vu, une réaction fut provoquée par l'égoïsme cynique avec lequel la Cour et ses membres sacrifièrent le bien-être du peuple en vue de leur propre luxe et de la gloire militaire. Si les idées humanitaires des Physiocrates avaient pu l'emporter sur la frivolité et la dureté des classes privilégiées en France, le XVIII^e siècle ne se serait pas terminé dans le tumulte et le carnage ; la marche de la liberté en Angleterre n'aurait pas été arrêtée, et le progrès aurait été plus avancé après une seule génération qu'il ne l'est encore aujourd'hui. Dans l'état où étaient les choses on ne prêta que peu d'attention à la protestation prudente mais énergique de Quesnay : on devrait, pensait-il, moins chercher à augmenter la population qu'à accroître le revenu national ; un plus grand confort dû à un bon revenu est préférable à un état de choses où la population est excessive par rapport à son revenu et où elle souffre continuellement du manque de moyens de subsistance³.

¹ *Discourse on Trade*, ch. X. Harris, *Essay on Coins*, pp. 32-33, pense de même, et propose d'« encourager le mariage parmi les basses classes en accordant quelques privilèges à ceux qui ont beaucoup d'enfants », etc.

² « Laissez-nous, disait Pitt, faire de l'assistance un droit et un honneur pour ceux *qui* ont un grand nombre d'enfants, au lieu d'une cause de honte et de mépris. Une nombreuse famille sera alors un bonheur et non un fléau, et par là sera tracée une ligne équitable de démarcation entre ceux qui peuvent se suffire à eux-mêmes par leur travail et ceux qui, après avoir donné à leur pays un grand nombre d'enfants, ont le droit d'être secourus par lui. » Naturellement, il ne voulait pas de l'assistance lorsqu'elle n'est pas nécessaire. Napoléon *Ier* avait offert de prendre à sa charge un membre de toute famille qui comprendrait *plus* de sept enfants mâles : et Louis *XIV*, son prédécesseur dans l'art de massacrer les gens, avait exempté d'impôts tous ceux *qui* se mariaient avant l'âge de 20 ans ou qui avaient plus de dix enfants légitimes. La comparaison du rapide accroissement de la population allemande avec le mouvement très faible de la population en France fut l'un des principaux motifs qui décidèrent les Chambres Françaises, en 1885, à demander que l'éducation et la -nourriture fussent à la charge de l'État pour le septième enfant dans les familles nécessiteuses. En 1870, l'Académie des Sciences s'occupa de propositions analogues, l'une peut être citée comme étant caractéristique de notre époque : c'est celle de donner au père de famille deux, trois, ou quatre votes suivant sa situation de famille. Voir aussi BERTILLON, *Le problème de la dépopulation*, 1897.

³ La doctrine Physiocratique en ce qui touche la tendance que montre la population à augmenter jusqu'à la limite des subsistances peut être exprimée par cette citation de Turgot : « Comme il (le patron) a le choix entre un grand nombre d'ouvriers, il préfère celui qui travaille au meilleur marché. Les ouvriers sont donc obligés. de baisser le prix à l'envi les uns des autres. En tout genre de travail il doit arriver et il arrive en effet que le salaire de l'ouvrier se borne à ce qui lui est

Adam Smith ne dit que peu de chose sur la question de la population ; d'ailleurs il écrivait à l'un des points culminants de la prospérité des classes ouvrières anglaises. Mais ce qu'il dit est sage, bien pesé, et d'un ton tout à fait moderne. Il prend comme base la doctrine physiocratique, mais il la corrige en insistant sur le fait que les choses nécessaires à la vie ne sont pas en quantité fixe et déterminée, mais que leur quantité varie beaucoup d'un lieu à un autre et d'un temps à un autre ; et que ces variations peuvent être plus grandes encore dans l'avenir ¹. Mais il ne poussa pas cette idée. Et rien ne pouvait l'amener à prévoir la seconde réserve importante qu'il faut faire à la doctrine physiocratique et qui est apparue à notre époque par le fait que l'on transporte du blé du centre de l'Amérique à Liverpool à moins de frais qu'il n'en fallait pour lui faire traverser l'Angleterre.

Le XVIIIe siècle touchait à sa fin et le nouveau siècle commençait. Chaque année la condition des classes ouvrières en Angleterre devenait plus sombre. Une étonnante série de mauvaises récoltes ², une guerre ruineuse ³, une révolution dans les procédés industriels qui brisait les antiques liens, aggravée par une organisation peu judicieuse de l'assistance, tout cela avait jeté les classes ouvrières dans la plus grande misère qu'elles aient jamais eu à supporter, du moins depuis l'époque pour laquelle nous possédons des documents sérieux sur l'histoire sociale de l'Angleterre ⁴. Et, pour couronner le tout, des enthousiastes animés d'excellents sentiments, la plupart subissant l'influence française, proposaient des plans d'organisation communiste qui auraient permis aux gens de se décharger sur la société du soin d'élever leurs enfants ⁵.

Aussi, pendant que le sergent recruteur et les patrons réclamaient des mesures tendant à accroître la population, des hommes, qui voyaient plus loin, commencèrent

nécessaire pour lui procurer sa subsistance.» (*Sur la formation et la distribution des richesses*, § VI). De même Sir James Steuart dit (*Inquiry*, livre I, ch. III) : « La faculté de procréation ressemble à un ressort chargé d'un poids, et qui se déploie en proportion de la diminution de la résistance : lorsque les subsistances sont restées quelque temps stationnaires, n'augmentant ni ne diminuant, le chiffre de la population s'élève autant que possible ; si les subsistances viennent alors à diminuer, le ressort est écrasé, sa force est réduite à moins que rien, le nombre des habitants diminue au moins proportionnellement à la surcharge. Si, au contraire, les subsistances s'accroissent, le ressort qui était à zéro se déploiera proportionnellement à la diminution de la résistance, les habitants seront mieux nourris ; ils multiplieront et à mesure que leur nombre s'accroîtra les subsistances recommenceront à devenir insuffisantes. » Sir James Steuart subissait beaucoup l'influence des Physiocrates, et de plus, en matière de politique, il était beaucoup plus imbu des idées continentales que des idées anglaises ; ses projets artificiels pour régler la population semblent aujourd'hui très loin de nous. Voir son *Inquiry*, liv. I, ch. XII : « Du grand avantage de combiner une théorie bien faite et une parfaite connaissance des faits avec l'intervention du gouvernement pour accroître la population d'un pays. »

¹ Voir *Richesse des nations*, livre I, ch. VIII, et liv. V, ch. II. Voir aussi ci-dessus livre II, ch. IV.

² Le prix moyen du blé dans la décade 1771-1780, où Adam Smith écrivait, fut de 34 s. 7 d. ; en 1781-1790, il fut de 37 s. 1 d. ; en 1791-1800, 63 s. 6 d. ; en 1801-1810, 83 s. 11 d. ; et en 1811-1820, 87 s. 6 d.

³ De bonne heure au XIXe siècle, les impôts Impériaux - impôts de guerre pour la plus grande partie - s'élevèrent à un cinquième du revenu total du pays ; tandis qu'aujourd'hui ils ne dépassent guère un vingtième, et même une grande partie de ces sommes est employée à l'instruction et à d'autres dépenses utiles que l'État alors ne faisait pas.

⁴ Voir plus loin § 7 et ci-dessus livre I, ch. III, § 5 et 6.

⁵ Notamment Godwin dans son *Inquiry concerning Political Justice* (1792). Il est intéressant de comparer la critique que Malthus a faite de cet essai (livre III, eh. II) avec le commentaire d'Aristote sur la République de Platon (notamment *Politique*, II, 6).

à rechercher si la déchéance ne menaçait pas la race au cas où la population continuerait à s'accroître longtemps encore comme elle était en train de le faire. De ces savants, le principal est Malthus, et son *Essay on the Principle of Population* est le point de départ de toutes les recherches modernes sur le sujet.

[Retour à la table des matières](#)

§ 3. - L'argumentation de Malthus comprend trois parties qu'il importe de distinguer. La première partie vise l'offre de travail. Par une étude soignée des faits il prouve que tous les peuples dont nous connaissons suffisamment bien l'histoire, ont été si prolifiques que leur progrès en nombre aurait été rapide et continu s'il n'avait pas été entravé soit par la disette des choses nécessaires à la vie, soit par quelque autre cause, maladies, guerre, infanticide, ou même restriction volontaire.

La seconde partie vise la demande de travail. Comme le premier, il s'appuie sur des faits, mais sur un genre de faits différent. Malthus montre que jusqu'à l'époque à laquelle il écrit, aucun pays (il en est autrement d'une cité comme Rome et Venise) n'a pu se procurer en abondance les choses nécessaires à la vie, après que la population qui habitait son territoire fut devenue très dense. Les produits que la nature donne à l'homme en échange de son travail constituent sa demande effective de population : et il montre que, jusqu'à présent, un accroissement rapide de la population, alors qu'elle était déjà dense, n'a jamais pu entraîner un accroissement de cette demande ¹.

En troisième lieu, il formule cette conclusion que ce qui a eu lieu dans le passé, se produira vraisemblablement dans l'avenir; et que les progrès de la population seraient arrêtés par la misère, ou par d'autre cause de souffrance, à moins qu'ils ne le soient par une restriction volontaire. Il engage donc les gens à user de cette restriction, et, tout en vivant chastement, de ne pas se marier très tôt ².

¹ Mais beaucoup de ceux qui l'ont critiqué ne tiennent pas compte des réserves qu'il a lui-même exprimées ; ils ont oublié des passages comme celui-ci : « En jetant les yeux sur l'état de la société dans des périodes antérieures à celles où nous vivons, je puis dire avec assurance que les maux résultant du principe de population ont plutôt diminué qu'augmenté, quoiqu'on en ignorât la cause. Si donc nous pouvons nous livrer à l'espérance de voir cette ignorance se dissiper peu à peu, il n'est pas déraisonnable de s'attendre à voir aussi ces maux diminuer de plus en plus. L'accroissement de population absolue qui se produira forcément, aura évidemment pour effet, mais dans une faible mesure seulement, d'affaiblir cette espérance, puisque tout dépend du rapport entre la population et les subsistances et non pas du chiffre absolu de la population. Nous avons eu occasion de faire remarquer, dans la première partie de cet ouvrage, que ce sont souvent les pays les moins peuplés qui souffrent le plus du principe de population. » (Essai, liv. IV, ch. XIV).

² Dans la première édition de son *Essai* (1798), Malthus donnait son argumentation sans y ajouter l'exposé détaillé des faits, quoique dès le début il ait tenu pour indispensable de l'accompagner d'une étude des faits. Cela résulte de ce propos qu'il tint à Pryme (qui devint par la suite le premier professeur d'économie politique à Cambridge), disant « que sa théorie lui avait été suggérée pour la première fois par une discussion qu'il avait eue avec son père sur la situation de quelques pays étrangers » (PRYME, *Recollections*, p. 66). L'expérience de l'Amérique montrait que la population, si elle n'est pas entravée, double une fois au moins en vingt-cinq ans. Il soutenait que, même dans un pays d'une population aussi dense que l'Angleterre avec ses sept millions d'habitants, on peut bien admettre qu'un doublement de la population puisse faire doubler les subsistances produites par le sol anglais, quoique cela ne soit pas probable ; mais si ensuite l'offre de travail venait à doubler de nouveau, cela ne suffirait pas à doubler les produits encore une fois. « Supposons donc que cela soit vrai, quoique il soit certainement bien loin d'en être ainsi, et

Ce qu'il dit touchant le progrès de la population, dont nous avons seul à nous occuper dans ce chapitre, reste exact. Les changements que le cours des temps a introduits dans la théorie de la population s'appliquent surtout à la seconde et à la troisième partie de son argumentation. Nous avons déjà signalé que les économistes anglais de la première moitié du XIXe siècle exagéraient l'idée qu'un accroissement de population tend à amener une insuffisance des moyens de subsistance ; et ce n'est pas la faute de Malthus s'il ne pouvait pas prévoir les grands progrès des transports par terre et par mer dus à la vapeur, qui ont permis aux Anglais de la génération actuelle de se procurer à un prix relativement faible les produits des régions les plus riches du monde.

Mais le fait qu'il n'a pas prévu ces transformations rend surannées quant à la forme la seconde et la troisième partie de son argumentation ; bien que pour le fond elles soient encore en grande partie exactes. Il reste vrai que, à moins de voir augmenter les entraves au progrès de la population qui agissent à la fin du XIXe siècle (il est certain qu'elles se modifieront dans les régions qui jusqu'à présent sont encore imparfaitement civilisées), il sera impossible que les habitudes de confort prévalant dans l'Europe occidentale puissent se répandre sur le monde entier et se maintenir pendant plusieurs centaines d'années. Mais nous reviendrons sur ce point plus tard ¹.

supposons que la production totale de l'île puisse augmenter tous les vingt-cinq ans (c'est-à-dire pendant que la population double) d'une quantité de subsistances égale à la quantité qu'elle donne à l'heure actuelle », ou, en d'autres termes, selon une progression arithmétique. Son désir de se faire bien comprendre l'amena, comme le dit Wagner dans son excellente introduction à l'étude de la Population (*Grundlegung*, 3e édition, p. 453), « à trop appuyer sur cette idée et à la formuler d'une façon trop absolue ». Il prit ainsi l'habitude de dire que la production est susceptible d'augmenter en une proportion arithmétique, et beaucoup de gens pensèrent qu'il attachait de l'importance à cette expression elle-même : tandis que c'était seulement une façon abrégée d'exprimer ce qu'il considérait comme étant la concession la plus extrême que l'on put raisonnablement réclamer de lui. Ce qu'il pensait, exprimé en langage moderne, c'est que la tendance au rendement décroissant, qu'il supposait implicitement dans toute son argumentation, commencerait à agir fortement après que la production de l'île aurait doublé. Un travail double peut donner une production double ; mais un travail quadruple pourrait à peine la tripler : un travail octuple ne pourrait pas la quadrupler.

Dans la seconde édition (1803), il s'appuyait sur un exposé de faits si étendu et si soigneux, qu'il peut prétendre à une place parmi les fondateurs de l'économie politique historique. Il adoucissait et expliquait beaucoup des formules tranchantes de son ancienne théorie, sans toutefois abandonner l'expression de « progression arithmétique ». En particulier, il exprima une vue moins pessimiste sur l'avenir de l'humanité ; il comptait que la restriction morale pourrait entraver la population, sans qu'aient à entrer en jeu le vice et la misère qui avaient rempli ce rôle jusqu'alors. Francis Place, sans s'aveugler sur ses nombreux défauts, écrivit en 1822 une apologie de lui, tout à fait excellente. On trouve de bons résumés de son ouvrage dans BONAR, *Malthus and his Work* ; CANNAN, *Production and Distribution* ; et NICHOLSON, *Political Economy*, livre I, ch. II, Ashley a édité sous une forme commode les principaux passages de la première et de la seconde édition de l'Essai de Malthus.

¹ En supposant que la population actuelle du monde soit de un milliard et demi, et que son taux actuel d'accroissement (environ 8 pour 1000 par an, voir l'étude de Ravenstein à la *British Association* en 1890) reste le même, nous trouvons que, dans moins de deux cents ans, elle s'élèvera à six milliards ; soit environ 200 par mille carré de terres tout à fait fertiles (Ravenstein compte 28 millions de milles carrés de terres tout à fait fertiles, et 14 millions de prairies pauvres. Beaucoup pensent que la première estimation est trop élevée : en en tenant compte et en y ajoutant les terres moins fertiles pour leur valeur, on arrive environ à une trentaine de millions de milles carrés : c'est le chiffre que nous avons admis dans le calcul ci-dessus). Pendant ce temps il est probable qu'il y aura de grands progrès dans l'art agricole ; et, s'il en est ainsi, le poids de la population sur les moyens de subsistance peut ne pas se faire bien sentir, même dans deux cents ans. Mais si le même taux d'accroissement se continue jusqu'en 2.400, la population sera alors de

[Retour à la table des matières](#)

§ 4. - L'augmentation d'une population dépend en premier lieu de son augmentation naturelle, c'est-à-dire de l'excédent des naissances sur les décès ; et, en second lieu, de l'émigration.

Le nombre des naissances dépend principalement des habitudes touchant le mariage. L'histoire de ses origines est très instructive, mais nous en tiendrons ici aux conditions du mariage dans les pays civilisés modernes.

L'âge du mariage varie avec le climat. Dans les pays chauds où la fécondité commence de bonne heure, elle finit tôt ; dans les pays froids, elle commence tard et finit tard¹ ; mais, en tout cas, plus le mariage vient longtemps après l'âge qui pour le pays est normal, plus le taux des naissances est faible. L'âge de la femme est d'ailleurs beaucoup plus important à cet égard que celui du mari². Dans un climat donné, l'âge moyen des mariages dépend surtout des facilités que les jeunes gens trouvent à s'établir et à faire vivre un ménage conformément au degré de bien-être qui prévaut parmi leurs amis et connaissances. Il varie donc suivant les situations sociales.

Dans les classes moyennes, le revenu d'un homme atteint rarement son maximum avant l'âge de quarante ou cinquante ans ; et la charge d'élever des enfants y est lourde, et y dure beaucoup d'années. L'ouvrier qualifié gagne presque autant à vingt et un ans que plus tard, à moins qu'il ne s'élève à un poste de surveillant, mais il ne gagne pas beaucoup avant cet âge. Ses enfants sont pour lui une charge considérable jusqu'à ce qu'ils aient quinze ans ; à moins qu'ils ne soient envoyés dans une fabrique où ils puissent gagner leur vie très jeunes. Et enfin l'ouvrier non qualifié gagne de pleins salaires dès dix-huit ans, et ses enfants gagnent leur vie très tôt. En conséquence, l'âge moyen pour le mariage est plus élevé pour les classes moyennes ; il est plus bas pour les ouvriers qualifiés, et plus bas encore pour les ouvriers non qualifiés³.

1.000 habitants par mille carré de terre fertile, et, autant que nous pouvons en juger maintenant, la nourriture d'une pareille population devra être surtout végétarienne.

¹ Naturellement, le temps qui s'écoule d'une génération à une autre a, lui aussi, quelque influence sur le développement de la population. S'il est de 25 ans dans un endroit, et de 20 dans un autre, et si dans les deux cas la population double une fois en deux générations et cela pendant mille ans, la population augmentera un million de fois dans le premier cas et trente millions de fois dans le second.

² Dr Ogle (*Statistical Journal*, vol. LIII) calcule que si l'âge moyen du mariage des femmes en Angleterre était retardé de cinq ans, le nombre des enfants par mariage, qui est à l'heure actuelle de 4,2, tomberait à 3,1. Korösi, en se basant sur des faits pris à Buda-Pest où le climat est relativement chaud, trouve que l'âge de la plus grande fécondité est pour les femmes de 18 à 20 ans, et pour les hommes de 24 à 26. Mais sa conclusion est qu'il est sage de reculer un peu le mariage jusqu'après cet âge, surtout parce que la vitalité des enfants qu'ont les femmes au-dessous de 20 ans est généralement faible. Voir *Proceedings of Congress of Hygiene and Demography*, London, 1892, et *Statistical Journal*, vol. LVII. Cf. aussi les statistiques internationales à la fin du chapitre.

³ Le mot mariage est pris au texte dans un sens large, et embrasse non seulement les mariages légitimes, mais aussi les unions libres qui sont suffisamment durables pour créer, au moins pendant quelques années, les responsabilités pratiques de la vie conjugale. Elles sont souvent contractées très tôt et il n'est pas rare qu'après quelques années elles mènent à des mariages légitimes. À cause de cela, l'âge moyen au sens large du mot, le seul dont nous ayons à nous

Pour les ouvriers non qualifiés. lorsque leur misère n'est pas assez grande pour qu'ils souffrent de la faim, et lorsqu'aucune cause extérieure ne vient les retenir, il est rare que leur nombre ne double pas en trente ans; C'est-à-dire qu'ils augmentent un million de fois en *six* cents ans, et un *billion* de fois en douze cents ans : et de là on peut conclure *a priori* que leur augmentation ne s'est jamais faite sans entrave pendant longtemps. Cette conclusion est confirmée par l'histoire. Par toute l'Europe au Moyen Age, et dans quelques-unes de ses parties encore à l'heure actuelle, les ouvriers célibataires habitent d'ordinaire dans la ferme, *ou* chez leurs parents ; au contraire, les couples mariés ont généralement besoin d'un logement indépendant : lorsque un village possède autant de travailleurs qu'il peut en employer, le nombre des maisons ne s'accroît *plus*, et les jeunes gens se, tirent d'affaire du mieux qu'ils peuvent.

Dans beaucoup de régions de l'Europe, maintenant encore, des coutumes ayant force de *lois* interdisent qu'il y ait par famille *plus* d'un fils marié ; c'est d'ordinaire le *plus* âgé, mais dans certains endroits c'est le plus jeune: si quelque autre fils se marie, il doit quitter le village. Lorsque nous trouvons une grande prospérité matérielle jointe à l'absence de toute misère extrême dans les coins du vieux monde où se sont conservées les anciennes mœurs, c'est à l'existence de coutumes de ce genre, malgré tous leurs inconvénients et leur sévérité que cela est généralement dû ¹. Il est vrai que la sévérité de cette coutume peut être tempérée par l'effet de l'émigration; mais au Moyen Age la liberté de déplacement était entravée par des règles rigoureuses. Les villes libres, il est vrai, encourageaient souvent l'immigration de la campagne ; mais les règlements corporatifs étaient à certains égards presque aussi cruels pour les gens qui voulaient fuir leurs antiques demeures, que les règles imposées par les seigneurs féodaux eux-mêmes ².

occuper ici, est au-dessous de l'âge moyen des mariages légitimes. La part qu'il faut faire à ce fait est probablement considérable pour l'ensemble de la classe ouvrière, mais elle est bien plus grande pour les ouvriers qualifiés que pour les autres. Les statistiques qui suivent doivent être interprétées en tenant compte de cette remarque, et en tenant compte du fait que les statistiques industrielles anglaises sont faussées par le manque de soin au point de vue de la classification des classes ouvrières dans les registres de l'état civil. Le quarante-neuvième Rapport annuel du *Registrar-General* indique que dans un certain nombre de districts l'examen des registres de mariage pour 1884-1885 a donné les résultats suivants : le chiffre qui suit chaque métier est l'âge moyen des célibataires de ce métier qui se sont mariés ; le chiffre suivant, entre crochets, indique l'âge moyen des filles qui ont épousé des hommes de ce métier : Mineurs 24,06 (22,46) ; ouvriers des industries textiles 24,38 (23,43), cordonniers, tailleurs 24,92 (24,31) ; artisans 25,35 (23,70) ; ouvriers, 25,56 (23,66) ; employés de commerce 26,25 (24,43) ; boutiquiers et commis de boutiques 26,67 (24,22) ; fermiers et fils de fermiers 29,33 (26,91) ; professions libérales et sans profession 31,22 (26,40).

Ogle, dans l'étude déjà citée, montre que le taux de nuptialité est généralement plus élevé dans les régions de l'Angleterre où il y a un plus grand pourcentage de femmes de 15 à 25 ans employées dans l'industrie. Ce résultat est dû sans doute en partie, comme il l'indique, au désir des hommes de voir leurs ressources augmentées du salaire de leurs femmes ; mais il peut être dû aussi en partie au fait que les femmes en âge de se marier sont plus nombreuses dans ces régions.

¹ Un exemple typique, c'est celui de la vallée de Jachenau dans les Alpes Bavaroises. La coutume y est rigoureusement respectée, et il y a à peine quelques chaumières dans la vallée. Favorisés par une hausse considérable qui s'est produite récemment dans la valeur de leurs bois qui sont exploités d'une façon très prudente, ses habitants vivent largement, dans de grandes maisons, les frères et sœurs plus jeunes restant comme domestiques dans la maison familiale ou dans une autre. Ils ne sont pas de la même race que les travailleurs des-vallées voisines, qui mènent une vie pauvre et dure, mais qui semblent penser que les gens de Jachenau paient trop cher leur bien-être matériel.

² Voir ROGERS, *Six Centuries*, pp. 106-107.

[Retour à la table des matières](#)

§ 5. - À cet égard, la situation du travailleur agricole a beaucoup changé. Les villes lui sont maintenant toujours ouvertes, à lui et à ses enfants ; et s'il part pour le Nouveau Monde, il a des chances de réussir mieux que tout autre espèce d'émigrants. Mais, d'un autre côté, la hausse graduelle de valeur du sol et sa rareté croissante tendent à entraver le progrès de la population dans certaines régions où le système de la propriété paysanne prévaut, où ne se rencontre pas assez d'initiative pour fonder de nouvelles industries, ni pour émigrer, et où les parents ont ainsi le sentiment que la situation sociale de leurs enfants dépend de l'étendue de leurs terres. Ils ont un penchant à limiter artificiellement le nombre de leurs enfants, et à envisager le mariage principalement comme une affaire, cherchant toujours à marier leurs fils à des héritières. M. Francis Galton a signalé que dans les familles des pairs anglais, bien qu'elles soient généralement nombreuses, l'habitude de marier le fils aîné à une héritière qui a des chances de ne *pas* être d'une souche féconde, et parfois de détourner les fils plus jeunes du mariage, a amené l'extinction d'un grand nombre de familles de la pairie. De même en France cette habitude, jointe à une préférence pour les familles peu nombreuses, fait que le nombre des propriétaires paysans reste à peu près stationnaire.

Par contre, il ne semble pas y avoir de conditions plus favorables au développement rapide d'une population que celles où se trouvent les régions agricoles des pays neufs. La terre y est en abondance ; les voies ferrées et les bateaux à vapeur emportent ses produits ; ils rapportent en échange des instruments perfectionnés, et beaucoup d'objets servant au confort et au luxe de la vie. Pour le « fermier » (farmer), comme on appelle en Amérique le paysan propriétaire, une nombreuse famille n'est donc pas un fardeau, mais une aide. Lui et ses enfants mènent une saine existence de plein air ; rien ne peut donc entraver, mais tout stimule, au contraire, l'accroissement de la population. À l'augmentation naturelle s'ajoute l'immigration. Aussi, en dépit du fait que certaines classes d'habitants des grandes villes américaines répugnent à avoir beaucoup d'enfants, la population a augmenté seize fois dans les cent dernières années ¹.

¹ L'extrême Prudence des paysans propriétaires dans un état social stationnaire a été indiquée par Malthus : voir ce qu'il dit de la Suisse (*Essay*, livre II, ch. V). Adam Smith remarque que de pauvres femmes du Highland ont jusqu'à vingt enfants parmi lesquels il n'y en a parfois pas *plus* de deux qui atteignent l'âge de la maturité (*Wealth of Nations*, liv. I, ch. VIII) ; et Doubleday, *True Law of Population*, a insisté sur l'idée que la misère stimule la fécondité. Voir aussi Sadler, *Law of Population*. Herbert Spencer semble regarder comme probable que le progrès de la civilisation suffira à lui seul à arrêter complètement le développement de la population. Mais la remarque de Malthus que le pouvoir de reproduction est moindre chez les races barbares que chez les races civilisées, a été étendue par Darwin au règne animal et au règne végétal en général.

Charles Booth (*Statistical Journal*, 1893) a divisé Londres en 27 quartiers, d'après le degré de pauvreté, de surpopulation, le taux de natalité et le taux de mortalité. Il trouve que les quatre modes de classifications donnent les mêmes résultats. C'est dans les quartiers très riches et dans les quartiers très pauvres que l'excédent du taux de natalité sur le taux de mortalité est le plus faible.

Miss Brownell (*Annals of American Academy*, vol. Y) a montré que le taux de natalité est généralement *plus* élevé dans les régions de l'Amérique où la population est faible ; qu'il décroît d'ordinaire à mesure que la richesse agricole augmente, plus encore à mesure que se développe la richesse industrielle, et à mesure qu'augmente le nombre des décès pour maladies nerveuses. Il y a un grand nombre d'exceptions, dont quelques-unes peuvent s'expliquer par les différences de races qui jettent tant de trouble dans les statistiques américaines (peut-être aussi que l'habitude de

En somme, il semble prouvé que la natalité est généralement plus faible chez les gens à leur aise que chez ceux qui ne peuvent pas pourvoir à leur avenir ou à l'avenir des leurs, et qui mènent une existence active ; et que des habitudes luxueuses de vivre diminuent la fécondité. Probablement la fatigue intellectuelle la diminue aussi ; c'est-à-dire qu'étant donnée la vigueur naturelle des parents, leurs chances d'avoir beaucoup d'enfants sont diminuées par une augmentation de fatigue intellectuelle. Il est vrai que chez les gens qui se livrent à un travail intellectuel, la vigueur constitutionnelle et nerveuse est supérieure à la moyenne, et Galton a montré qu'ils ne constituent pas une classe stérile ; mais d'ordinaire ils se marient tard.

[Retour à la table des matières](#)

§ 6. - La population de l'Angleterre a une histoire plus facile à connaître que celle du Royaume Uni, et il y a quelque intérêt à en retracer les principales phases.

Les causes qui ont agi sur la population au Moyen Age, pour la restreindre, furent en Angleterre les mêmes qu'ailleurs. En Angleterre, comme ailleurs, les ordres religieux furent un refuge pour ceux qui ne pouvaient pas trouver à s'établir par le mariage, et le célibat religieux a sans doute agi dans une certaine mesure comme une entrave spéciale au progrès de la population ; mais il faut le regarder comme l'une des formes dans lesquelles s'exprimaient les forces naturelles tendant alors à réduire la population, plutôt que comme une aggravation de ces tendances. Des maladies infectieuses et contagieuses, à la fois endémiques et épidémiques, furent amenées par

désigner certaines maladies comme maladies nerveuses ne se répand pas aussi vite dans les régions agricoles que dans les régions urbaines de l'Amérique). Mais au total les faits semblent donner raison à Herbert Spencer.

En Belgique, des différences de race interviennent aussi : mais les statistiques groupées par Leroy-Beaulieu (*Statistical Journal*, 1891, p. 377) montrent que le taux de natalité est plus élevé dans les provinces où les salaires et le niveau de l'éducation sont le plus bas.

Le mouvement de la population en France a été étudié avec un soin exceptionnel ; l'ouvrage de Levasseur, *La population française*, qui est le dernier grand ouvrage sur le sujet est aussi une mine de précieux renseignements en ce qui concerne les autres nations. Montesquieu, raisonnant sans doute surtout *a priori*, accusait la loi de primogéniture, qui s'appliquait alors à la France, de réduire le nombre des enfants dans les familles ; et Le Play portait la même accusation contre la loi du partage obligatoire. Levasseur (vol. III, pp. 171-177) attire l'attention sur ce contraste ; et il remarque que l'idée que se faisait Malthus de l'effet du Code civil s'accorde avec le diagnostic de Montesquieu plutôt qu'avec celui de Le Play. Mais, en fait, le taux de natalité varie beaucoup en France d'une région à l'autre. Il est d'ordinaire *plus* faible là où une grande partie de la population est formée de propriétaires ruraux. Si cependant on groupe les départements français par ordre ascendant d'après le chiffre des valeurs successorales ; par tête d'habitant, le taux de natalité va en descendant d'une façon à peu près uniforme, depuis 23 pour cent des femmes mariées de 15 à 50 ans pour les dix départements où ce chiffre est de 49 à 57 francs, jusqu'à 13,2 pour le département de la Seine où il est de 412 francs. Et à Paris même, les arrondissements habités par les gens riches donnent un plus petit pourcentage de familles avec *plus* de deux enfants que les arrondissements pauvres. On lit avec beaucoup d'intérêt la soigneuse analyse que Levasseur donne du rapport existant entre les conditions économiques et le taux de la natalité ; sa conclusion générale est que ce rapport n'est pas direct mais indirect, résultant de l'influence que ces deux facteurs exercent sur les mœurs et le genre de vie. Il semble penser que si la diminution de la population française relativement aux nations voisines (voir les tableaux à la fin du chapitre) est très regrettable au point de vue politique et militaire, au point de vue du confort matériel et même du progrès social le mal est accompagné de beaucoup de bien.

la malpropreté dans laquelle on vivait, et qui était pire encore en Angleterre que dans le Sud de l'Europe.

Les mauvaises récoltes et les difficultés de communication causèrent des famines; mais ce mal était moindre en Angleterre qu'ailleurs.

Dans les campagnes, la vie était, comme ailleurs, enserrée en des habitudes étroites. Les jeunes gens trouvaient des difficultés à s'établir, à moins que quelque ménage, en disparaissant, n'ait fait une place dans leur paroisse ; car dans les circonstances normales un travailleur agricole pensait rarement à émigrer dans une autre paroisse. Aussi, dès que la peste, ou la guerre, ou la famine, éclaircissaient la population, il y avait toujours beaucoup de gens prêts à se marier pour remplir les places vides ; et comme ils étaient peut-être plus jeunes et plus vigoureux que la moyenne des mariés antérieurs, ils avaient plus d'enfants ¹.

Cependant il existait une certaine émigration de travailleurs agricoles vers les régions qui avaient été plus gravement atteintes que leurs voisines par la peste, la famine, ou la guerre. En outre, les artisans étaient, toujours plus ou moins en mouvement, et c'était notamment le cas pour ceux qui travaillaient dans le bâtiment, et pour ceux qui travaillaient les métaux et le bois ; bien que, sans doute, les années de voyage dussent être surtout les années de jeunesse, après quoi le chemineau venait probablement se fixer où il était né. De plus, il semble y avoir eu une assez forte émigration de la part des tenanciers de la noblesse rurale, surtout parmi ceux des grands barons qui avaient des châteaux dans différentes régions du pays. Et, enfin, en dépit de l'exclusivisme égoïste qui se développa de plus en plus dans les corporations, les villes offrirent en Angleterre, comme partout, un refuge à beaucoup de gens qui ne pouvaient pas trouver à travailler et à se marier chez eux. Par toutes ces voies une certaine élasticité s'introduisit dans le système rigide de l'économie du Moyen Age ; et la population fut en état de profiter, dans une certaine mesure, de l'augmentation de la demande de travail qui se manifesta peu à peu avec le progrès des connaissances, avec l'établissement du droit et de l'ordre, et avec le développement du commerce maritime [Voir la note ci-dessous dans l'encadré :].

Nous ne possédons pas de renseignements certains touchant la densité de la population de l'Angleterre avant le XVIII^e siècle. Rogers, tout en tombant d'accord avec Seebohm pour dire que la peste noire de 1349 a détruit la moitié de la population, est porté à prendre pour l'ensemble du Moyen-Age des chiffres beaucoup plus faibles que ceux de Seebohm, et il pense que la population a doublé pendant le XVII^e siècle (*History of Agriculture and Prices*, I, pp. 55 et ss. ; IV, pp. 132 et ss. ; VI, pp. 782 et ss). Néanmoins les appréciations de Seebohm (*Fortnightly Review*, vol. Vif, N. S) nous donnent probablement une idée générale suffisamment exacte. Les chiffres entre crochets sont de simples conjectures.

¹ C'est ainsi qu'on dit qu'après la peste noire de 1349 la plupart des mariages furent très féconds (ROGERS, *History of Agriculture and prices*, vol. I, p. 301).

	Population agricole	Population non-agricole	Total
1086	1 1/2 millions	1/2 million	2 millions
1348	3 millions	1 million	4 millions
1377	1 1/2 millions	1/2 million	2 millions
1500	(2 1/4) millions	(3/4) million	(3) millions
1630	(3) millions	(1) million	(4) millions
1700	(3 1/2) millions	(2) millions	5 1/2 millions

Si nous en croyons Harrison (*Description of England*, liv. II, ch. XVI), les listes des hommes capables de fournir le service militaire s'élevaient en 1574 à 1.172.674.

La peste noire fut la seule calamité très grave dont eut à souffrir l'Angleterre. Elle ne fut pas, comme le reste de l'Europe, exposée à des guerres dévastatrices, telles que la guerre de Trente ans qui anéantit plus de la moitié de la population allemande, perte qu'il fallut un siècle pour combler. Voir l'article instructif de Rümelin sur la théorie de la population dans le *Handbuch* de Schönberg.

Dans la dernière moitié du XVII^e siècle, et dans la première moitié du XVIII^e, le pouvoir central s'efforça d'empêcher l'ajustement de l'offre à la demande de population dans les différentes régions du pays par des lois sur le domicile (*Settlements laws*). D'après cette législation restait à la charge d'une paroisse toute personne qui y avait résidé quatorze jours ; mais avant l'expiration de ce délai on pouvait la renvoyer de force à sa paroisse d'origine ¹. Les Landlords et les fermiers étaient si empressés à empêcher les gens d'acquérir un domicile dans leur paroisse, qu'ils mettaient de grandes difficultés à laisser construire des chaumières, et parfois même les rasaient jusqu'à terre. Aussi la population rurale de l'Angleterre resta stationnaire pendant le laps de cent ans qui se termine en 1760 ; et les manufactures n'étaient pas encore assez développées pour absorber beaucoup de monde. Ce retard dans le progrès de la population fut dû en partie à une amélioration dans les habitudes de vie (*standard of living*), et il fut aussi en partie la cause de cette amélioration. Un fait important à cet égard fut que l'emploi du blé comme nourriture au lieu de grains inférieurs se répandit dans le bas peuple ².

¹ Adam Smith s'indigne à bon droit contre cette législation (*Wealth of Nations*, liv. I, ch. X, 2^e partie et Liv. IV, eh. II). *L'Act* (14 Charles II, c. 12, A. D. 1662) dit que « grâce aux lacunes de la loi rien n'empêche les personnes pauvres d'aller d'une paroisse à une autre, et par suite de chercher à se fixer dans les paroisses où elles trouvent en plus grande abondance des vivres pour subsister, des terrains incultes ou communs pour construire des chaumières et du bois à brûler, etc. » Il est par suite décidé « que sur plainte adressée dans l'espace de quatorze jours après qu'une personne est venue s'installer, comme il a été dit, dans un logement d'un prix inférieur à dix livres par an... il sera permis à l'une des deux justices de paix de chasser ces personnes, et de les renvoyer dans les paroisses où était leur dernier domicile légal. » Divers *Acts* ayant pour but d'adoucir la rigueur de cette législation avaient été votés avant l'époque d'Adam Smith ; mais ils étaient restés sans effet. En 1795 cependant il fut décidé que personne ne pouvait être chassé tant qu'il n'était pas réellement tombé à charge à la paroisse.

² Voir quelques remarques intéressantes sur ce sujet dans Eden, *History of the Poor*, I, pp. 560-564.

À partir de 1760, ceux qui ne pouvaient pas s'établir chez eux trouvèrent facilement à s'employer dans les régions de manufactures et de mines où la demande d'ouvriers empêcha souvent les autorités locales de faire exécuter le texte du *Settlement Act*. Les jeunes gens y affluaient librement, et le taux de natalité y devint exceptionnellement élevé ; mais il en fut de même du taux de mortalité : le résultat fut cependant un progrès assez rapide de la population. À la fin du siècle, lorsqu'écrivait Malthus, la législation sur l'assistance (*Poor law*) vint à son tour agir sur l'âge du mariage ; mais cette fois pour le rendre trop précoce. Les souffrances des classes ouvrières causées par des séries de famines et par la guerre avec la France faisaient de l'assistance une nécessité. Le besoin de larges bases de recrutement pour l'armée et pour la flotte était un nouveau motif pour les gens au cœur tendre d'être généreux dans leurs charités envers les nombreuses familles : l'effet pratique fut de permettre souvent au père de plusieurs enfants de mieux se nourrir sans travailler, qu'il n'aurait pu le faire en travaillant péniblement s'il avait été célibataire ou s'il n'avait eu qu'une petite famille. Ceux qui recouraient le plus à la charité étaient naturellement les plus paresseux et les plus méprisables, ceux qui avaient le moins de respect d'eux-mêmes et le moins d'esprit d'initiative. Aussi, bien qu'il y eut dans les villes manufacturières une mortalité effroyable, surtout parmi les enfants, la population augmentait rapidement ; mais au point de vue de la qualité les progrès furent, médiocres, si tant est qu'il y en eut, jusqu'à la nouvelle loi d'assistance de 1834. Depuis lors, le progrès rapide de la population des villes a tendu à élever la mortalité, comme nous le verrons dans le prochain chapitre ; mais cette tendance a été contre-balancée par les progrès de la tempérance, de la science médicale, de l'hygiène et de la salubrité publique. L'émigration a augmenté, l'âge du mariage s'est légèrement abaissé, et la proportion des personnes mariées sur l'ensemble de la population a quelque peu diminué ; mais, par contre, le taux des naissances par mariage s'est élevé¹. Le résultat est que la population a été en augmentant à peu près constamment [Voir la note ci-dessous dans l'encadré :]. Examinons d'un peu plus près le cours des changements survenus dans la période la plus récente.

Le tableau suivant indique le progrès de la population de l'Angleterre et du Pays de Galles depuis le commencement du XVIII^e siècle. Pour le XVIII^e siècle les chiffres sont tirés des registres de naissance et de décès, des listes électorales, et des états de la taxe par feu. Depuis 1801 ce sont les chiffres des recensements. On remarquera que l'augmentation a été presque aussi grande dans les vingt années qui ont suivi 1760 que dans les soixante années antérieures. Les effets de la grande guerre et de l'élévation du prix du blé apparaissent dans le faible développement de 1790 à 1801. Les effets de la fâcheuse organisation de l'assistance se constatent au rapide accroissement des dix années suivantes, en dépit de la grande détresse du pays, et à l'augmentation encore plus grande qui se manifeste dans la décennie se terminant en 1821 pendant laquelle la prospérité était revenue. La troisième colonne indique le pourcentage de l'augmentation pendant chaque décennie sur le chiffre de la population au début de la décennie.

¹ Mais l'augmentation que montrent les statistiques est due en partie à des progrès dans les déclarations de naissance (FARR, *Vital Statistics*, p. 91).

Années	Population (en milliers)	Augmentation par cent	Années	Population (en milliers)	Augmentation par cent
1700	5.475		1801	8.892	2,5
1710	5.240	-4,9*	1811	10.164	14,3
1720	5.565	6,2	1821	12.000	18,1
1730	5.796	4,1	1831	13.897	15,8
1740	6.064	4,6	1841	15.909	14,5
1750	6.467	6,6	1851	17.928	12,7
1760	6.736	4,1	1861	20.066	11,9
1770	7.428	10,3	1871	22.712	13,2
1780	7.953	7,1	1881	25.974	14,4
1790	8.675	9,1	1891	29.002	11,7

* Diminution ; mais ces premiers chiffres n'offrent que peu de certitude.

Les grands progrès de l'émigration dans la dernière partie du XIXe siècle font qu'il est important de corriger les chiffres pour les trois dernières décades, de façon à faire voir l'augmentation naturelle (natural increase), c'est-à-dire celle qui résulte de l'excédent des naissances sur les décès. L'émigration du Royaume-Uni a été respectivement de 1.480.000 et 1.747.000 pendant les décades 1871-1881 et 1881-1891.

[Retour à la table des matières](#)

§ 7. - Au début du siècle, alors que les salaires étaient bas et le blé très cher, les ouvriers dépensaient d'ordinaire plus de la moitié de leur revenu en pain. Aussi toute hausse du prix du blé avait-elle pour effet de diminuer très sensiblement parmi eux le nombre des mariages : on voyait donc diminuer le nombre des mariages avec bans. Au contraire, le même fait augmentait le revenu de beaucoup de gens de la classe aisée, et, par suite, il avait souvent pour résultat d'augmenter le nombre des mariages avec dispense de bans ¹. Mais comme, dans l'ensemble, ceux-ci ne formaient qu'une faible partie, le résultat était un abaissement du taux de nuptialité ². Mais avec le temps le prix du blé tomba et les salaires s'élevèrent, et les ouvriers en arrivèrent à dépenser en pain moins du quart de leurs revenus. Dès lors, les variations de la prospérité économique cessèrent d'exercer une influence prépondérante sur le taux de nuptialité ³.

¹ Voir le dix-septième rapport annuel de Farr en 1854 comme Registrar-General, ou le résumé qu'il en donne dans Vital Statistics, pp. 72-75.

² Par exemple, en prenant le prix du blé en shillings et le nombre des mariages pour l'Angleterre et le Pays de Galles en milliers, nous avons les chiffres suivants : en 1801, pour le blé 119 et pour les mariages 67 ; pour 1803, blé 59 et mariages 94 ; pour 1805, 90 et 80 ; pour 1807, 75 et 84 ; pour 1812, 126 et 82 ; pour 1815, 66 et 100 ; pour 1817, 97 et 88 ; pour 1822, 45 et 99.

³ Depuis 1820, le prix moyen du blé a rarement dépassé 60 sh. et jamais 75. D'un autre côté, les périodes d'essor commercial qui eurent leurs points culminants et se terminèrent en crises en 1826, 1836-1839, 1848, 1856, 1866, 1873, agissent sur le taux de nuptialité presque autant que les changements dans le prix du blé. Lorsque les deux causes agissent dans le même sens, les effets sont très saisissants : ainsi entre 1829 et 1834 il y eut une reprise de prospérité coïncidant avec une baisse continue du prix du blé, et les mariages passèrent de cent quatre mille à cent vingt et un. La

Depuis 1873, le revenu moyen réel de la population de l'Angleterre a certainement augmenté, cependant le taux d'accroissement de la population a été moindre que dans les années antérieures, car, en même temps, il y a eu une baisse continue des prix, et par suite une diminution continue des revenus en monnaie pour beaucoup de classes de la société. De nos jours, lorsque les gens se demandent s'ils ont, ou s'ils n'ont pas, les moyens de se marier, ils se déterminent d'après le revenu en monnaie qu'ils espèrent avoir, beaucoup plutôt que d'après des calculs délicats sur ce que représente cette monnaie en pouvoir d'achat. Aussi le bien-être (*standard of living*) des classes ouvrières s'est-il élevé avec rapidité, plus rapidement qu'à aucune autre période de l'histoire de l'Angleterre : leurs dépenses de ménage mesurées en monnaie sont restées à peu près stationnaires, et mesurées en marchandises elles ont augmenté très vite. Dans le même temps, le prix du blé a aussi diminué beaucoup, et l'on a souvent vu coïncider une baisse marquée de la nuptialité dans l'ensemble du pays avec une baisse marquée du prix du blé. Le taux de nuptialité en Angleterre est tombé de 8,8 pour 1000 en 1873, à 7,1 en 1886, qui est le taux le plus faible constaté depuis que l'état civil existe. Depuis lors, il est remonté à 7,8 en 1891 pour descendre à 7,4 en 1893, et monter à 7,9 en 1896 ¹.

Il y a beaucoup d'enseignements à tirer de l'histoire de la population en Écosse et en Irlande. Dans les terres basses de l'Écosse, le niveau élevé de l'éducation, l'exploitation des richesses minérales, et le contact étroit des habitants avec leurs riches voisins anglais, ont amené un grand accroissement du revenu moyen, en même temps qu'une augmentation rapide de population. Au contraire, le développement désordonné de la population en Irlande avant la disette de pommes de terre de 1847, et sa diminution continue depuis cette époque, resteront toujours les caractéristiques de ce pays dans l'histoire économique.

nuptialité augmenta de nouveau avec rapidité entre 1842 et 1845, période où le prix du blé fut un peu au-dessous de ce qu'il avait été dans les années précédentes, et où les affaires reprenaient dans le pays. Le même phénomène se produisit dans des circonstances semblables entre 1847 et 1853, ainsi qu'entre 1862 et 1865.

Sir Rawson Rawson dans le *Statistical Journal* de décembre 1885 a comparé le mouvement de la nuptialité en Suède avec l'état des récoltes pour les années de 1749 à 1883. Ce n'est qu'après qu'une partie des mariages de l'année sont déjà célébrés que l'on sait ce que sera la récolte ; de plus, les inégalités entre les récoltes sont dans une certaine mesure compensées par la qualité des grains : aussi les récoltes prises isolément ne correspondent pas exactement à la nuptialité. Mais lorsque des séries de bonnes ou de mauvaises récoltes se succèdent, leur effet dans le sens d'une augmentation ou d'une diminution de la nuptialité apparaît très nettement.

¹ Les statistiques des exportations sont l'une des meilleures indications de la prospérité commerciale ; et dans l'article déjà cité, Ogle a signalé une relation entre la nuptialité et le chiffre des exportations par tête, d'habitant. Comparez les diagrammes qui se trouvent dans Levasseur, *La Population française*, vol. II, p. 12 ; et pour le Massachusetts, WILLCOX, *Political Science Quarterly*, vol. VIII, pp. 76-82. Les recherches de Ogle ont été étendues et corrigées dans une étude de R. H. Hooker devant la *Manchester Statistical Society* en janvier 1898 ; il y montre que, en cas de hausse du taux de nuptialité, le taux de natalité est sujet à correspondre avec lui non pour la phase actuelle mais pour la phase antérieure où il diminuait ; et *vice versa*. « Ainsi le taux des naissances proportionnellement au nombre des mariages diminue lorsque la nuptialité s'élève, et s'élève lorsque la nuptialité diminue. Une courbe représentant le nombre de naissances par mariage serait en sens inverse de la courbe de nuptialité. » Il prétend que la baisse du nombre des naissances par mariage n'est pas grande, et qu'elle est due à la baisse rapide des naissances illégitimes. Le taux des naissances légitimes par mariage ne diminue pas d'une façon sensible.

Note sur les statistiques démographiques internationales

[Retour à la table des matières](#)

§ 8. - Les tableaux suivants montrent quel est le mouvement de la population dans quelques-uns des principaux pays du monde ¹.

En comparant les différentes nations à l'aide de ces tableaux, nous constatons que dans les pays germaniques de l'Europe centrale et septentrionale, l'âge du mariage est tardif, en partie à cause du service militaire qui prend les jeunes gens pendant les premières années de leur âge d'hommes. Mais il est très précoce en Russie, où, du moins sous l'ancien régime, le groupe familial insistait pour que le fils prît le plus tôt possible une femme qui vînt aider à tenir le ménage, alors même qu'il devrait l'abandonner pendant quelque temps, et aller gagner sa vie ailleurs. Dans le Royaume-Uni et en Amérique, il n'y a pas de service obligatoire, et les hommes se marient de bonne heure. En France, contrairement à l'opinion générale, les mariages précoces ne sont pas rares de la part des hommes ; quant aux femmes, les mariages précoces y sont plus fréquents que dans aucun des pays sur lesquels nous avons des statistiques, à l'exception des pays slaves (parmi lesquels nous pouvons comprendre la Hongrie).

Le taux de nuptialité est d'ordinaire le plus élevé là où le nombre des mariages précoces est le plus grand ; et il en est de même de la fécondité des mariages. Mais il y a quelques exceptions frappantes. Ainsi le nombre des enfants par mariage est exceptionnellement bas en France, et plus bas encore dans le Massachusetts, bien que l'âge du mariage ne soit pas particulièrement élevé dans ces deux pays. Par contre, ce nombre n'est pas faible en Suède, où très peu de femmes se marient au-dessous de vingt ans.

La nuptialité, la natalité et la mortalité vont en diminuant dans presque tous les pays ; en dépit de ce fait inattendu que le pourcentage des garçons qui se marient à 25 ans et au-dessous augmente dans presque tous les pays pour lesquels nous avons des statistiques (les exceptions sont : la Grande-Bretagne, la Russie et le Massachusetts). Il en est à peu près de même du pourcentage des garçons qui se marient à trente ans et au-dessous (voir *Bulletin de Statistique*, vol. VII, p. 16). Le pourcentage des filles qui se marient à vingt ans et au-dessous paraît pour l'ensemble rester à peu près stationnaire, bien qu'il diminue rapidement dans certains pays et notamment dans le Royaume-Uni. Il semble en être de même pour celles qui se marient à vingt-cinq ans et au-dessous.

Le taux général de la mortalité est élevé là où la natalité est forte. Par exemple, toutes deux sont élevées en Russie et en Hongrie ; toutes deux sont faibles en Suède, en France et au Massachusetts.

¹ Ils sont formés principalement avec les chiffres donnés par Bodio dans *Morimento dello Stato Civile, Confronti Internazionali*, 1884, et *Bulletin de l'Institut International de statistique*, vol. VII. Les trois dernières colonnes sont tirées de LEVASSEUR, *La Population française*, III, 240, 1. Voir aussi son diagramme à la page 248.

En France et au Massachusetts, l'augmentation naturelle est très faible ; mais il y a un excédent de l'immigration sur l'émigration qui élève le taux vrai d'accroissement. Dans tous les pays de l'Europe, sauf la France, la Saxe et l'Autriche proprement dite, l'émigration l'emporte sur l'immigration ; le taux naturel d'augmentation y est donc plus grand que le taux vrai.

En comparant les chiffres de population totale des trois dernières colonnes, on doit se rappeler que l'étendue de la Russie et des États-Unis est bien plus grande en 1890 qu'en 1801, celle de la Prusse et de l'Empire d'Autriche un peu plus grande ; au contraire, la France a beaucoup diminué d'étendue, puisqu'en 1801 elle comprenait la Belgique, et une partie de l'Allemagne et de l'Italie.

Les signes + et - dans la première colonne indiquent que les chiffres correspondant aux cinq dernières années de la période 1865-1883 furent respectivement plus élevés ou plus faibles que ceux des cinq premières années, c'est-à-dire que la nuptialité avait tendance à augmenter ou à diminuer. De même pour les colonnes 4 et 6. On remarquera qu'ils indiquent des tendances semblables à celles qui apparaissent dans les deuxièmes subdivisions de chacune de ces colonnes.

Les années auxquelles s'appliquent les chiffres reproduits diffèrent parfois un peu de celles qui se trouvent indiquées en tête des diverses colonnes.

Pays	1		2		3		4		5		6		7		8		9		
	Mariages par 1000 habitants		Pourcentage des hommes qui se marient jusqu'à 25 ans inclusivement		Pourcentage des filles qui se marient jusqu'à 20 ans inclusivement		Naissances par 1.000 habitants		Naissances par ménage		Décès par 1000 habitants		Pourcentage de décès au-dessous de 5 ans		Pourcentage annuel, de 1860 à 1880, de l'augmentation		Population en millions (par fois simples approximations)		
	1865 à 1883	1887 à 1891	1865 à 1883	1887 à 1891	1865 à 1883	1887 à 1891	1865 à 1883	1887 à 1891	1865 à 1883	1887 à 1891	1865 à 1883	1887 à 1891	1865 à 1883	1887 à 1891	Naturelle	Vraie	1801	1840	1890
Europe	8,3 -	»	39,3	»	24,0	»	38,7 -	»	4,7	28,1 -	»	32,3	10,6	»	175,0	250,6	360,9		
Angleterre et Pays de Galles	8,1 -	7,5	51,3	45,6	14,4	11,1	35,1 -	31,3	4,3	21,4 -	19,5	24,9	13,7	13,2	8,9	15,7	28,8		
Écosse	7,2 -	6,6	42,3	38,2	13,4	11,6	34,7 -	31,1	4,8	21,4 -	19,7	23,1	13,3	10,2	1,6	2,6	4,0		
Irlande	4,8 -	4,4	32,6	33,6	13,5	11,8	26,4 -	22,8	5,5	17,8 +	18,2	16,5	8,6	- 6,9	»	8,0	4,7		
Suède	6,5 +	9,0	23,3	26,8	5,6	6,4	30,2 -	28,4	4,6	18,9 -	17,1	22,2	11,3	7,7	2,7	3,1	4,8		
Hollande	8,0 -	7,0	26,6	31,0	»	10	35,9 -	33,4	4,5	24,6 -	20,5	»	11,3	10,2	2,0	2,9	4,5		
Belgique	7,2 -	7,2	22,6	27,0	6,4	8	31,5 -	29,3	4,4	22,4 -	20,8	25,3	9,1	8,4	»	4,1	6,1		
France	7,8 -	7,3	27,0	27,3	21,2	20,5	25,4 -	23,0	3,3	23,8 -	22,8	25,8	1,6	2,5	33,1	34,1	38,5		
Prusse	8,6 -	8,1	»	»	10,3	8,1	38,8 -	37,2	4,5	26,5 -	24,2	32,4	12,3	9,4	8,7	15,1	29,9		
Saxe	9,2 -	9,3	34,7	39,0	10,7	7,6	42,4 -	41,8	4,6	29,0 -	26,9	»	13,4	14,9	»	»	3,5		
Bavière	8,5 -	7,0	18,9	29,4	6,4	10,7	39,5 +	35,9	4,7	30,6 +	27,3	39,3	8,9	7,1	»	»	5,6		
Suisse	7,4 -	7,1	26,5	27,3	8,8	7,2	30,2 -	27,7	4,1	23,1 -	20,9	24,9	7,1	6,2	1,8	2,2	2,9		
Autriche	8,4 -	7,7	»	»	18,1	17,3	38,4 +	38,0	4,5	31,0 -	29,4	39,0	7,4	7,7	25,8	35,8	41,0		
Hongrie	10,3 -	8,6	31,7	»	36,0	36,7	43,0 +	42,8	4,2	38,2 +	32,0	»	4,8	4,8					
Espagne	7,3 -	5,6	38,4	41,9	»	»	33,9 -	36,3	4,6	29,1 -	»	»	4,8	3,3	11,0	12,0	17,2		
Italie	7,7 +	7,7	26,0	»	16,9	23,4	36,8 -	37,6	4,8	29,1 -	26,4	37,8	7,7	6,8	»	»	30,2		
Russie	9,4 -	»	68,5	64,1	58,0	56,3	49,4 +	»	5,3	35,7 -	»	42,3	13,7	12,9	35,0	54,6	98,6		
États-Unis	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	23,6	5,4	17,1	62,6		
Massachussets	9,4 -	9,3	40,0	37,5	18,9	16,1	25,7 -	25,8	2,7	19,2 +	»	27,9	6,5	18,7	0,4	0,7	2,2		

(*) Diminution

Principes d'économie politique : tome 1 :
livre IV : Les agents de la production

Chapitre cinq

Santé et vigueur de la population

[Retour à la table des matières](#)

§ 1. - Il nous faut maintenant envisager les conditions dont dépendent la santé et la vigueur physique, mentale et morale. Ce sont là les qualités qui sont la base de l'aptitude au travail, et dont dépend la production de la richesse matérielle. Et, à l'inverse, la grande importance des richesses matérielles gît dans le fait que, sagement utilisées, elles augmentent la santé et la vigueur physique, mentale et morale de l'espèce humaine.

Dans beaucoup d'occupations, l'aptitude au travail ne demande presque pas autre chose que de la vigueur physique, c'est-à-dire de la force musculaire, une bonne constitution et des habitudes viriles. Pour apprécier la force musculaire, et d'ailleurs aussi toute autre force employée à la production, nous devons tenir compte du nombre d'heures par jour, du nombre de jours par an, et du nombre d'années dans le cours de la vie, pendant lesquels elle peut être dépensée. Mais, sous cette réserve, nous pouvons mesurer l'effort musculaire d'un homme par le nombre de pieds auxquels son travail élèverait un poids d'une livre, si on l'employait directement à cela ; ou, en

d'autres termes, par le nombre de « pieds-livres » (*foot pounds*) de travail qu'il exécute ¹.

Bien que l'aptitude à soutenir un grand effort musculaire semble résulter de la force de constitution et des autres conditions physiques, cependant elle dépend aussi de la force de volonté et de la vigueur de caractère. Cette sorte d'énergie, qui peut être considérée comme la force de l'homme lui-même, pour la distinguer de celle qui vient de son corps, est plutôt morale que physique; mais elle dépend pourtant aussi de conditions physiques, à savoir de la force nerveuse. Cette force de l'homme lui-même, cette résolution, cette énergie et cette maîtrise de *soi*, *ou* en un mot cette « vigueur », c'est là la source de tout progrès. Elle se révèle en grandes actions, en grandes pensées, et en aptitude *pour* les sentiments religieux ². La vigueur se manifeste de tant de façons qu'il n'est pas possible d'en donner une mesure simple. Mais, sans cesse, nous savons tous apprécier la vigueur d'un homme, et nous disons que telle personne a plus de ressort (*backbone*), plus d'étoffe, *ou* qu'elle est *plus* solide qu'une autre. Les commerçants et les industriels, même dans des branches différentes, et les hommes d'étude, même dans des branches d'étude différentes, savent très bien entre eux estimer leur force. Souvent il arrive qu'on puisse dire *s'il* faut moins de force pour arriver à être un savant de premier ordre dans une branche que dans une autre.

¹ Ce mode de mesure peut être employé directement pour la plupart des travaux de terrassiers et de portefaix, et indirectement pour beaucoup de travaux agricoles. Dans une controverse qui eut lieu, après le grand lock-out agricole, sur le rendement comparé du travail non qualifié dans le nord et le sud de l'Angleterre, le mode de mesure le plus exact que l'on trouva fut le nombre de tonnes de matériaux qu'un homme chargerait sur une charrette en un jour. D'autres procédés consistent à prendre le nombre d'acres moissonnés ou fauchés, ou le nombre de bushels de blés moissonnés, etc. ; mais ces procédés sont défectueux, en particulier pour comparer des exploitations où les conditions sont différentes: instruments employés, nature de la récolte, manière de travailler, tout diffère. Aussi, presque toutes les comparaisons entre le travail moderne et le travail du Moyen Age, ou entre les salaires, basées sur les salaires payés pour la moisson, pour le fauchage, etc., sont sans valeur tant que nous ne pouvons pas tenir compte de l'effet des changements survenus dans les méthodes de culture. Il faut, par exemple, moins de travail qu'il n'en fallait pour moissonner à la main un champ donnant cent bushels de blé, parce que les outils employés sont meilleurs qu'autrefois ; mais il peut falloir tout autant de travail pour moissonner un acre de blé, parce que les récoltes sont plus fortes qu'autrefois.

Dans les pays arriérés, surtout dans ceux où l'on fait peu usage de chevaux ou d'autres animaux de trait, une grande partie du travail des hommes et des femmes peut se mesurer très bien par la fatigue musculaire. Mais en Angleterre moins d'un sixième de la classe ouvrière est actuellement employée en travaux de cette espèce; alors que la force des machines à vapeur à elles seules équivaut à plus de vingt fois la force que donneraient les muscles de tous les Anglais.

² Il faut distinguer entre la force nerveuse et la nervosité qui trahit d'ordinaire une faiblesse générale ; quoique parfois cet état procède d'une irritabilité des nerfs ou d'un défaut d'équilibre. Un homme peut avoir beaucoup de force nerveuse pour certains travaux et fort peu pour d'autres; le tempérament artistique en particulier développe souvent certains nerfs aux dépens d'autres ; mais c'est la faiblesse de certains nerfs et non la vigueur de ceux qui sont forts, qui amène la nervosité. Les tempéraments artistiques les plus parfaits semblent n'avoir pas été des tempéraments nerveux, exemples : Léonard de Vinci et Shakespeare. L'expression « force nerveuse » correspond dans une certaine mesure à l'expression « cœur » employée par Engel, dans sa grande classification des éléments qui forment l'aptitude au travail : (a) corps, (b) raison, (c) cœur (*Leib, Verstand und Herz*). Il classe les activités selon les groupements suivants : *a, ab, ac, abc, acb ; b, ba, bc, bca, bac ; c, ca, cb, cab, cba* : dans chaque cas l'ordre est celui de l'importance relative, et là où une lettre est omise, c'est que l'élément auquel elle correspond ne joue qu'un très petit rôle.

Pendant la guerre de 1870, des étudiants de l'Université de Berlin, qui semblaient être plus faibles que la moyenne des soldats, se montrèrent beaucoup plus résistants à la fatigue.

§ 2. - En discutant la question des progrès de la *population*, nous avons parlé incidemment des causes qui déterminent la durée de la vie ; mais ce sont en général les mêmes qui déterminent la force et la vigueur constitutionnelles, et nous aurons à nous en occuper de nouveau dans le présent chapitre.

La première de ces causes, c'est le climat. Dans les pays chauds, les mariages sont précoces et la natalité considérable, aussi le respect pour la vie humaine est-il faible : c'est probablement pour une grande partie la cause de la mortalité élevée que l'on attribue d'ordinaire à l'insalubrité du climat ¹.

La vigueur dépend en partie des qualités de race : mais celles-ci, à leur tour, autant du moins qu'elles peuvent être expliquées, semblent principalement dues au climat ².

[Retour à la table des matières](#)

§ 3. - En ce qui touche les choses nécessaires à la vie, le climat a aussi une grande action. La première de ces choses est la nourriture. La façon de la préparer présente une grande importance ; et une ménagère habile qui a six shillings à dépenser par semaine, fera plus pour la santé et la vigueur de sa famille qu'une ménagère inhabile avec vingt. La grande mortalité des enfants dans les classes pauvres est due en grande partie au manque de soin et de jugement dans la préparation de leur nourriture ; et ceux qui n'en meurent pas en gardent souvent une constitution affaiblie.

À toutes les époques, sauf à la nôtre, la famine a causé des hécatombes d'hommes. Même à Londres aux XVIII^e et XVIII^e Siècles, la mortalité était de huit pour cent plus grande dans les années où le blé était cher que dans celle où il était bon marché ³.

¹ Un climat chaud affaiblit la vigueur de l'homme. Sans être tout à fait contraire à tout travail intellectuel et artistique élevé, il enlève aux hommes l'aptitude à supporter pendant un temps un peu long tout effort très pénible. C'est dans la partie la plus froide de la zone tempérée, mieux que partout ailleurs, que les travaux pénibles soutenus peuvent s'accomplir, et surtout dans les régions comme l'Angleterre et son antipode la Nouvelle Zélande, où les brises maritimes maintiennent une température assez uniforme. Dans beaucoup des régions de l'Europe et de l'Amérique où la température moyenne est modérée, les chaleurs de l'été et les froids de l'hiver ont pour effet d'enlever sur le temps qu'on peut consacrer au travail environ deux mois par an. Un froid extrême et continu émousse les énergies, en partie peut-être parce qu'il oblige les gens à passer beaucoup de leur temps dans des logis étroits et clos : les habitants des régions arctiques sont généralement incapables d'un effort pénible et durable. En Angleterre, un proverbe prétend que « un temps chaud à Noël fait remplir les cimetières » ; mais les statistiques prouvent que c'est le contraire qui est la vérité : la mortalité moyenne est plus élevée dans la saison froide, et plus élevée dans les hivers froids.

² L'histoire des races est une étude séduisante mais décevante pour l'économiste. En effet, les peuples conquérants se sont généralement unis aux femmes des peuples vaincus. Souvent aussi dans leurs migrations ils traînaient avec eux une masse d'esclaves des deux sexes, et les esclaves avaient moins de chance que les hommes libres de finir dans les cloîtres ou d'être tués dans les batailles. Chez tous les peuples, il s'est donc infusé beaucoup de sang d'esclaves, c'est-à-dire de sang étranger : et comme la part du sang esclave était grande surtout dans les classes des travailleurs, il semble impossible de faire d'après les races une histoire des mœurs en matière de travail.

³ Cela a été prouvé par Farr qui a éliminé les causes perturbatrices à l'aide d'un procédé statistique instructif (Vital Statistics, p. 139).

Mais, peu à peu, les progrès de la richesse et l'amélioration des moyens de communication ont fait sentir leurs effets presque sur le monde entier ; les famines perdent de leur gravité même dans un pays comme l'Inde ; et elles sont inconnues en Europe, ainsi que dans le Nouveau-Monde. En Angleterre, à l'heure actuelle, il est rare que le manque de nourriture agisse comme cause directe de mortalité : mais il est fréquemment la cause de cet affaiblissement général de tout l'être qui le rend impuissant à résister à la maladie ; et c'est l'une des principales causes de l'inaptitude au travail.

Nous avons déjà vu que les choses nécessaires pour entretenir l'aptitude au travail varient avec la nature du travail à exécuter, mais il nous faut maintenant examiner ce point d'un peu plus près.

En ce qui concerne le travail musculaire en particulier, il y a un lien étroit entre l'alimentation d'un homme et la force dont il dispose. Si le travail est intermittent, comme l'est celui de certains ouvriers des docks, un régime de farineux bon marché mais nourrissant suffit. Mais avec un effort pénible et continu, comme celui des puddleurs et des terrassiers, qui portent des fardeaux très lourds, il faut une nourriture qui puisse se digérer et s'assimiler même lorsque le corps est fatigué. Ce caractère de l'alimentation est encore plus essentiel pour les travaux d'un genre plus élevé qui exigent une grande fatigue nerveuse ; mais alors la quantité nécessaire est faible.

Après la nourriture, les choses qui sont les plus nécessaires pour vivre et pour travailler ce sont le vêtement, le logement et le chauffage. Lorsqu'elles viennent à faire défaut, l'esprit s'engourdit, et finalement la constitution physique se trouve minée. Lorsqu'on manque de vêtements, on porte d'ordinaire jour et nuit ceux que l'on a, et on laisse la peau se recouvrir d'une couche de crasse. L'insuffisance de logement ou de chauffage force les gens à vivre dans une atmosphère viciée qui est nuisible à la santé et à la vigueur ; et parmi les profits que le peuple anglais tire du bon marché du charbon, ce n'est pas l'un des moindres que l'habitude qui lui est particulière de bien aérer les pièces, même lorsqu'il fait froid. Des maisons mal construites avec des systèmes d'écoulement insuffisants donnent naissance à des maladies qui, même sous leurs formes les plus bénignes, affaiblissent la vitalité d'une façon singulière. Quant au surpeuplement, il a des suites morales fâcheuses qui abaissent les caractères dans une population, et diminuent son chiffre.

Le repos est aussi essentiel au développement d'une population vigoureuse que les choses matériellement nécessaires comme la nourriture, le vêtement, etc. Le sur-travail, quelle que soit sa forme, affaiblit la vitalité ; mais l'anxiété, l'inquiétude et une excessive tension d'esprit contribuent d'une façon néfaste à miner la constitution, à affaiblir la fécondité et à diminuer la vigueur de la race.

[Retour à la table des matières](#)

§ 4. - Viennent ensuite trois conditions de la vigueur qui sont étroitement liées entre elles, à savoir, l'espérance du succès (*hopefulness*), la liberté et le changement. Toute l'histoire est pleine du souvenir de l'inaptitude au travail qu'ont entraînée l'esclavage, le servage et les autres formes d'oppression civile et politique ¹.

¹ La liberté et l'espoir du succès n'augmentent pas seulement la bonne volonté de l'homme, mais aussi sa puissance de travail ; les physiologistes nous disent qu'un effort donné consomme une moindre quantité d'énergie nerveuse s'il est accompli sous le stimulant du plaisir que sous celui de la peine : sans l'espoir du succès pas d'initiative. La sécurité des personnes et celle des biens sont

À toutes les époques les colonies ont surpassé, leurs métropoles en vigueur et en énergie. Cela est dû en partie à l'abondance des terres, et au bon marché des choses nécessaires à la vie ; en partie à cette sélection des caractères les plus vigoureux que produit une vie d'aventures ; et en partie à des causes physiologiques qui se rattachent au mélange des races. Mais peut-être la cause la plus importante de toutes se trouve-t-elle dans l'espoir du succès, dans la liberté et dans les facilités de changement dont on jouit dans les pays neufs ¹.

Jusqu'ici nous avons envisagé la liberté en tant qu'absence de liens extérieurs. Mais cette forme plus relevée de la liberté qui vient de la maîtrise de soi-même, est une condition plus importante encore pour les travaux d'un genre supérieur. Le caractère élevé des idéals de vie sur lesquels elle repose tient d'une part à des causes politiques et économiques, et d'autre part à des influences personnelles et religieuses ; parmi ces dernières, l'influence de la mère dans la première enfance est décisive.

les deux conditions de cette espérance du succès et de la liberté ; mais la sécurité exige toujours des restrictions à la liberté, et c'est l'un des plus difficiles problèmes de la civilisation que celui de trouver le moyen d'assurer la somme de sécurité qui est nécessaire à la liberté elle-même. En changeant de travail, de milieu, et de relations personnelles, les pensées se renouvellent, l'attention est attirée sur les imperfections des vieilles méthodes, un « divin mécontentement » se fait jour, et, par là, de toute façon, l'énergie créatrice se trouve développée.

¹ En s'entretenant avec d'autres personnes venant de pays différents, et ayant des coutumes différentes, les voyageurs apprenaient à juger bien des habitudes, habitudes de pensée et habitudes d'action, qu'ils auraient sans cela acceptées comme si elles étaient une loi de nature. De plus, changer de pays permet aux esprits les plus puissants et les plus énergiques de trouver un emploi complet à leurs énergies et de s'élever à des situations importantes : tandis que ceux qui restent chez eux sont trop souvent enfermés dans leur horizon. Peu d'hommes sont prophètes dans leur pays ; les voisins et les relations sont généralement les derniers à pardonner les défauts et à reconnaître les mérites des hommes qui sont moins dociles et plus entreprenants que ceux qui les entourent. C'est sans doute surtout pour cette raison que, dans presque toutes les parties de l'Angleterre, la somme de beaucoup la plus grande d'énergie et d'initiative se rencontre chez des gens qui sont nés ailleurs.

Mais la pratique du déplacement peut être poussée jusqu'à l'excès ; lorsqu'un homme se déplace si fréquemment qu'il n'a nulle part le temps d'asseoir sa réputation, il se prive d'un secours extérieur qui peut aider beaucoup à la formation d'un caractère moral élevé. Les espérances excessives qui attirent vers les pays neufs, ceux qui émigrent et leur mobilité extrême amènent un grand gaspillage d'efforts : on commençait à acquérir une certaine habileté technique, on avait entrepris une tâche, tout cela est abandonné pour quelque nouvelle occupation.

[Retour à la table des matières](#)

§ 5. - Le genre d'occupation agit beaucoup sur la santé et la force du corps et de l'esprit ¹. Au début du XIXe siècle les conditions du travail dans les fabriques étaient malsaines et pénibles pour tous, notamment pour les enfants en bas âge. Les lois sur les fabriques et les lois sur l'instruction ont fait disparaître dans les fabriques les plus graves de ces inconvénients ; mais beaucoup subsistent encore dans les industries à domicile et dans les petits ateliers.

La mortalité infantile devrait être plus faible dans les villes qu'à la campagne, à cause de l'élévation plus grande des salaires, du niveau intellectuel plus élevé, et de la plus grande facilité à se procurer les soins médicaux. Mais c'est d'ordinaire l'inverse, surtout lorsque les mères négligent leurs devoirs de famille pour gagner des salaires.

§ 6. - Dans presque tous les pays on constate un mouvement continu d'émigration vers les villes ². Les grandes villes et en particulier Londres absorbent le meilleur

¹ Le taux de mortalité est faible parmi les ministres de la religion et les instituteurs, dans les classes rurales et dans quelques autres branches de production, comme les charrons, les charpentiers de navires et les mineurs des mines de houille. Elle est élevée dans les mines de plomb et d'étain, dans la fabrication des limes et celle de la poterie. Mais dans aucune de ces industries, ni dans aucun autre métier régulier on ne trouve un taux de mortalité aussi élevé que celui des manœuvres (general labourers) et des marchands des quatre saisons à Londres. Le taux le plus élevé de tous est celui des domestiques d'auberges. Ce n'est pas que ces occupations soient directement dangereuses pour la santé, mais elles attirent les personnes faibles de constitution et de caractère, et elles encouragent leurs habitudes d'irrégularité. On trouvera un bon aperçu de l'influence exercée sur le taux de mortalité par le genre d'occupation dans le supplément du quarante-cinquième (1885) rapport annuel du Registrar-General, pli. XXV-LXIII. Voir aussi : FARR, Vital Statistics, pp. 392-411 ; l'étude de HUMPHREY, Class Mortality Statistics dans Statistical Journal, juin 1887 ; et d'une façon générale la littérature relative aux Factory Acts.

² Davenant (Balance of Trade, A. D. 1699. p. 20), suivant en cela Gregory King, démontre que, d'après les chiffres officiels, Londres présente un excédent des décès sur les naissances de 2.000 par an, et une immigration de 5.000. Il estime, à l'aide d'un calcul plutôt risqué, que ce chiffre représente plus de la moitié de l'augmentation nette vraie de la population du pays. La population de Londres se monte d'après lui à 530.000 âmes, celle des autres villes et autres lieux de marché à 870.000, celle des villages et des hameaux à 4.100.000. Comparez ces chiffres avec ceux du recensement de 1891. Nous y voyons que Londres possède une population de 4.000.000; nous y trouvons de plus cinq villes avec une moyenne supérieure à 400.000, et 56 autres de 50.000 à 250.000, avec une moyenne de 100.000. Ce n'est pas tout : beaucoup de quartiers suburbains, dont la population n'est pas comptée dans celle des villes, en font souvent partie en réalité; et parfois les quartiers suburbains de plusieurs villes voisines s'avancent les uns vers les autres, formant ainsi comme une ville gigantesque mais un peu éparpillée. La banlieue de Liverpool se développe rapidement aux dépens de la cité ; cependant l'augmentation, pour l'ensemble formé par la ville et par la banlieue, est inférieure à l'excédent des naissances sur les décès; ceux qui en sortent sont plus nombreux que ceux qui y émigrent, comme l'a montré Cannan dans *Economic Journal*, vol. IV. Un quartier suburbain de Manchester forme comme une grande ville de 200.000 habitants; et il en est de même de West Ham, un quartier suburbain de Londres.

Des transformations analogues se produisent partout. La population de Paris a augmenté douze fois plus vite pendant le XIXe siècle que celle de la France. Les villes de l'Allemagne croissent, aux dépens de la campagne, de un pour cent chaque année. Aux États-Unis, en 1800, il n'y avait pas une seule ville ayant plus de 75.000 habitants ; et à l'heure actuelle il y en a trois avec plus de 1.000.000 chacune, et treize avec plus de 200.000. Plus d'un tiers de la population de Victoria est groupé dans Melbourne.

sang de tout le reste de l'Angleterre. Les hommes qui ont le plus d'initiative, les mieux doués, ceux qui ont le tempérament le plus énergique et le caractère le plus vigoureux, s'y rendent pour trouver un emploi à leurs aptitudes. Mais avec le temps, après que leurs enfants ont grandi privés de distractions saines et d'air pur, on ne retrouve souvent presque plus de trace chez eux de cette ancienne vigueur.

On soutient parfois que le taux de mortalité dans certaines grandes villes, et notamment à Londres, n'est pas aussi élevé qu'on pourrait s'y attendre si la vie dans les villes était vraiment mauvaise pour la santé et la vigueur des habitants. Mais cet argument n'est pas probant, car dans l'existence des villes, parmi les influences qui affaiblissent la vigueur des habitants, beaucoup n'agissent pas sur la mortalité ; de plus, la majorité de ceux qui émigrent dans les villes sont dans la pleine force de la jeunesse, et d'une énergie et d'un courage supérieurs à la moyenne ; en outre, les jeunes gens dont les parents vivent à la campagne rentrent généralement chez eux lorsqu'ils tombent sérieusement malades ¹.

Il ne faut pas en conclure que la race soit en voie de dégénérescence physique, ni même que sa force nerveuse soit au total en diminution. Au contraire, c'est l'inverse qui est vrai pour les enfants, garçons ou filles, qui sont à même de s'adonner librement aux jeux modernes de plein air, qui vont souvent passer des vacances à la campagne, et qui ont en abondance, et selon toutes les règles de l'hygiène moderne, alimentation, vêtements et soins médicaux ². Mais jusqu'à ces derniers temps les

Nous aurons bientôt à rechercher quelles sont les causes du développement des grandes cités, notamment dans les pays de langue anglaise. Pour le développement des cités modernes en général, voir LONGSTAFF, *Studies in Statistics*, et LEVASSEUR, *La population française*, livre II, ch. XV.

Il faut remarquer que les caractéristiques de la vie urbaine, tant en bien qu'en mal, augmentent d'intensité à mesure qu'augmente la population de la ville et de sa banlieue. L'air pur de la campagne se mêle à bien plus de vapeurs malsaines avant d'arriver aux habitants de Londres, qu'avant de parvenir aux habitants d'une petite ville. Les Londoniens sont généralement obligés d'aller beaucoup plus loin, pour trouver le libre espace, les bruits et les spectacles reposants de la campagne. Aussi, dans Londres, avec ses, 4.000.000 d'habitants, les caractères de la vie urbaine présentent une intensité bien supérieure à cent fois l'intensité qu'ils auraient dans une ville de 40.000 habitants.

¹ Pour des raisons de ce genre, Welton (*Statistical Journal*, 1897) propose de négliger toutes les personnes de 15 à 35 ans lorsque l'on veut comparer le taux de mortalité de différentes villes. A Londres, la mortalité des personnes du sexe féminin âgées de 15 à 35 ans se trouve être, principalement pour cette raison, d'une faiblesse anormale. Cependant lorsqu'une ville possède une population stationnaire, les statistiques démographiques deviennent alors plus faciles à interpréter. En prenant comme exemple Coventry, Galton a calculé que dans la population ouvrière de la ville, les enfants à l'âge adulte sont plus nombreux de moitié que dans la population ouvrière des régions rurales salubres. Lorsqu'une ville est en décadence, les personnes jeunes, fortes et bien portantes s'éloignent ; les vieux et les infirmes restent ; et par suite le taux de natalité y est d'ordinaire faible. À l'inverse, un centre industriel en voie de développement attire les gens, et offre généralement une natalité très forte, parce que la proportion des gens dans la pleine vigueur de l'âge y est plus grande qu'ailleurs. C'est notamment le cas pour les centres miniers et métallurgiques : il en est ainsi d'abord parce que, à la différence des villes de l'industrie textile, le sexe masculin n'y fait pas défaut et parce que les mineurs se marient jeunes. Dans quelques-uns de ces centres, bien que le taux de mortalité soit élevé, l'excédent des naissances sur les décès dépasse vingt pour mille de l'ensemble de la population. La mortalité est généralement plus forte dans les villes de deuxième ordre, surtout parce que, au point de vue sanitaire, elles n'ont pas des Installations aussi parfaites que les très grandes villes.

² Voir un excellent article du Professeur Clifford Allbutt dans la *Contemporary Review*, février 1895. Le Professeur Haycraft (*Darwinism and Race Progress*) soutient l'opinion inverse. Il insiste avec raison sur les dangers que ferait courir à la race humaine une diminution de ces maladies, comme la phtisie et la scrofule, qui s'attaquent surtout aux gens de faible constitution et qui

enfants de la classe ouvrière dans les grandes villes étaient dans un état déplorable : la durée de leur travail a été diminuée, la science médicale et l'hygiène ont fait des progrès, leur alimentation, leurs vêtements, leur éducation, et parfois même leurs récréations, ont été améliorés, mais il est douteux que tous ces progrès compensent pour eux les inconvénients de la vie des villes ¹.

[Retour à la table des matières](#)

§ 7. Il y a encore d'autres causes d'inquiétude. Dans les premiers âges de la civilisation la lutte et la concurrence pour la vie amenaient une sélection, et c'étaient les plus forts et les plus vigoureux qui laissaient la descendance la plus nombreuse; on constate que cette influence de la sélection subit comme un arrêt partiel. C'est pourtant à elle, plus qu'à toute autre cause, qu'est dû le progrès de l'humanité. Dans les époques plus avancées en civilisation la règle a été pendant longtemps que les personnes appartenant aux classes supérieures se marient tard, et par suite qu'elles aient moins d'enfants que les personnes de la classe ouvrière; mais on trouvait à cela une compensation dans le fait que dans la classe ouvrière elle-même les vieilles habitudes se maintenaient : la vigueur de la nation qui tend à s'affaiblir dans les classes élevées était ainsi rajeunie par l'afflux des forces vives qui lui venait constamment des classes inférieures. Mais en France, depuis longtemps, et plus récemment en Amérique et en Angleterre, on constate chez quelques-uns des membres les plus capables et les plus intelligents de la classe ouvrière une certaine aversion à avoir beaucoup d'enfants. C'est là un danger ².

Ainsi, les progrès de la médecine et de l'hygiène permettent : d'arracher à la mort, en nombre sans cesse plus grand, les enfants de ceux qui sont physiquement et intellectuellement faibles. En même temps on a des raisons de plus en plus fortes de craindre que beaucoup de ceux qui sont les plus intelligents et les mieux doués au point de vue de l'énergie, de l'esprit d'initiative et de la possession de soi-même,

opèrent ainsi une sélection. Pour qu'elle ne fût pas dangereuse, cette diminution devrait être accompagnée d'améliorations accomplies dans d'autres directions. Mais la phtisie ne tue pas toutes ses victimes ; il y a donc avantage à diminuer pour elles l'intensité de ses effets affaiblissants.

¹ Aussi, pour les corps publics comme pour les particuliers, la meilleure façon de dépenser leur argent, c'est de créer des parcs et des lieux publics de distractions dans les grandes villes, de traiter avec les chemins de fer pour faire augmenter le nombre des trains ouvriers, et de venir en aide aux membres de la classe ouvrière qui sont disposés à quitter les grandes villes, en leur donnant le moyen de garder leur travail. Au contraire, les sommes que l'on dépense pour réduire le coût- de la vie dans les grandes villes en construisant à perte, ou de toute autre façon, des maisons ouvrières, peuvent faire autant de mal que de bien, et parfois même plus de mal que de bien. Si le nombre des ouvriers dans les grandes villes se réduisait à ceux que leur travail oblige à y vivre, l'offre de travail étant plus faible, ils pourraient obtenir des salaires plus élevés ; alors, en faisant exécuter rigoureusement les lois et les règlements sanitaires contre le surpeuplement, et en veillant à ce que les enfants aient assez d'espace pour jouer, les habitants des villes auraient plus de chance d'avoir des descendants vigoureux; en attendant on entraverait quelque peu le mouvement d'immigration des campagnes vers les villes. Voir sur ce point un article de l'auteur, *Where to House the London Poor*, dans *Contemporary Review*, février 1884.

² Dans les États méridionaux de l'Amérique le travail manuel était considéré comme avilissant pour les blancs. De sorte que les blancs, lorsqu'ils ne pouvaient pas avoir d'esclaves, menaient une existence mesquine, abâtardie et ne se mariaient pas. De même sur la côte du Pacifique, on put craindre un moment que tous les travaux, sauf les travaux qualifiés, en vinssent à tomber entre les mains des Chinois ; les blancs auraient alors été réduits à mener ces existences incertaines où une famille est une lourde charge. Dans ce cas, l'élément chinois aurait pris la place de l'élément américain, et la qualité moyenne de l'espèce humaine aurait été par là diminuée.

n'aient une tendance à différer leur mariage et à réduire par d'autres voies encore le nombre d'enfants qu'ils laissent après eux. Le motif qui les guide est parfois l'égoïsme, et peut-être vaut-il mieux que des gens au cœur sec et frivole ne laissent que peu de descendants semblables à eux-mêmes. Mais le plus souvent c'est le désir d'assurer à leurs enfants une bonne situation sociale. Ce désir repose sur plusieurs mobiles qui répondent aux aspirations les plus élevées du cœur humain, et, dans certains cas, sur quelques mobiles tout à fait vils; mais, après tout, il a été l'un des principaux facteurs du progrès, et parmi ceux qui l'éprouvent il y en a beaucoup dont les enfants auraient probablement été parmi les meilleurs et les plus-vigoureux représentants de leur race.

Il faut rappeler que les membres d'une nombreuse famille aident à l'éducation les uns des autres ; ils ont d'ordinaire plus de bonté et plus d'intelligence, ils montrent souvent plus de vigueur en tout genre que les membres d'une famille peu nombreuse. Cela vient certainement en partie de ce que leurs parents étaient d'une vigueur peu commune ; et pour une raison semblable ils sont probablement appelés à avoir à leur tour des familles nombreuses et vigoureuses. Le progrès d'un peuple est dû, bien plus qu'il ne semble au premier abord, aux descendants d'un petit nombre de familles exceptionnellement nombreuses et fortes.

Mais, d'un autre Côté, il n'est pas douteux que les parents peuvent souvent faire mieux les choses, à bien des égards, pour une petite famille que pour une famille nombreuse.

Toutes choses restant égales, une augmentation du nombre des enfants amène un accroissement de la mortalité infantile ; et c'est là une perte qui n'est compensée par rien. La naissance d'enfants qui meurent en bas âge faute de soins et faute de se trouver dans un milieu qui leur convienne, cause une fatigue sans utilité à la mère et un préjudice au reste de la famille ¹. Ces inconvénients peuvent sans doute s'atténuer en peu de temps lorsque les parents savent exceptionnellement bien diriger leurs affaires. Cependant les exemples sont toujours plus puissants que les conseils, et les habitudes de prudence ne se propageront pas dans une population, tant que ses chefs naturels se marieront de bonne heure et qu'ils auront plus d'enfants qu'ils ne pourraient en élever s'ils venaient à être atteints de quelque grave infortune au cours de leur carrière ².

[Retour à la table des matières](#)

§ 8. - Il est d'autres considérations dont il faut tenir compte ; mais, en s'en tenant aux points discutés dans le présent chapitre, il semble bon à première vue que les gens ne mettent des enfants au monde qu'autant qu'ils pensent pouvoir leur donner une

¹ La partie de la mortalité infantile due à des causes qu'il serait possible d'éviter peut s'apprécier par le fait que la mortalité annuelle des enfants au-dessous de cinq ans est de deux pour cent environ dans les familles de la pairie, de moins de trois pour cent pour l'ensemble des classes supérieures, alors qu'il est de six et de sept pour cent pour l'Angleterre dans son ensemble. Dans les hautes classes, pour les enfants qui viennent de naître, la durée moyenne de vie est de 53 ans ; pour les enfants de dix ans, elle est de 52 ans encore : tandis que pour l'ensemble de l'Angleterre le chiffre est de 41 ans seulement pour les nouveau-nés ; et pour les enfants de dix ans, le chiffre, au lieu d'être plus faible, monte à 47 ans. Voir l'étude de Humphrey dans *Statistical Journal*, juin -1883.

² En sens inverse, Leroy-Beaulieu dit qu'en France les parents qui n'ont qu'un ou deux enfants sont enclins à les gâter, à les entourer de soins exagérés au détriment de leur hardiesse, de leur esprit d'initiative et de leur endurance. Voir *Statistical Journal*, vol. LIV, pp. 378-379.

éducation physique et intellectuelle au moins aussi bonne que celle qu'ils ont eux-mêmes reçue ; il semble préférable en outre de se marier assez tôt pourvu que l'on soit assez maître de soi pour pouvoir, sans transgresser les lois morales, maintenir le nombre de ses enfants dans les limites requises. L'adoption universelle de ces principes, en y ajoutant en abondance suffisante de l'air pur et des distractions saines pour nos populations des villes, tel est le moyen à peu près certain d'améliorer la force et la vigueur de la race. Or, comme nous le verrons tout à l'heure, il y a des raisons de croire que si la force et la vigueur des hommes s'améliore, leur augmentation en nombre ne pourra pas, de longtemps, amener une diminution du revenu moyen réel de la population.

Ainsi donc le progrès des connaissances, et en particulier le progrès de la science médicale, l'activité et la sagesse sans cesse plus grandes de l'État, en ce qui touche à la santé publique, l'accroissement de la richesse matérielle, tout cela tend à diminuer la mortalité, à accroître la santé publique, et à allonger la vie. D'un autre côté, on observe un affaiblissement de la vitalité et une élévation du taux de mortalité causés par le rapide développement des villes et par la tendance qu'ont les couches élevées de la population à se marier tard et à avoir peu d'enfants. Si la première série de causes agissait seule, tout en permettant d'éviter le danger de sur-population, il est probable que l'humanité arriverait rapidement à un niveau physique et intellectuel tel que le monde n'en a jamais connu. Si, au contraire, c'était la seconde série de causes qui agissait sans entrave, l'humanité serait vite en pleine décadence.

Dans l'état actuel des choses, les deux séries de forces se font à peu près équilibre l'une à l'autre, avec une légère prépondérance en faveur de la première. La population de l'Angleterre progresse presque aussi vite qu'à aucune autre époque; cependant la proportion de ceux qui sont faibles de corps et d'esprit ne va certainement pas en augmentant. Quant aux autres, ils sont beaucoup mieux nourris et vêtus, et, à part quelques exceptions peu nombreuses, ils sont plus forts qu'ils ne l'étaient autrefois ¹.

¹ L'ancienne table de mortalité pour l'Angleterre, établie d'après les chiffres de 1838-1854, montre que la moitié des personnes du sexe masculin meurent avant l'âge de 45 ans et la moitié des femmes avant l'âge de 41 ans. Dans la table basée sur les chiffres de 1871-1880, ces chiffres s'élèvent à 47 et 52, et à 52 et 55 dans la nouvelle table basée sur les années 1881-1890. Le taux de mortalité a beaucoup diminué pour les premières années de l'existence, et augmenté pour les autres : et sur le chiffre total des années ajoutées à la vie par l'évitement, une partie sans cesse croissante tombe dans la très importante période de 20 à 60 ans. Voir le supplément au 556 rapport annuel du *Registrar-General* ; et l'étude de Humphrey dans le *Statistical Journal*, juin 1883. Pour la durée comparée de la vie dans les différents pays, voir l'ouvrage déjà cité de Bodio et celui de Perozzo, *Sulla classificazione per eta*, etc.

Principes d'économie politique : tome 1 :
livre IV : Les agents de la production

Chapitre six

Éducation industrielle

[Retour à la table des matières](#)

§ 1. - Après avoir étudié les causes qui régissent le progrès de la population en nombre et en vigueur, il nous faut maintenant envisager l'éducation qui est nécessaire pour développer les aptitudes industrielles.

Les qualités naturelles qui permettent à un homme de réussir dans une voie lui auraient d'ordinaire servi à réussir tout aussi bien dans une autre. Mais il y a à cela des exceptions. Certaines personnes, par exemple, semblent avoir depuis leur naissance des dispositions pour une carrière artistique, et ne pas en avoir pour d'autres ; et il arrive parfois qu'un grand génie pratique soit presque dénué de sens artistique. Mais un peuple qui possède une grande force nerveuse semble généralement capable, dans des conditions favorables, de montrer au cours de quelques générations des aptitudes dans presque tous les genres de travail qu'il tient en particulière estime. Un peuple qui possède des qualités acquises dans l'art de la guerre ou dans les formes grossières d'industrie, acquiert parfois très vite des aptitudes intellectuelles et artistiques d'un ordre élevé ; et presque toutes les périodes de prospérité littéraire et artistique dans les temps classiques et au Moyen Age ont été dues à des peuples possédant une grande

force nerveuse qui ont été mis en contact avec des pensées nobles avant d'avoir acquis le goût du confort et du luxe artificiels.

Par le développement qu'il a pris à notre époque, ce goût nous a empêchés de profiter pleinement des occasions que le progrès de nos ressources nous donnait de consacrer aux œuvres les plus élevées la plus grande partie des très brillantes aptitudes de notre race. Mais peut-être que la vigueur intellectuelle de notre temps paraît moindre qu'elle ne l'est en réalité, et cela est dû au développement pris par les recherches scientifiques. En effet, en art et en littérature, souvent le succès d'un homme est déjà complet, alors que son génie se présente encore sous les traits charmants de la jeunesse ; mais, en matière de science, à notre époque, la somme de connaissances nécessaires pour arriver à l'originalité est si grande, qu'avant qu'un savant ait marqué sa place dans le monde, son esprit a déjà perdu sa première fraîcheur ; de plus, la valeur réelle de son œuvre est rarement évidente pour la foule comme il en est d'un tableau ou d'un poème¹. De même les solides qualités de l'ouvrier moderne qui surveille une machine sont moins estimées que ne l'étaient les mérites plus apparents de l'artisan du Moyen Age. S'il en est ainsi, c'est un peu parce que nous sommes disposés à considérer comme ordinaires les genres de supériorité qui sont courants à notre époque ; et parce que nous ne tenons pas compte du fait que l'expression « ouvrier non qualifié » change constamment de sens.

[Retour à la table des matières](#)

§ 2. - Les peuples très arriérés sont incapables de poursuivre pendant un temps un peu long un genre quelconque de travail ; et la forme même la plus simple de ce que nous appelons travail non qualifié est pour eux du travail qualifié. Ils manquent en effet de la persévérance nécessaire, et ne peuvent l'acquérir que par une longue éducation.

Mais dans les pays, au contraire, où l'instruction est répandue, un travail peut être considéré comme non qualifié bien qu'il exige de savoir lire et écrire. De même dans les régions où des manufactures sont établies depuis longtemps, les habitudes de responsabilité, d'attention soigneuse, de célérité, qualités nécessaires à qui se sert de machines et de matières premières coûteuses, deviennent des qualités communes à tous ; et alors on dit que le travail de surveillance d'une machine est surtout un travail mécanique et non qualifié, qui ne met en jeu aucune faculté élevée chez l'homme. Mais en fait il n'y a probablement pas un dixième de la population actuelle du monde qui ait les qualités intellectuelles et morales, l'intelligence et la possession de soi-même, que demande ce travail-là : la moitié peut-être en serait encore incapable après éducation continuée pendant deux générations. Même dans une population manu-

¹ À cet égard il vaut la peine de signaler que la pleine importance d'une idée qui fait époque n'est souvent pas aperçue par la génération qui l'a vue naître : elle oriente les conceptions du monde dans une nouvelle voie, mais le changement de direction n'apparaît qu'après qu'on a un peu dépassé le point où il s'est produit. De même les inventions mécaniques d'une époque risquent de ne pas être estimées à leur valeur relativement à celles d'une époque antérieure. En effet, pour qu'une nouvelle découverte produise ses pleins effets dans les usages pratiques, il faut le plus souvent qu'une foule de petites améliorations et de découvertes subsidiaires aient été faites autour d'elle. Une invention qui fait époque est très souvent antérieure d'une génération à la date où elle produit ses effets. Aussi semble-t-il que chaque génération soit surtout occupée à utiliser les idées de la génération précédente, alors que l'importance de ses propres idées n'apparaît pas encore pleinement.

facturière, c'est à peine si une petite partie des ouvriers sont capables d'exécuter une foule de travaux qui semblent être à première vue tout à fait simples. Le tissage à la machine, par exemple, quelque simple qu'il paraisse, comprend bien des degrés ; et la plupart de ceux qui y sont employés dans les travaux inférieurs n'auraient pas en eux « l'étoffe » qu'il faut pour tisser avec plusieurs couleurs. Les différences sont plus grandes encore dans les industries qui traitent des matières dures, bois, métaux ou céramique.

Certaines espèces de travail manuel exigent une longue pratique dans un genre donné d'opérations ; mais ces cas ne sont pas très fréquents, et ils deviennent de plus en plus rares : le machinisme, en effet, gagne aussi du terrain dans les travaux qui exigent une habileté manuelle de ce genre. Il est vrai que l'habileté à se servir de ses doigts d'une façon générale est un facteur très important d'aptitude industrielle, mais elle est surtout due à la force nerveuse et à la possession de soi-même. Il est bien certain que l'éducation la développe, mais elle présente en grande partie un caractère général, loin d'être spéciale à tel genre particulier d'occupation. De même qu'un bon joueur de cricket apprend vite à bien jouer au tennis, de même un ouvrier qualifié peut souvent changer de métier sans que ses aptitudes diminuent d'une façon sérieuse et durable.

L'habileté manuelle spécialisée au point de ne pouvoir pas passer d'un métier à un autre, joue un rôle de moins en moins important dans la production. Laisant momentanément de côté les facultés qui permettent de sentir et de créer en matière d'art, nous pouvons dire que ce qui classe un métier au-dessus d'un autre, ce qui fait que les ouvriers d'une ville ou d'un pays sont supérieurs, c'est une sagacité et une énergie générales plus grandes, et non pas une supériorité dans tel ou tel métier.

Être capable de penser à plusieurs choses à la fois, tenir chaque chose prête pour le moment où on en aura besoin, agir avec promptitude et se montrer plein de ressource lorsque quelque chose va mal, se plier rapidement aux modifications de détail à apporter dans un travail, être régulier et exact, avoir toujours une réserve d'énergie toute prête à l'occasion, voilà les qualités qui font un grand peuple industriel. Elles ne sont pas spéciales à un métier, mais sont nécessaires dans tous ; et si elles ne peuvent pas se transporter toujours aisément d'un métier à un autre métier voisin, cela est surtout dû à ce qu'elles ont besoin d'être complétées par une certaine connaissance des matières premières, et par l'habitude de certains procédés particuliers. Nous pouvons donc employer l'expression « habileté générale », pour désigner ces facultés, ces connaissances et cette intelligence d'ordre général qui sont, à des degrés divers, la propriété commune de toutes les formes d'industrie les plus élevées. Nous appellerons au contraire « habileté spécialisée » cette dextérité manuelle et cette connaissance des matières premières et des procédés qui sont nécessaires dans la pratique spéciale de chaque métier individuellement.

[Retour à la table des matières](#)

§ 3. - L'habileté générale dépend beaucoup des circonstances qui entourent l'enfance et la jeunesse. Parmi elles, l'influence principale, et de beaucoup la plus puissante, c'est, celle de la mère ¹. Puis vient l'influence du père, des autres enfants, et

¹ Selon Galton, l'idée que tous les grands hommes ont eu des mères remarquables est exagérée ; mais cela prouve simplement que l'influence de la mère ne saurait l'emporter sur toutes les autres

dans certains cas celle des domestiques ¹. À mesure que les années viennent, l'enfant de l'ouvrier apprend beaucoup de choses envoyant ce qui se fait et en attendant ce qui se dit autour de lui; et lorsque nous rechercherons quels sont, au début de la vie, les avantages que les enfants des classes aisées possèdent sur ceux des ouvriers qualifiés, et les avantages que ceux-ci à leur tour possèdent sur les enfants des ouvriers non qualifiés, nous aurons alors à envisager plus en détail ces influences familiales. Mais, pour le moment, nous pouvons passer à l'influence plus générale qu'exerce l'école.

Il y a peu à dire de l'instruction générale, bien que son influence sur les aptitudes industrielles soit plus grande qu'il ne semble. Il est vrai que les enfants de la classe ouvrière doivent très souvent quitter l'école après n'avoir appris que les éléments de lecture, d'écriture, d'arithmétique et de dessin ; et l'on prétend parfois que ce peu de temps qu'ils y consacrent serait bien mieux employé à quelque travail pratique. Les progrès accomplis pendant le temps de l'école sont importants, non pas tant par eux-mêmes, que parce qu'ils rendent possibles des progrès ultérieurs. Mais si une instruction générale vraiment libérale prépare un homme à se servir de ses facultés dans le travail industriel ou commercial, et à se servir du travail industriel et commercial comme moyen d'augmenter son éducation, elle ne se préoccupe pas des détails des divers métiers. C'est là la tâche que remplit l'instruction technique ².

[Retour à la table des matières](#)

§ 4. - L'instruction technique a beaucoup étendu son domaine dans ces dernières années. On avait l'habitude de n'y voir que le moyen de donner cette dextérité manuelle et cette connaissance élémentaire du machinisme et des procédés industriels qu'un garçon Intelligent acquiert bien vite de lui-même lorsqu'il commence à travailler. Sans doute, s'il a appris cela antérieurement, il pourra peut-être gagner au

ensemble, cela ne prouve pas qu'elle ne soit pas plus forte que chacune des autres. Il dit que l'influence de la mère est surtout visible chez les hommes de science, parce qu'une mère sérieuse aide son enfant à sentir profondément les grandes choses, et une mère réfléchie ne réprime pas mais encourage cette curiosité des enfants qui est la matière première d'où sortent les habitudes scientifiques de l'esprit.

¹ Il y a beaucoup de natures distinguées parmi les domestiques. Mais ceux qui vivent dans des maisons très riches ont une tendance à prendre des habitudes de jouissance, à exagérer l'importance de la richesse, et d'une façon générale à préférer les conceptions grossières de la vie aux conceptions élevées : ces tendances sont rares au contraire chez les travailleurs indépendants. La société dans laquelle les enfants de beaucoup de nos meilleures familles passent la plus grande partie de leur temps vaut bien moins que celle qu'on trouve dans des maisons de paysans ordinaires. Cependant, dans ces familles on ne permettrait pas à un domestique qui n'aurait pas été spécialement préparé à cela, de soigner un jeune chien de chasse ou un jeune cheval.

² L'absence d'une bonne instruction générale pour les enfants de la classe ouvrière, a été presque aussi fâcheuse pour le progrès industriel que le caractère étroit des études faites par les classes moyennes dans la vieille éducation de collège. Jusqu'à une époque récente, ces études constituaient le seul genre d'instruction où un professeur ordinaire put employer les esprits de ses élèves à autre chose qu'à un simple emmagasinement de connaissances. Aussi étaient-elles à bon droit appelées libérales, car il n'y en avait pas de meilleures. Mais le but qu'elles se proposaient, de familiariser les jeunes gens avec les grandes pensées de l'antiquité, elles ne l'atteignaient pas. Elles étaient généralement oubliées dès que le temps d'école était fini et elles créaient un antagonisme regrettable entre le monde du commerce et de l'industrie, et le monde des hommes cultivés. À l'heure actuelle cependant le progrès des connaissances, nous permet de faire appel à la science et à l'art pour compléter les programmes des collèges, et de donner à ceux qui le peuvent une éducation qui développe leurs meilleures facultés et les tourne vers des pensées qui stimuleront l'activité de leurs esprits dans la vie ultérieure.

début quelques shillings de plus que s'il était complètement ignorant. Mais une soi-disant instruction de ce genre ne développe pas les facultés ; elle les empêche plutôt de se développer. Un garçon qui a appris ces choses de lui-même s'est formé en le faisant ; et il a des chances de faire plus de progrès, à l'avenir, qu'un autre qui les a apprises dans une de ces écoles démodées. L'instruction technique est cependant en train de sortir de ces erreurs. Elle se propose en premier lieu de donner l'aptitude générale à se servir de ses yeux et de ses doigts (bien que, à certains symptômes, ce rôle semble passer à l'instruction générale à laquelle il appartient en propre). Elle se propose, en second lieu, de donner l'habileté artistique, les connaissances et les méthodes de recherche qui sont utiles dans bien des métiers, mais qu'il est rare de pouvoir acquérir comme il faut dans la pratique du travail ¹.

Selon l'opinion des Anglais les plus compétents, l'instruction technique destinée à préparer aux formes les plus élevées de l'industrie devrait se proposer de développer les facultés, tout comme le fait l'instruction générale. Elle devrait reposer sur les mêmes bases que l'instruction générale, tout en insistant en détail sur certaines branches particulières de connaissances utiles dans certains métiers donnés ². Notre but devrait être d'ajouter l'enseignement scientifique, pour lequel les pays de l'Europe occidentale sont en avance sur nous, à cette hardiesse, à cette énergie infatigable et à cet instinct pratique qui ne sauraient fleurir d'ordinaire si les meilleures années de la

¹ Comme le dit Nasmyth, lorsqu'un enfant qui a laissé tomber deux petits pois au hasard sur une table, peut tout de suite en mettre un troisième à mi-chemin entre les deux autres en lime droite, il est en bonne voie pour devenir un bon mécanicien. Cette éducation des yeux et des mains s'acquiert par les jeux anglais ordinaires, non moins que par le travail qu'on fait faire aux enfants dans les jardins d'enfants en les amusant. Le dessin a toujours été sur la limite entre le travail et le jeu.

Les systèmes d'éducation technique employés sur le continent donnent des habitudes d'ordre, d'assiduité et de docilité, ils meublent l'esprit de renseignements utiles. Le système allemand, en particulier, a produit une race d'hommes qui, mieux qu'aucune autre, a certaines des aptitudes nécessaires pour réussir dans les formes moyennes d'industries. Grâce à leur connaissance des langues modernes, les Allemands s'implantent dans beaucoup de pays comme employés, agents commerciaux, agents techniques ; leur succès, il est vrai, est dû en partie à ce qu'ils ont plus d'énergie que la plupart de leurs compatriotes restés chez eux. Ils font aussi d'excellents fonctionnaires, et c'est principalement pour cela que les entreprises de l'État supportent beaucoup mieux la comparaison avec celles d'initiative privée en Allemagne qu'en Angleterre. Mais au total le système allemand, quelque excellent qu'il soit à bien des égards, ne semble pas toujours propre, à développer cette énergie hardie, cet esprit d'initiative sans cesse en éveil qui sait aller jusqu'à la racine des plus grandes difficultés. A ce point de vue le système anglais actuel est dès maintenant supérieur à certains égards ; et ses défauts, encore graves, vont en disparaissant rapidement.

En somme, nous pouvons dire qu'à l'heure actuelle l'Angleterre est très en retard pour ce qui concerne l'éducation commerciale aussi bien que technique des chefs et des principaux directeurs d'entreprises industrielles ; mais que, surtout grâce à l'influence du *Science and Art Department* de South Kensington, l'instruction scientifique et technique élémentaire y comprend un cercle d'études plus étendu que dans aucun autre pays. Malheureusement, l'état encore arriéré de nos écoles primaires empêche cette organisation de produire tous ses effets. Voir la préface de Sir Bernhard Samuelson à l'excellent résumé que M. Montagne a publié du rapport de la *Commission on Technical Education*.

² Voir le *Report of the Commissioners on Technical Instruction, 1881*, vol. I, pp. 506, 514, ainsi que les opinions de Sir Lowthian Bell, du Professeur Huxley, du D^r Siemens et d'autres dans le vol. III du Rapport ; voir aussi Scott Russell, *Technical Education*. Voir aussi les diverses publications de la *National Association for the Promotion of Technical Education*. Un des points les plus faibles de l'enseignement technique est qu'il ne développe pas le sens de la proportion et le goût de la simplicité dans le détail. Les Anglais, et plus encore les Américains, ont acquis par la pratique du travail industriel la faculté de supprimer dans les machines et dans les procédés toutes les complications qui ne valent pas la peine qu'elles coûtent, et cet instinct pratique leur permet souvent de réussir dans la concurrence contre leurs rivaux plus instruits du Continent.

jeunesse n'ont pas été passées à l'atelier ; nous rappelant toujours que tout ce qu'un jeune homme apprend de lui-même par expérience directe dans un travail bien dirigé, lui fait plus de profit et stimule son activité intellectuelle bien plus que s'il l'eût appris d'un maître dans une école technique, à l'aide d'instruments modèles ¹.

L'ancien système d'apprentissage convient mal aux conditions modernes, et il est tombé hors d'usage ; mais le besoin de le remplacer par un autre se fait sentir. Dans ces dernières années, beaucoup des industriels les plus capables ont pris l'habitude de faire travailler leurs fils successivement dans chacune des branches de l'entreprise qu'ils auront plus tard à diriger; mais cette admirable instruction ne peut être donnée qu'à un petit nombre. Les branches d'une grande industrie moderne sont si nombreuses et si variées, qu'il serait impossible aux patrons d'essayer, comme ils en avaient l'habitude, de tout apprendre à tous les jeunes gens confiés à leurs soins; d'ailleurs, un garçon d'une capacité moyenne se noierait dans cette tentative. Mais il ne semble pas impossible de ressusciter l'apprentissage, sous une forme nouvelle ².

Les grandes inventions industrielles qui ont fait époque, sont sorties jusqu'à ces derniers temps presque exclusivement de l'Angleterre. Mais maintenant d'autres nations prennent part à la lutte. En Amérique, l'excellence des écoles ordinaires, la diversité dans le genre de vie, l'échange des idées entre gens de races différentes, les conditions particulières de l'agriculture, tout y a fait naître un esprit de recherche sans cesse en éveil ; d'un autre côté, l'éducation technique y est maintenant poussée avec une grande vigueur. La diffusion des connaissances scientifiques en Allemagne dans les classes moyennes, et même dans les classes ouvrières, jointe à la pratique des langues vivantes et à l'habitude qu'ont les Allemands de voyager pour s'instruire, leur

¹ Une bonne méthode consiste à consacrer, pendant plusieurs années après la sortie de l'école, les six mois d'hiver à étudier les sciences dans un collège, et à passer les six mois d'été comme élève amateur dans de grands ateliers. L'auteur a introduit ce système il y a longtemps déjà à *University Collège*, à Bristol. Il a été également adopté au Japon (voir le rapport cité ci-dessus, vol. III, p. 140). Mais il présente des difficultés pratiques qui ne peuvent être surmontées que par l'entente cordiale et généreuse des chefs de grandes maisons avec les autorités des collèges. Un autre système excellent, c'est celui qui est pratiqué à l'école annexée aux ateliers de MM. Mather et Platt à Manchester. « Les dessins faits à l'école portent sur des travaux que l'on est en train de faire à l'atelier. Un jour le maître donne les explications et les chiffres nécessaires, et le lendemain les élèves voient, telle qu'elle est sur l'enclume, la chose qui a fait l'objet de la leçon. »

² Que le patron veuille à ce que l'apprenti apprenne complètement toutes les subdivisions d'une grande division de son métier, au lieu de le laisser n'apprendre qu'une seule de ces subdivisions, comme il arrive trop souvent. L'instruction de l'apprenti serait alors souvent aussi étendue que s'il eut appris le métier tout entier tel qu'il était il y a quelques générations ; et elle peut être complétée par une connaissance technique de toutes les branches du métier, acquise dans une école technique. Une pratique qui ressemble à l'ancien système de l'apprentissage est entrée en vogue depuis peu pour les jeunes gens anglais qui désirent apprendre l'agriculture dans les pays neufs : et il y a des raisons de penser que ce système pourrait être étendu à l'agriculture en Angleterre, car il y convient admirablement. Mais pour une grande partie de l'instruction nécessaire à l'agriculteur et à l'ouvrier agricole, c'est dans des collèges agricoles et dans des écoles de laiterie qu'elle peut le mieux être donnée.

En attendant, de grandes institutions servant à l'instruction technique des adultes prennent un développement rapide, comme les expositions, les associations et les congrès professionnels, et les journaux professionnels. Chacune d'elles a sa tâche propre à remplir ; pour l'agriculture, et pour quelques autres industries, ce qui contribue peut-être le plus au progrès, ce sont les expositions publiques ; mais pour les industries plus avancées et dirigées par des personnes ayant l'habitude de l'étude, ce qui sert le plus, c'est la diffusion des connaissances pratiques et scientifiques par les journaux professionnels : aidée par les transformations dans les procédés industriels, et aussi par les changements qui se produisent dans les conditions sociales, elle dévoile les secrets industriels et permet aux hommes qui ont peu de ressources de lutter contre leurs rivaux plus riches.

a permis d'égaliser les machines anglaises et américaines, et de prendre la tête pour les applications de la chimie à l'industrie ¹.

[Retour à la table des matières](#)

§ 5. - Il est vrai que bien des genres de travaux peuvent être exécutés aussi bien par un ouvrier sans instruction que par un ouvrier instruit, et que les formes supérieures de l'instruction ont peu d'utilité directe, si ce n'est pour les patrons, les contremaîtres et un nombre relativement petit d'ouvriers qualifiés. Mais une bonne instruction présente de grands avantages indirects, même pour l'ouvrier ordinaire. Elle stimule l'activité de son esprit ; elle entretient en lui l'habitude d'une sage curiosité ; elle le rend plus intelligent, plus dispos, plus régulier dans son travail ordinaire ; elle élève le ton général de son existence, aux heures de travail, et en dehors des heures de travail. C'est ainsi un moyen important d'augmenter la production des richesses matérielles ; en même temps, si on l'envisage comme fin en elle-même, elle n'est inférieure à aucune des fins auxquelles peut servir la production des richesses matérielles.

C'est pourtant dans une autre direction qu'il nous faut regarder pour apercevoir une partie, peut-être est-ce même la plus importante, du profit économique immédiat que la nation peut retirer des progrès de l'instruction générale et de l'instruction technique pour la masse. Il nous faut envisager non pas tant ceux qui restent dans les rangs de la classe ouvrière, que ceux qui, partis d'une humble naissance, réussissent à entrer dans les rangs des ouvriers qualifiés, à devenir contremaîtres ou patrons, à reculer les limites de la science, peut-être même à accroître les richesses artistiques et littéraires de la nation.

Les lois qui régissent la formation du génie sont cachées. Il est probable que le pourcentage d'enfants doués d'aptitudes naturelles de l'ordre le plus élevé n'est pas aussi grand dans les classes ouvrières que parmi ceux qui occupent une situation sociale plus haute, qu'ils y soient arrivés d'eux-mêmes, ou qu'ils l'aient reçue de leurs parents. Mais comme les travailleurs manuels sont quatre ou cinq fois plus nombreux que toutes les autres classes réunies, il n'est pas invraisemblable que plus de la moitié de la somme de génie naturel qui naît dans un pays leur appartienne ; mais la plus grande partie en reste stérile par la faute des circonstances. Il n'y a pas de folie plus préjudiciable au progrès de la richesse nationale que ce gaspillage qui laisse se perdre dans un travail inférieur les hommes de génie qui peuvent naître de parents pauvres. Rien ne pourrait augmenter aussi rapidement la somme de richesse matérielle que d'améliorer nos écoles, et surtout nos écoles primaires, pourvu qu'on y adjoigne un système étendu de bourses qui puisse permettre au fils bien doué d'un ouvrier de s'élever peu à peu d'école en école jusqu'à profiter de la meilleure instruction théorique et pratique que l'on puisse recevoir à son époque.

C'est aux aptitudes des enfants des classes ouvrières que l'on peut attribuer la plus grande partie de la prospérité des villes libres au Moyen-Age, et de celle de l'Écosse à

¹ Sur le continent, les chefs de presque toutes les maisons qui suivent le progrès sont allés étudier avec soin les procédés et les machines des pays étrangers. Les Anglais sont de grands voyageurs ; mais, peut-être un peu à cause de leur ignorance des langues, ils semblent faire peu de cas de l'instruction technique qu'ils pourraient acquérir en utilisant leurs voyages. Voir le rapport cité ci-dessus, vol. I, p. 281 et passim.

notre époque. Même ce qui se passe en Angleterre nous fournit une leçon analogue : on constate que le progrès y a été le plus rapide précisément dans les régions où il y a le plus de fils d'ouvriers à la tête de l'industrie. Exemple : le début de l'ère manufacturière trouva les distinctions sociales bien plus étroitement marquées et bien plus solidement établies dans le sud que dans le nord de l'Angleterre. Dans le sud, une sorte d'esprit de caste avait empêché les ouvriers et les fils d'ouvriers de s'élever aux places de direction; et les familles établies depuis longtemps manquèrent de cette élasticité et de cette fraîcheur d'esprit qu'aucune suprématie sociale ne peut donner, et qui ne viennent que de la nature. Cet esprit de caste, et cette absence de sang nouveau chez les chefs d'industrie, ce sont là deux facteurs qui se sont complétés l'un l'autre ; et le nombre n'est pas petit des villes du sud de l'Angleterre dont la décadence peut être attribuée dans une grande mesure à cette cause.

[Retour à la table des matières](#)

§ 6. - L'instruction artistique présente un caractère assez différent de l'instruction qui s'adresse à la pensée toute seule, car si la dernière presque toujours fortifie le caractère, il n'est pas rare que la première arrive à un autre résultat. Néanmoins, le développement des facultés artistiques dans le peuple est par lui-même un but d'une très haute importance et devient un des principaux facteurs des aptitudes industrielles.

Nous nous occupons ici presque exclusivement des branches de l'art qui s'adressent aux yeux. Car si la littérature et la musique contribuent autant, et même plus, à augmenter la plénitude vie, cependant leurs progrès n'ont aucune action directe sur les méthodes commerciales, sur les procédés industriels, sur l'habileté des ouvriers, pas plus qu'ils ne sauraient dépendre d'eux.

On a peut-être attribué aux artisans européens du Moyen-Age en Europe, et à ceux des pays d'Orient à notre époque, plus d'originalité qu'ils n'en possédaient réellement. Les tapis d'Orient, par exemple, sont pleins de belles conceptions ; mais si nous prenons une même région et si nous examinons un grand nombre de ses produits artistiques choisis peut-être dans plusieurs siècles, nous constatons souvent très peu de variété dans les idées fondamentales. À notre époque de changements rapides, dûs soit à la mode, soit aux effets heureux du progrès industriel et social, chacun se sent libre d'entrer dans une voie nouvelle, chacun a à compter surtout sur ses propres ressources: il n'a pas, pour le guider, un goût public lentement formé ¹.

Ce n'est pourtant pas là le seul, ni même peut-être le principal désavantage dont souffre à notre époque le dessin industriel. Il n'y a aucune bonne raison de croire que les enfants des ouvriers ordinaires, au Moyen-Age, aient en une plus grande faculté

¹ En fait, aux époques primitives, tous les artistes s'inspirent des précédents : seuls les gens très audacieux s'en écartent. Même ceux-là ne s'en éloignent pas beaucoup, et leurs innovations sont soumises à l'épreuve de l'expérience, qui à la longue est infaillible. Les modes artistiques et littéraires les plus informes et les plus radicales peuvent bien être, pendant un temps, acceptées par un peuple à l'instigation de ceux qui sont à la tête de la société, mais seule une véritable supériorité artistique peut faire qu'une ballade ou une mélodie, un style de vêtement ou une forme de meuble, gardent leur popularité dans une nation tout entière pendant plusieurs générations. Aussi les innovations qui sont incompatibles avec le véritable esprit de l'art disparaissent, et celles qui sont dans la vraie voie sont conservées et deviennent le point de départ de nouveaux progrès. C'est ainsi que les instincts de tradition ont beaucoup contribué à maintenir la pureté des arts industriels dans les pays d'Orient, et aussi en Europe au Moyen-Age, quoique dans une moindre mesure.

d'invention artistique, que les enfants des charpentiers et des forgerons de nos villages. Mais lorsque, sur dix mille, il y en avait un qui eût du génie, il trouvait à employer son travail, et était stimulé par la concurrence des corporations et par bien d'autres choses. L'ouvrier moderne, au contraire, est destiné à diriger une machine ; bien que les facultés que ce travail développe puissent être plus sérieuses que le goût et la fantaisie de son prédécesseur du Moyen-Âge, et contribuer bien davantage, à la longue, au progrès de l'humanité, cependant elles ne contribuent pas directement au progrès de l'art. Et lorsqu'il trouve en lui une capacité supérieure à celle de ses camarades, il l'emploie à s'efforcer de prendre une part importante dans la direction d'une *trade-union* ou de quelque autre association, ou à réunir un petit capital et à s'élever au-dessus du métier où il s'est formé. Ce ne sont pas là des ambitions viles ; mais son ambition serait peut-être plus noble et plus utile au monde, s'il restait dans son ancien métier et s'il s'efforçait de créer des œuvres de beauté qui puissent durer.

Il faut cependant reconnaître qu'il aurait de grandes difficultés à agir ainsi. La rapidité avec laquelle les changements se font dans les arts décoratifs est déjà un inconvénient ; l'immense étendue de leurs débouchés dans le monde entier en est un autre presque aussi grand. Aussi le dessinateur est-il obligé d'interrompre ses efforts hâtifs et précipités, pour surveiller constamment comment varient dans le monde l'offre et la demande des produits d'art. C'est là une tâche à laquelle l'ouvrier d'art qui travaille de ses propres mains n'est pas bien préparé ; aussi, à l'heure actuelle, il vaut mieux pour l'ouvrier d'art ordinaire obéir que diriger. Chez les tisserands de Lyon eux-mêmes, dont l'habileté est extrême, cette habileté consiste aujourd'hui presque exclusivement en des qualités héréditaires de dextérité de main et de sentiment des couleurs, qui leur permettent d'exécuter dans la perfection les idées des dessinateurs de profession.

Le progrès de la richesse permet aux gens d'acheter des choses de toutes sortes pour suivre la mode, et en ne se préoccupant qu'accessoirement de leurs chances de durée ; de sorte que pour le vêtement et pour l'ameublement il est chaque jour plus vrai de dire que c'est le modèle qui fait vendre les objets. Les Français eux-mêmes reconnaissent que grâce à l'influence de feu M. Morris et de quelques autres, et grâce aux inspirations que beaucoup de dessinateurs anglais ont tirées des maîtres coloristes de l'Orient surtout de la Perse et de l'Inde, certains articles de fabrication et de décoration anglaise ont passé au premier rang. Mais partout ailleurs la France l'emporte. Bien des industriels anglais qui tiennent leur place dans le monde seraient pour ainsi dire chassés du marché s'il leur fallait dépendre des modèles anglais. Cela est pourtant dû en partie au fait que Paris ayant pris la tête en matière de modes, un modèle parisien a des chances d'être conforme à la mode du lendemain et de se vendre mieux qu'un modèle venant d'ailleurs et qui aurait une valeur intrinsèque égale ¹.

¹ Les dessinateurs français ont avantage à vivre à Paris : s'ils cessent pendant quelque temps d'être en contact avec les mouvements de la mode, ils semblent baisser aussitôt. La plupart d'entre eux ont fait leurs études pour devenir artistes, puis n'ont pas réussi. C'est seulement dans certains cas exceptionnels, par exemple à la manufacture de Sèvres, que des hommes ayant réussi comme artistes consentent à travailler comme dessinateurs. Les dessinateurs anglais réussissent pourtant à se maintenir pour les tapis d'Orient, et il est manifeste que les Anglais égalent au moins les Français pour l'originalité, tout en leur étant inférieurs pour la promptitude à voir comment il faut grouper des formes et des couleurs pour obtenir un résultat effectif (Voir le Report on Technical Education, vol. I, pp. 256, 261, 324, 325 et vol. III, pp. 151, 152, 202, 203, 211 et passim). Il est probable que la profession de dessinateur n'a pas encore donné tout ce qu'elle est capable de donner. Elle a subi en effet d'une façon tout à fait prépondérante l'influence d'une unique nation; et les œuvres que produit cette nation dans les plus hautes branches de l'art ont rarement supporté la

L'éducation technique ne peut pas augmenter directement la somme de génie dans les arts, pas plus que dans la science ou dans les affaires ; mais elle peut empêcher qu'une grande partie du génie artistique créé par la nature ne se gaspille et ne se perde. Et elle est d'autant plus appelée à rendre ce service, qu'il est impossible de voir revivre sur une grande échelle l'instruction que donnait l'ancienne organisation des métiers ¹.

[Retour à la table des matières](#)

§ 7. - Nous pouvons donc conclure que l'on ne saurait apprécier seulement à leurs résultats directs la sagesse des dépenses privées et publiques en matière d'instruction. Il est avantageux, au simple point de vue du placement, de procurer au peuple plus d'occasions de s'instruire, qu'il n'en a généralement à sa disposition. Par là, en effet, beaucoup d'hommes qui seraient morts inconnus, reçoivent l'élan nécessaire pour faire apparaître leurs aptitudes latentes. Et la valeur économique d'un grand génie industriel suffit à couvrir les dépenses faites pour l'éducation d'une ville tout entière, car une idée nouvelle, comme la grande invention de Bessemer, augmente autant la puissance productrice de l'Angleterre que le travail de cent mille hommes. Moins directe, mais non moins importante, est l'assistance que donnent à l'œuvre de production des découvertes médicales comme celles de Jenner ou de Pasteur, qui augmentent notre santé et notre puissance de travail, et même des travaux scientifiques purs comme ceux des mathématiciens et des biologistes, quoique beaucoup de générations puissent passer avant que ces travaux aient des résultats visibles sur l'accroissement du bien-être matériel. Toutes les dépenses faites, pendant de longues années, pour donner aux masses le moyen de mieux s'instruire, sont largement compensées si elles suscitent à nouveau un Newton ou un Darwin, un Shakespeare ou un Beethoven.

Peu de problèmes pratiques intéressent plus directement l'économiste que ceux qui touchent aux principes selon lesquels devrait être répartie entre l'État et les parents la dépense de l'éducation des enfants. Mais ce qu'il nous faut à l'heure actuelle examiner, ce sont les conditions qui déterminent la mesure dans laquelle les parents peuvent et veulent prendre leur part, quelle qu'elle soit, dans cette dépense.

La plupart des parents sont assez disposés à faire pour leurs enfants ce que leurs propres parents ont fait pour eux-mêmes ; peut-être même à aller un peu plus loin, s'ils vivent au milieu de gens qui aient un niveau d'instruction plus élevé. Mais faire davantage exige, non seulement des qualités morales de désintéressement et une

transplantation. On a pu souvent les applaudir et les imiter pendant un temps dans les autres pays, mais, jusqu'à présent, on a rarement vu qu'elles aient servi à inspirer les belles œuvres des générations suivantes.

¹ Les peintres eux-mêmes nous montrent dans les musées que, au Moyen Age, et même plus tard, leur art attirait une bien plus grande partie de l'élite intellectuelle que maintenant. À notre époque, l'ambition de la jeunesse est tentée par l'agitation de la vie des affaires ; son goût pour les œuvres impérissables trouve à se satisfaire dans les découvertes de la science moderne, et enfin une somme considérable de talent est peu à peu détournée des œuvres hautes par l'argent qu'on peut gagner tout de suite en écrivant hâtivement pour les publications périodiques des œuvres à demi-mûries.

chaleur de cœur qui ne sont peut-être pas rares, mais aussi une certaine habitude d'esprit qui, jusqu'à présent, ne se rencontre pas fréquemment. Il y faut l'habitude de se représenter nettement l'avenir, de regarder un événement lointain comme ayant presque autant d'importance que s'il devait se produire immédiatement (d'escompter l'avenir à un taux d'intérêt bas); cette habitude d'esprit est en même temps un des principaux effets et l'une des principales causes de la civilisation, et elle ne se rencontre guère pleinement développée que dans les classes moyennes et dans les classes élevées des nations les plus civilisées.

[Retour à la table des matières](#)

§ 8. - Les parents élèvent généralement leurs enfants en vue de métiers de la même catégorie que le leur ; aussi l'offre totale de travail d'une catégorie donnée au cours d'une génération est déterminée dans une grande mesure par le nombre de gens qui faisaient partie des professions de cette catégorie dans la génération précédente. Mais entre les professions de la même catégorie il y a une grande mobilité. Si l'une d'elles offre des avantages au-dessus de la moyenne, un rapide afflux de jeunes gens se fait sentir des autres professions du même ordre vers celle-ci. Il est rare que le mouvement vertical d'une catégorie à une autre soit très rapide ou qu'il se produise sur une très grande échelle ; mais lorsque les avantages qu'offrent les métiers d'une certaine catégorie ont augmenté relativement à la difficulté du travail qu'ils exigent, un grand nombre de petits courants, de travail, entraînant vers eux à la fois des jeunes gens et des adultes, commencent à se faire sentir ; et quoique aucun de ces courants ne soit très considérable, tous ensemble ils auront assez d'importance pour satisfaire avant longtemps l'augmentation de demande de travail qui s'est produite dans cette catégorie.

Nous sommes obligé de renvoyer à plus tard une étude plus complète des obstacles que les circonstances de lieu et de temps opposent à l'entière mobilité du travail, ainsi que de la façon dont elles agissent sur les hommes pour les induire à changer de métier ou à diriger leurs fils vers un métier différent du leur. Mais nous en savons assez pour conclure que, toutes choses restant égales, une augmentation du gain que procure le travail dans une branche y accélère l'augmentation de l'offre de main-d'œuvre; ou, en d'autres termes, une augmentation de son prix de demande en accroît l'offre. Si l'on considère comme donnés l'état des connaissances et l'état des habitudes morales, sociales et domestiques, alors on peut dire que la vigueur d'une population dans son ensemble, sinon son chiffre, et, pour un métier particulier, tout à la fois la vigueur et le chiffre de la population qui s'y adonne, ont un prix d'offre (supply price), dans ce sens qu'à un certain niveau du prix de demande ils resteront stationnaires, tandis qu'une élévation de ce prix les fera augmenter, et une diminution les fera décroître. Ainsi, c'est par des causes économiques qu'est régi en partie le progrès de la population dans son ensemble, aussi bien que l'offre de travail dans une catégorie particulière de professions. Mais leur action sur le chiffre de la population dans son ensemble est surtout indirecte ; elle s'exerce par la voie des habitudes morales, sociales et domestiques. Ces habitudes sont elles-mêmes influencées, en

effet, par des causes économiques, influence profonde, quoique lente, et qui se produit par des voies dont quelques-unes sont difficiles à indiquer, et impossibles à prévoir ¹.

¹ Mill était si pénétré des difficultés que rencontre un père lorsqu'il s'efforce de diriger son fils vers un métier très différent du sien, qu'il disait : « Jusqu'à présent la ligne de démarcation qui sépare les différentes classes de travailleurs a été si apparente, leur séparation a été si complète, qu'elle équivaut presque à une distinction de castes héréditaires; chaque profession se recrute principalement parmi les enfants de ceux qui l'exercent déjà ou de ceux qui exercent des emplois placés au même niveau dans la considération publique, ou de ceux qui, partis des rangs inférieurs, ont réussi par leurs efforts à s'élever plus haut. Les professions libérales sont recrutées surtout parmi les enfants de ceux qui les exercent ou parmi ceux des classes oisives ; les professions manuelles les plus qualifiées (*the more highly skilled*) sont recrutées parmi les enfants des artisans qualifiés, ou de la classe des commerçants qui occupent le même rang social : les professions qualifiées d'un ordre inférieur se recrutent de même; quant aux ouvriers non qualifiés, ils restent, à quelques exceptions près, de père en fils dans la même condition. C'est pour cela que les salaires de chaque classe ont été réglés jusqu'ici plutôt par l'accroissement de la population dans cette classe, que par l'accroissement général de la population dans le pays tout entier. » Mais il ajoute : « Toutefois la transformation rapide qui s'opère dans les idées et les usages mine toutes ces distinctions » (*Principes d'économie politique*, livre II, ch. XIV, § 2).

Les changements qui se sont produits depuis le temps où il écrivait ont justifié ses prévisions. Les grandes lignes de division qu'il indiquait ont presque disparu sous l'action rapide des causes qui, comme nous l'avons vu plus haut dans ce chapitre, tendent à réduire la somme d'habileté (*skill and ability*) nécessaire dans certains métiers, et à l'augmenter dans d'autres. Nous ne pouvons plus désormais considérer les différents métiers comme distribués en quatre grandes catégories superposées ; mais nous pouvons peut-être nous les représenter comme pareils à un long perron dont les marches sont également larges, quelques-unes ayant parfois assez de largeur pour servir de palier. Ou même, mieux encore, nous pouvons nous représenter deux escaliers, l'un représentant les métiers pénibles et l'autre les métiers faciles ; car la division verticale entre ces deux groupes est en fait aussi large et aussi tranchée que la division horizontale entre deux catégories quelconques.

La classification de Mill avait perdu une grande partie de sa valeur quand Cairnes l'adopta (*Leading Principles*, p. 72). Une classification qui répond mieux à nos conditions actuelles est indiquée par Giddings (*Political Science Quarterly*, vol. II, pp. 69-71). On peut lui faire l'objection qu'elle trace des lignes de démarcation là où la nature ne l'a pas fait; mais elle est peut-être aussi bonne que peut l'être une division des différents métiers en quatre catégories. Ses divisions sont les suivantes : 1° *travail manuel automatique*, comprenant les ouvriers ordinaires et ceux qui ont la surveillance de machines courantes ; 2° *travail manuel responsable*, comprenant ceux auxquels sont laissés une certaine responsabilité et une certaine indépendance personnelle ; 3° *travailleurs intellectuels automatiques*, comme les teneurs de livres ; 4° les *travailleurs intellectuels responsables*, comprenant les surveillants et les directeurs.

Nous étudierons plus complètement ci-dessous, liv. VI, chap. IV, V et VII, les conditions et la marche des grands et incessants mouvements de population qui ont lieu, vers en haut, et vers en bas, d'une catégorie à une autre.

Principes d'économie politique : tome 1 :
livre IV : Les agents de la production

Chapitre sept

Le progrès de la richesse

[Retour à la table des matières](#)

§ 1. - Dans ce chapitre il n'est pas nécessaire de distinguer entre les cas où la richesse est envisagée en tant qu'objet de consommation, et ceux où elle joue le rôle d'agent de production. Nous nous occupons simplement des progrès de la richesse, et nous n'avons pas besoin d'insister sur son emploi comme capital.

Les premières formes de la richesse ont probablement été des instruments de chasse ou de pêche, et des parures ; en outre, dans les pays froids, des vêtements et des cabanes ¹. Alors, la domestication des animaux commença ; mais tout d'abord, probablement, on ne s'en occupa que pour eux-mêmes, parce qu'ils étaient beaux, et parce qu'il était agréable d'en avoir ; ils étaient, comme les objets de parure, désirés à cause de la satisfaction immédiate que procurait leur possession, plutôt que comme des moyens de satisfaire des besoins à venir ². Peu à peu les troupeaux d'animaux

¹ Tylor, dans son *Anthropology*, donne une brève mais suggestive étude du développement de la richesse dans ses formes primitives, et du développement des arts de la vie.

² Bagehot (*Economic Studies*, pp. 163-165), après avoir cité les faits réunis par Galton touchant l'habitude qu'ont les tribus sauvages d'avoir et de choyer des animaux, signale que nous trouvons ici une bonne illustration du fait qu'une population sauvage, quelque insouciant qu'elle soit à l'égard de l'avenir, ne peut pas s'empêcher de faire quelques provisions pour y pourvoir. Un arc, un filet, qui procurent de quoi manger aujourd'hui, rendront service longtemps encore ; un cheval ou

domestiques augmentèrent ; et pendant la période pastorale ils furent à la fois le plaisir et la gloire de leurs possesseurs, les emblèmes extérieurs du rang social, la forme de beaucoup la plus importante de la richesse accumulée comme réserve en vue des besoins futurs.

À mesure que la population augmente en nombre, et qu'elle s'adonne de plus en plus à l'agriculture, le sol cultivé prend la première place dans l'inventaire de la richesse ; et la partie de la valeur du sol qui est due à des travaux d'améliorations (parmi lesquels ceux qui ont trait à l'eau tiennent une place remarquable), devient le principal élément de capital au sens étroit du mot. Viennent ensuite, par ordre d'importance, les maisons, les animaux domestiques, et, dans certaines régions, les barques et les bateaux ; mais pendant longtemps les instruments de production, que ce soit pour l'agriculture ou pour les industries domestiques, n'ont que peu de valeur. En certains endroits, cependant, les pierres précieuses et les métaux précieux sous des formes variées devinrent de bonne heure des objets très recherchés et un moyen répandu d'amasser des richesses ; en même temps, sans parler des palais des monarques, une grande partie de la richesse sociale prit, dans beaucoup de civilisations relativement grossières, la forme d'édifices pour des usages publics, surtout pour des usages religieux, et la forme de routes et de ponts, de canaux et de travaux d'irrigation.

Pendant des milliers d'années ce furent là les principales formes d'accumulation de la richesse. Dans les villes, il est vrai, les maisons et les ameublements prirent la première place, puis vinrent en bon rang des stocks de matières premières coûteuses. Mais si les habitants des villes avaient souvent plus de richesse par tête que les habitants de la campagne, leur nombre total était faible ; et dans l'ensemble leur richesse était bien moindre que celle de la campagne. Pendant toute cette période la seule industrie qui employa des instruments très coûteux fut celle des transports de marchandises par eau : les métiers à tisser, les charrues, et les enclumes des forges étaient de construction simple et ne venaient que bien loin derrière les vaisseaux des marchands. Mais au XVIII^e siècle l'Angleterre inaugura l'ère des coûteux instruments de production.

Les instruments agricoles en Angleterre ont depuis longtemps peu à peu augmenté de valeur ; mais le progrès s'est accéléré au XVIII^e siècle. Puis l'emploi de la force de l'eau, d'abord, ensuite de la vapeur, amenèrent rapidement dans les branches de production, les unes après les autres, l'introduction de machines coûteuses à la place des outils à la main bon marché. De même que dans les temps anciens les instruments les plus coûteux étaient les bateaux, et dans certains cas les canaux de navigation et d'irrigation, de même, à l'heure actuelle, ce sont les moyens de communication au sens général : chemins de fer et tramways, canaux, docks et bateaux, télégraphes et téléphones, travaux pour la distribution de l'eau ; les travaux pour le gaz, eux-mêmes peuvent presque être rangés dans cette catégorie, puisque une grande partie de leur matériel est consacrée à distribuer le gaz. Après cela viennent les usines, la métallurgie et les industries chimiques, les ateliers de construction navale, les imprimeries, et autres grandes fabriques pleines de machines coûteuses.

De quelque côté que nous regardions, nous constatons que le progrès et la diffusion des connaissances mènent constamment à l'adoption de nouveaux procédés

une barque qui vous transportent aujourd'hui, peuvent être la source de beaucoup de jouissances dans l'avenir. Le moins prévoyant des despotes barbares construit de massifs édifices, parce que c'est la preuve la plus palpable de sa richesse et de sa puissance actuelles.

et de nouvelles machines qui économisent l'effort de l'homme à la condition qu'une partie de cet effort s'accomplisse pas mal de temps avant le moment où sera atteint le résultat dernier en vue duquel il est fait. Il n'est pas facile d'apprécier exactement ce progrès, car beaucoup d'industries modernes n'avaient pas d'équivalents autrefois. Mais comparons les conditions passées et les conditions actuelles pour les quatre grandes industries dont les produits ont gardé le même caractère général, à savoir : l'agriculture, l'industrie du bâtiment, l'industrie du vêtement, et les industries de transport. Dans les deux premières le travail à la main conserve encore une place importante : mais même pour elles l'emploi des machines coûteuses s'y développe beaucoup. Comparez, par exemple, les grossiers instruments d'un tenancier indien même aujourd'hui, avec le matériel dont dispose un agriculteur intelligent de la Basse Écosse ¹. Considérez les machines à briqueter, les machines à faire le mortier, à scier, à raboter, à mouler et à fendre, d'un constructeur moderne, ses grues à vapeur et sa lumière électrique. Et si nous nous tournons vers les industries textiles, ou du moins vers celles qui donnent les produits les plus simples, nous voyons que chaque artisan dans les temps anciens se contentait d'instruments dont le coût égalait quelques mois seulement de son travail ; tandis que, à notre époque, on estime que pour chaque ouvrier employé, homme, femme ou enfant, le capital, en outillage seulement, s'élève à 200 livres environ, c'est-à-dire l'équivalent de cinq années de travail. De même le coût d'un bateau à vapeur équivaut peut-être à dix années, ou même davantage, du travail de ceux qui y travaillent ; et le capital de 900 millions de livres placé dans les chemins de fer de l'Angleterre et du Pays de Galles équivaut à vingt années peut-être du travail des 300.000 personnes qui y sont employées.

[Retour à la table des matières](#)

§ 2. - À mesure que la civilisation a progressé, sans cesse on a vu apparaître de nouveaux besoins chez l'homme, et des façons nouvelles et plus coûteuses de les satisfaire. Parfois la marche du progrès a été lente, et, de loin en loin, il s'est produit de grands mouvements en arrière ; mais aujourd'hui nous allons à une allure rapide, qui devient plus rapide chaque année, et il nous est impossible de prévoir où elle s'arrêtera. De tous côtés des voies nouvelles s'ouvrent devant nous, qui toutes contribueront à modifier le caractère de notre vie sociale et industrielle, et nous permettront d'employer de grandes quantités de capitaux à nous procurer de nouvelles satisfactions et de nouveaux moyens d'économiser nos efforts en les dépensant par anticipation en vue de besoins éloignés. Il ne semble y avoir aucune bonne raison de

¹ Les instruments agricoles pour une famille de tenancier indien du premier rang, comprenant six ou sept hommes adultes, consistent en quelques charrues et quelques houes légères, principalement en bois, d'une valeur totale de 13 roupies environ (Sir G. PHEAR, *Aryan Village*, p. 233), équivalent de leur travail pendant environ un mois ; tandis que dans une grande ferme moderne, en terre arable et bien installée, la valeur des machines à elles seules monte à 3 £ par acre (*Equipment of the Farm*, publié par J. C. Morton), c'est-à-dire une année de travail de chacune des personnes employées. Elles consistent en machines à vapeur, charrues à défoncer, charrues fouilleuses et charrues ordinaires, les unes mues par la vapeur et les autres par des chevaux, en diverses essarteuses, en herses, rouleaux, concasseuses, semences et instruments pour répandre l'engrais, houes à chevaux, râteaux à chevaux, faneuses, faucheuses et moissonneuses, batteuses à vapeur ou à chevaux, hache-paille, coupe-racines, machines à presser le foin et une multitude d'autres. En même temps on voit augmenter l'usage des silos et des cours couvertes, et les installations des laiteries et des autres bâtiments de ferme s'améliorer constamment : toutes choses qui procurent à la longue une grande économie d'efforts, mais qui obligent à en dépenser une plus grande somme pour préparer la voie au travail direct de l'agriculteur dans l'œuvre de la production agricole.

croire que nous soyons le moins du monde proche d'un état stationnaire où il n'y aurait aucun nouveau besoin important à satisfaire, où il n'y aurait plus d'occasion d'employer avec avantage nos efforts présents pour pourvoir à l'avenir, et où l'accumulation de la richesse cesserait d'être rémunérée. Toute l'histoire de l'homme montre que ses besoins s'étendent à mesure que se développent ses richesses et ses connaissances ¹.

Et à mesure que se multiplient pour le capital les occasions d'emploi, on voit s'accroître constamment cet excédent de la production sur les choses nécessaires à la vie, qui donne le moyen d'épargner. Lorsque les arts de la production étaient grossiers, cet excédent était très faible, sauf chez les peuples qui, exerçant une domination rigoureuse, obligeaient des masses d'esclaves à travailler en leur donnant le strict nécessaire pour vivre, et chez ceux dont le climat était si doux que le peu de chose nécessaire pour vivre pouvait être obtenu sans peine. Mais avec le progrès des arts de la production, et avec l'augmentation du capital accumulé pour aider et entretenir le travail en vue d'une production future, on vit augmenter l'excédent grâce auquel on put accumuler davantage de richesses. Puis la civilisation devint possible dans les climats tempérés et même dans les climats froids; l'augmentation de la richesse matérielle devint par là possible dans des conditions qui n'énervent pas l'énergie des travailleurs, et qui, par suite, ne détruisent pas les causes mêmes de cette augmentation ².

Ainsi, de degré en degré, la richesse et les connaissances ont progressé, et en même temps, par là même, augmentait la possibilité d'épargner de nouvelles richesses et d'étendre davantage les connaissances.

¹ Par exemple, les améliorations récemment réalisées dans certaines villes américaines montrent qu'avec une dépense suffisante de capital, chaque habitation peut être fournie de tout ce qu'il lui faut, et débarrassée de ce qui la gêne, bien plus efficacement qu'aujourd'hui ; et qu'il est possible ainsi de permettre à une grande partie de la population de vivre dans les villes, tout en échappant aux inconvénients actuels de la vie urbaine. Le premier point est de faire sous toutes les rues de grands tunnels, où l'on puisse poser côte à côte une grande quantité de tuyaux et de fils, qui peuvent ainsi être réparés, lorsqu'ils sont hors d'usage, sans interrompre la circulation et sans grande dépense. La force motrice, et peut-être même la chaleur, peuvent être produites très loin des villes (parfois, dans les mines de houille) et conduites où le besoin s'en fait sentir. L'eau douce et l'eau de source, peut-être même l'eau de mer et l'air ozonifié, peuvent être amenés dans chaque maison par des tuyaux séparés; pendant que des tuyaux à vapeur peuvent donner de la chaleur en hiver, et de l'air comprimé pour abaisser la température en été; ou bien encore la chaleur peut être fournie par du gaz ayant un grand pouvoir calorifique amené par des tuyaux spéciaux, tandis que l'éclairage sera donné par du gaz spécialement préparé à cet usage ou par l'électricité ; et chaque maison peut être en communication électrique avec le reste de la ville. Toutes les vapeurs malsaines, y compris celles données par les feux de ménage qui subsisteraient encore, peuvent être aspirées par de longues conduites, purifiées en passant dans de vastes fourneaux, et chassées ensuite très haut dans l'air par d'immenses cheminées. Pour mettre à exécution un pareil plan dans les villes de l'Angleterre il faudrait dépenser un capital bien plus considérable que celui qu'ont absorbé nos chemins de fer. Ces perspectives touchant la marche future des améliorations urbaines peuvent être loin de la vérité ; mais elles permettent d'indiquer l'une des très nombreuses voies dans lesquelles l'expérience du passé nous montre que nous pourrions trouver l'occasion d'employer nos efforts actuels à nous procurer les moyens de satisfaire nos besoins futurs.

² Cf. livre I, chap. II.

[Retour à la table des matières](#)

§ 3. - L'habitude de se représenter l'avenir avec netteté et d'y pouvoir s'est développée lentement et d'une façon irrégulière au cours de l'histoire de l'humanité. Les voyageurs nous parlent de peuplades qui pourraient doubler leurs ressources et leurs jouissances sans augmenter leur travail total, si elles voulaient seulement prendre un peu à l'avance certaines mesures qu'elles pourraient et sauraient fort bien prendre : comme par exemple de dresser des palissades pour protéger leurs petits carrés de légumes contre les animaux sauvages.

Mais cette apathie elle-même est peut-être moins étrange que l'esprit de gaspillage que l'on remarque aujourd'hui dans notre pays chez certaines classes de la société. Il n'est pas rare de voir des hommes qui alternent entre des époques où ils gagnent deux ou trois livres par semaine, et des époques où ils sont presque réduits à souffrir de la faim; l'utilité que possède pour eux un shilling lorsqu'ils ont du travail est moindre que celle d'un penny lorsqu'ils n'en ont pas : et cependant ils ne réussissent jamais à épargner pour les jours de misère¹. À l'extrême opposé il y a des avarés chez lesquels la passion d'économiser touche à la folie ; chez les paysans propriétaires, et dans quelques autres classes, il n'est même pas rare de voir des gens qui poussent le sentiment de l'économie jusqu'à se priver du nécessaire et à affaiblir leur puissance de production dans l'avenir. Ils perdent ainsi de toute façon : jamais ils ne jouissent véritablement de la vie ; et, en même temps, le revenu que leurs économies leur donnent est inférieur à celui qu'ils auraient retiré de l'augmentation de leur pouvoir de production s'ils avaient placé sur eux-mêmes la richesse qu'ils ont accumulée sous une forme matérielle.

Dans l'Inde, et, à un moindre degré, en Irlande, nous trouvons des gens qui, il est vrai, se privent de toute satisfaction immédiate et économisent des sommes considérables au prix de grandes privations, mais qui dépensent toutes leurs économies en réjouissances à l'occasion de funérailles et de mariages. Ils songent à pourvoir d'une façon intermittente à un avenir rapproché, mais rarement ils pourvoient d'une façon permanente pour l'avenir éloigné. Les grands travaux qui ont tant accru leurs ressources productrices, ont été effectués surtout avec les capitaux de la race anglaise qui s'impose bien moins de privations qu'eux.

Ainsi, les causes qui régissent l'accumulation de la richesse varient beaucoup selon les pays et selon les temps. Elles ne sont pas les mêmes chez deux peuples, ni même peut-être dans deux classes sociales chez le même peuple. Elles dépendent beaucoup des habitudes sociales et religieuses, et, lorsque l'action de la coutume s'est quelque peu affaiblie, il est remarquable comme les différences de caractère personnel amènent des gens vivant dans des conditions semblables à différer les uns des autres par leurs habitudes de gaspillage ou d'économie beaucoup plus, et bien plus souvent, que par autre chose.

¹ Ils « escomptent » les bénéfices futurs (cf. livre III, chap. v, § 3) au taux de plusieurs milliers pour cent par an.

[Retour à la table des matières](#)

§ 4. - Les habitudes de gaspillage des époques primitives étaient dues en grande partie au fait que l'on était pas sûr de jouir des économies que l'on faisait : seuls ceux qui étaient déjà riches étaient assez forts pour conserver ce qu'ils avaient épargné. Le paysan laborieux et sachant se priver qui n'avait réussi à économiser quelque richesse que pour voir ses économies lui être ravies par un plus fort que lui, était un continuel encouragement pour ses voisins à jouir de leur plaisir et de leur repos lorsqu'ils le pouvaient. La région frontière entre l'Angleterre et l'Écosse ne fit que peu de progrès tant qu'elle fut exposée à de continuelles incursions ; les paysans français ne faisaient que peu d'économies au XVIII^e siècle, alors qu'ils ne pouvaient échapper à la rigueur des collecteurs d'impôts qu'en ayant l'air d'être pauvres ; de même les fermiers irlandais qui dans beaucoup de domaines, il y a une génération seulement, étaient obligés d'agir ainsi pour éviter que les landlords ne leur réclament des rentes exorbitantes.

Ce genre d'insécurité a à peu près disparu dans le monde civilisé. Mais nous souffrons encore en Angleterre des effets des lois d'assistance (Poor-law) en vigueur au début du siècle, et qui ont introduit une nouvelle forme d'insécurité pour les classes ouvrières. Elles disposaient en effet qu'une partie de leurs salaires devaient, en fait, leur être fourni sous la forme de secours d'assistance, et répartie entre eux en proportion inverse de leur travail, de leur esprit d'économie et de prévoyance ; de sorte que beaucoup considéraient comme insensé d'épargner en vue de l'avenir. Les traditions et les instincts que cette déplorable expérience a encouragés sont maintenant encore un grand obstacle au progrès des classes ouvrières ; et le principe qui, nominalement au moins, est la base des lois actuelles d'assistance, à savoir que l'État tient compte seulement du besoin de secours, et nullement du mérite, agit dans le même sens, quoique avec moins de force.

Ce genre d'insécurité aussi va en diminuant : le progrès des idées éclairées touchant les devoirs qui incombent à l'État et aux particuliers tend à amener chaque jour davantage ce résultat que la société prenne plus de soins de ceux qui ont pratiqué « l'aide-toi toi-même » et qui ont essayé de pourvoir eux-mêmes à leur avenir, que des paresseux et des imprévoyants. Mais le progrès dans ce sens est encore lent, et il reste beaucoup à faire.

[Retour à la table des matières](#)

§ 5. - Le progrès de l'économie à monnaie et des habitudes commerciales modernes entrave l'accumulation de la richesse en offrant de nouvelles tentations à ceux qui sont enclins à la prodigalité. Aux époques primitives, lorsqu'un homme a besoin d'une bonne maison pour y vivre, il doit la construire lui-même : à l'heure actuelle, il trouve en abondance de bonnes maisons à louer. Autrefois, lorsqu'il voulait de bonne bière, il devait la faire lui-même : maintenant il peut, à moins de frais, acheter de la bière meilleure que celle qu'il pourrait fabriquer. Maintenant il peut louer des livres à un cabinet de lecture au lieu de les acheter ; il peut même meubler sa maison avant d'être à même de payer ses meubles. Ainsi, à bien des

égards, les habitudes modernes de vente et d'achat, de prêt et d'emprunt, auxquelles s'ajoute l'apparition de nouveaux besoins, poussent à de nouvelles prodigalités et mènent à subordonner les intérêts de l'avenir à ceux du présent.

Mais, d'un autre côté, l'économie à monnaie augmente la variété des emplois entre lesquels une personne peut répartir ses dépenses futures. Dans un état social primitif, une personne qui met certaines choses en réserve en vue d'un besoin futur, peut trouver que, après tout, elle n'a pas autant besoin de ces choses que d'autres dont elle n'a pas fait provision ; et pour beaucoup de besoins à venir, il est impossible de pourvoir directement en mettant des objets en réserve. Mais celui qui a économisé un capital dont il tire un revenu en monnaie peut acheter ce qu'il veut pour satisfaire ses besoins, quels qu'ils soient ¹.

De plus, les méthodes commerciales modernes ont fourni des occasions de placer avec sécurité leurs capitaux, tout en touchant un revenu, aux personnes mêmes qui ne sont pas en état d'entrer dans une entreprise, pas même dans une entreprise agricole, là où la terre joue le rôle de banque d'épargne de toute confiance. Ces facilités nouvelles ont amené des gens, qui sans cela ne l'auraient pas fait, à mettre quelque chose de côté pour leur vieillesse. Et surtout, chose qui a eu les conséquences de beaucoup les plus importantes pour le progrès de la richesse, par là a été rendu plus facile à un homme d'assurer un revenu à sa femme et à ses enfants pour après sa mort : car, après tout, les affections de famille sont le principal mobile de l'épargne.

[Retour à la table des matières](#)

§ 6. - Il y a, il est vrai, des gens qui trouvent un plaisir intense à voir leurs économies augmenter entre leurs mains, sans presque penser aux satisfactions qu'eux-mêmes, ou d'autres, pourraient tirer de leur usage. Ils sont inspirés par l'instinct de la lutte, par le désir de dépasser leurs rivaux, par l'ambition de faire montre d'habileté en faisant fortune, et de grandir en puissance et en rang social par la possession de la fortune. Parfois la force de l'habitude, prise alors qu'ils étaient vraiment dans le dénuement, leur fait trouver, par une sorte d'action réflexe, un plaisir artificiel et irraisonné dans le fait d'amasser de la richesse pour elle-même. Mais sans les affections de famille, beaucoup de gens qui travaillent dur et s'appliquent à économiser, ne se donneraient pas la peine de faire plus que de s'assurer les rentes suffisant à leur propre existence : soit en contractant avec une compagnie d'assurance ; soit en s'arrangeant pour dépenser chaque année, après qu'ils se sont retirés du travail, une partie de leur capital en même temps que la totalité de leur revenu. Dans le premier cas, ils ne laisseraient rien derrière eux ; dans le second, ils ne laisseraient que ce qu'ils auraient mis de côté pour l'âge auquel la mort les aurait empêchés d'atteindre. Que les hommes travaillent et épargnent surtout en vue de leur famille, et non pas pour eux-mêmes, cela apparaît dans le fait que, après s'être retiré du travail, il leur arrive rarement de dépenser plus que le revenu que leur donnent leurs économies, préférant laisser intact pour leur famille leur stock de richesse accumulée ; et, d'un autre côté, rien qu'en Angleterre, vingt millions de livres sont épargnés chaque année sous la forme de primes d'assurance et ne sont remboursables qu'après la mort de ceux qui les ont épargnés.

¹ Cf. liv. III, chap. V, § 2.

Rien ne peut mieux stimuler l'énergie et l'initiative d'un homme que l'espoir de s'élever dans la vie, et de permettre à ses enfants de partir d'un échelon plus élevé sur l'échelle Sociale que celui dont il est parti lui-même. Ce stimulant peut même faire naître en lui une passion toute puissante qui réduise à presque rien le goût pour l'aisance et pour tous les plaisirs ordinaires, et qui parfois même arrive à détruire chez un homme les sentiments les plus délicats et les aspirations les plus nobles. Mais, comme on le voit par le merveilleux développement de la richesse en Amérique au cours de la génération actuelle, il fait de l'homme un puissant producteur et un puissant accumulateur de richesse: à moins, il est vrai, que celui-ci ne soit trop pressé de saisir la situation sociale que sa richesse doit lui procurer : car son ambition peut alors le jeter dans une extravagance aussi grande que celle où l'aurait amené un caractère imprévoyant et jouisseur.

Les plus grosses épargnes sont faites par les gens qui, avec des ressources médiocres, ont été élevés à travailler durement, qui ont conservé leurs habitudes simples, en dépit de leur succès dans les affaires, qui méprisent toute dépense d'apparat, et qui désirent qu'on les trouve à leur mort plus riches qu'on ne les croyait. Ce genre de caractère est fréquent dans les parties les plus tranquilles des pays vieux mais vigoureux, et il était très commun dans les classes moyennes des régions rurales de l'Angleterre il y a plus d'une génération, à la suite de la grande guerre avec la France et des lourds impôts qu'elle entraîna.

[Retour à la table des matières](#)

§ 7. - Passons aux sources de l'accumulation des richesses. Le pouvoir d'épargner résulte d'un excédent du revenu sur les dépenses nécessaires, et c'est parmi les riches qu'il est le plus grand. En Angleterre, la plupart des grands revenus viennent surtout du capital, mais dans les faibles revenus il n'en est ainsi que pour un petit nombre. Et dès le début du XIXe siècle, les habitudes d'épargne étaient beaucoup plus développées en Angleterre parmi les classes commerçantes que parmi la noblesse rurale et les classes ouvrières. C'est ce qui a amené les économistes anglais de la précédente génération à regarder l'épargne comme provenant presque exclusivement des profits du capital.

Cependant, même dans l'Angleterre moderne, la rente du sol, ainsi que les gains des professions libérales et ceux des ouvriers salariés, sont des sources importantes de l'accumulation des richesses : et dans les premiers âges de la civilisation ils en étaient la principale source¹. En outre, les classes moyennes, et surtout les professions libérales, se sont toujours imposé beaucoup de privations dans le but d'employer leur capital à l'éducation de leurs enfants ; et les classes ouvrières, de leur côté, emploient une grande partie de leurs salaires à développer la santé et la force physique des leurs. Les anciens économistes n'ont pas assez tenu compte du fait que les facultés humaines sont un instrument de production aussi important que toute autre forme de capital; et nous pouvons conclure, en contradiction avec eux, que toute modification dans la distribution de la richesse qui a pour résultat d'augmenter la part des salariés et de diminuer celle des capitalistes, a des chances, toutes choses restant égales, de hâter l'accroissement de la production de la richesse matérielle, et ne saurait en retarder d'une façon sensible l'accumulation. Naturellement, les choses ne resteraient

¹ Cf. *Principles of Political Economy*, par RICHARD JONES.

pas égales si le changement était effectué par des procédés violents qui portassent atteinte à la sécurité, publique. Mais un arrêt léger et temporaire dans l'accumulation de la richesse ne serait pas nécessairement un mal, même au point de vue purement économique, si, se produisant pacifiquement et sans trouble, il améliorerait la situation des masses, augmentait leurs aptitudes, et développait en elles des habitudes de respect de Soi-même, de façon à faire naître à la génération suivante une race de producteurs plus aptes à la production. Par là le progrès de la richesse matérielle elle-même peut, à la longue, se trouver mieux favorisé que par une augmentation de nos usines et de nos machines à vapeur.

Un peuple chez lequel la richesse est bien distribuée, et qui a de hautes ambitions, saura d'ordinaire accumuler une grande quantité de richesses sous la forme de biens publics. Les épargnes faites sous cette seule forme par certaines démocraties riches constituent une partie non négligeable du patrimoine que les époques précédentes ont laissé à la nôtre. Le progrès du mouvement coopératif sous toutes ses formes, sociétés d'habitations à bon marché, sociétés de secours mutuels, associations professionnelles, banques ouvrières, etc., montre que, même en ce qui touche l'accumulation immédiate de la richesse matérielle, les ressources du pays ne sont pas, comme les anciens économistes le supposaient, entièrement perdues lorsqu'elles sont employées sous la forme de salaires ¹.

[Retour à la table des matières](#)

§ 8. - Après avoir ainsi examiné le développement des procédés d'épargne et d'accumulation de la richesse, nous pouvons maintenant revenir à l'analyse des relations entre les plaisirs immédiats et les plaisirs différés, que nous avons commencée, à un autre point de vue, dans notre étude de la demande ².

Nous y avons vu que quiconque possède en réserve une marchandise qui soit susceptible d'être employée à plusieurs usages, s'efforce de la répartir entre tous ces usages de façon qu'elle lui procure la plus grande somme de satisfaction. S'il pense pouvoir obtenir plus de satisfaction en en faisant passer une certaine quantité d'un usage à un autre, il le fait. Si donc il fait bien sa répartition, il s'arrête dans chaque emploi de cette chose au moment où il retire une somme égale de satisfaction des différents emplois qu'il est amené à en faire. En d'autres termes, il distribue la chose entre les différents usages, de façon qu'elle ait la même utilité limite dans chacun.

Nous avons vu, en outre, que le principe reste le même, que tous les usages soient immédiats, ou que quelques-uns soient immédiats et d'autres différés; mais dans ce dernier cas certaines considérations nouvelles interviennent, dont les principales sont les suivantes : en premier lieu, le fait de différer un plaisir rend quelque peu incertaine sa satisfaction ; en second lieu, la nature humaine est telle qu'un plaisir immédiat est d'ordinaire, mais pas toujours il est vrai, préféré à un plaisir futur égal, alors même qu'il serait aussi certain qu'une chose peut l'être dans la vie humaine.

¹ Il faut pourtant reconnaître que les biens qui sont désignés sous le nom de propriétés publiques ne sont souvent pas autre chose que de la richesse privée, empruntée sur des revenus publics comme gage. Les travaux municipaux pour le gaz, par exemple, ne sont pas d'ordinaire effectués avec des richesses publiques accumulées, mais avec des richesses épargnées par les particuliers qui les prêtent pour ces travaux publics.

² Ci-dessus, liv. III, chap. V.

Une personne prudente qui penserait pouvoir tirer à tout âge des plaisirs égaux de ressources égales, s'efforcerait peut-être de distribuer ses ressources d'une façon égale sur tout le cours de sa vie : et si elle pensait qu'elle coure le risque de voir ses revenus disparaître un jour, elle épargnerait certainement une partie de ses ressources en vue de l'avenir. Elle agirait ainsi non seulement au cas où elle penserait voir ses épargnes augmenter entre ses mains, mais alors même qu'elle penserait les voir diminuer. Elle mettrait de côté, des fruits et des œufs pour l'hiver, parce qu'ils seront alors rares, quoiqu'ils ne doivent pas se multiplier d'ici là. Si elle ne voyait aucun moyen de placer ses économies dans une entreprise ou en les prêtant, de manière à en retirer un intérêt ou des profits, elle suivrait l'exemple de nos ancêtres qui accumulaient de petites quantités de guinées et les emportaient à la campagne lorsqu'ils se retiraient de la vie active. Ils estimaient que la satisfaction supplémentaire qu'ils pouvaient se procurer en dépensant quelques guinées de plus lorsque l'argent leur arrivait en abondance, leur serait de moins de profit que le confort procuré par ces guinées dans leur vieillesse. La garde des guinées leur causait beaucoup de souci, et certainement ils auraient accepté de payer une petite somme à celui qui, sans leur faire courir aucun risque, les en eut dispensés.

Nous pouvons donc imaginer un état de choses où la richesse accumulée ne pourrait trouver que difficilement à être bien employée ; où beaucoup de gens auraient besoin de pourvoir à leur propre avenir ; mais où, parmi ceux qui auraient besoin d'emprunter, peu seraient à même d'offrir des garanties suffisantes de remboursement. Dans un tel état de choses, le fait de remettre à plus tard une jouissance, et d'attendre, causerait un détriment, bien loin de procurer un avantage : en livrant à un autre ses ressources pour en avoir soin, une personne ne pourrait espérer qu'une promesse certaine de se voir restituer un peu moins, et non pas un peu plus, qu'elle aurait prêté : le taux de l'intérêt serait négatif ¹.

Un pareil état de choses peut se concevoir. Mais on peut également concevoir, et avec presque autant de probabilité, que les gens soient un jour si désireux de travailler, qu'ils acceptent de subir une légère privation pour obtenir la permission de le faire. Si renvoyer à plus tard la consommation d'une partie de ses ressources est une chose qu'une personne prudente accepte, de même travailler un peu est un objet désirable par lui-même pour une personne en bonne santé. Les prisonniers politiques, par exemple, regardent généralement comme une faveur qu'on leur permette de travailler un peu. Mais en prenant la nature humaine telle qu'elle est, nous avons le droit de dire que l'intérêt du capital est la rémunération (*reward*), du sacrifice qu'exige l'attente (*waiting*), dans la jouissance des richesses matérielles, car peu de gens consentiraient à épargner beaucoup sans cette rémunération ; de même qu'en parlant du salaire nous disons qu'il est la rémunération du travail, parce que sans cette rémunération peu de gens consentiraient à travailler sérieusement.

Le sacrifice d'un plaisir immédiat en vue d'un plaisir futur a été appelé *abstinence* par les économistes. Mais ce terme a prêté à des méprises : les plus grands accumulateurs de richesses sont des personnes très riches dont quelques-unes vivent dans le luxe, et ne pratiquent certes pas l'abstinence dans le sens où ce mot est synonyme de sobriété. Ce que les économistes voulaient dire, c'est que lorsqu'une personne

¹ L'idée que le taux de l'intérêt puisse se concevoir sous la -forme d'une quantité négative a été discutée par Foxwell dans une étude sur *Some Social Aspects of Banking*, présentée au *Bankers'Institute* en janvier 1886.

s'abstient de consommer une chose qu'il est en son pouvoir de consommer, dans le but d'augmenter ses ressources pour l'avenir, le fait de s'abstenir de cet acte particulier de consommation augmente l'accumulation de la richesse. Mais, puisque le mot peut prêter à confusion, nous aurons avantage à éviter son emploi, et nous dirons que l'accumulation de la richesse est d'ordinaire le résultat d'un ajournement de jouissance, ou d'une attente (*waiting*)¹.

Le « prix de demande » (*demand price*) de l'accumulation, c'est-à-dire le plaisir futur que les circonstances où elle vit permettent à une personne de se procurer par son travail et par son attente (*waiting*), prend des formes diverses ; mais le fond en est toujours le même. Lorsqu'un paysan s'est construit une cabane à l'épreuve des mauvais temps, le plaisir qu'il en tire quand la neige pénètre dans celles de ses voisins qui ont consacré moins de travail à construire les leurs, constitue le prix dont sont rémunérés son travail et son attente : il est semblable en son essence à l'intérêt que le médecin retraité tire du capital qu'il a prêté à une fabrique ou à une mine pour lui permettre d'améliorer son outillage. À cause de la précision numérique avec laquelle il peut être exprimé, nous pouvons considérer cet intérêt comme le type représentant la rémunération pour l'usage de la richesse sous ses autres formes.

Lorsqu'une personne diffère ainsi une jouissance, peu importe, pour notre sujet actuel, que les moyens de se procurer cette jouissance lui viennent de son travail, source première de presque toutes les jouissances; ou qu'elle les tienne au contraire d'autres personnes, par voie d'échange ou de succession, par un commerce légitime ou par des formes peu scrupuleuses de spéculation, par spoliation ou par fraude. Le seul point qui nous importe pour le moment, c'est que le progrès de la richesse implique en général une attente (*waiting*) voulue de la part de personnes possédant (à tort ou à raison) les moyens de se procurer immédiatement un plaisir, et que leur inclination à attendre ainsi tient à l'habitude de se représenter vivement l'avenir et d'y pourvoir.

[Retour à la table des matières](#)

§ 9. - Mais examinons de plus près l'idée que, à prendre la nature humaine telle qu'elle est, plus sera grand le plaisir futur que l'on peut se procurer en faisant un sacrifice présent, plus sera grande la somme de sacrifice présent que les gens consentiront à faire. Supposons, par exemple, que des villageois doivent aller chercher dans les forêts le bois pour construire leurs cabanes ; plus les forêts sont éloignées, plus sera faible le rendement en confort futur que donne chaque heure de travail employée à aller chercher du bois, moindre sera le bénéfice futur que ces gens retirent de la richesse accumulée par eux par chaque heure de travail. Cette faiblesse du plaisir futur qu'ils tirent d'un sacrifice immédiat donné, tendra à les détourner d'augmenter les dimensions de leurs cabanes ; et elle diminuera peut-être, au total, la somme de travail qu'ils dépenseront à aller chercher du bois. Mais cette règle n'est pas sans exception. En effet, si la coutume les a familiarisés avec une seule forme de

¹ Kart Marx et ses disciples se sont beaucoup amusés à considérer l'accumulation de richesses *qui* résulte de l'abstinence du baron de Rothschild, et *ils* l'opposent à la prodigalité de l'ouvrier qui nourrit une famille de sept personnes avec sept shillings par semaine et qui, dépensant tout son revenu, ne pratique *pas* du tout l'abstinence économique. Macvane dans le *Journal of Economics* de Harvard, juillet 1887, a montré que c'est l'attente et non pas l'abstinence qui est rémunérée par l'intérêt et qui est un facteur de la production.

maisons, alors, plus ils seront loin de la forêt, et plus sera faible le bénéfice qu'ils retirent d'un jour de travail, plus aussi ils y consacreront de jours de travail.

Et de même lorsqu'une personne ne fait pas elle-même usage de sa richesse, mais la prête à intérêt : plus le taux de l'intérêt est élevé et plus est grande la rémunération de son épargne. Si le taux d'intérêt pour les placements sûrs est de 4 pour cent, une personne qui se prive de 100 £ de jouissances immédiates pourra compter sur une annuité de 4 £ ; mais elle ne peut compter que sur 3 £ si le taux est de 3 pour cent. Une baisse du taux de l'intérêt abaissera généralement la limite à partir de laquelle une personne cesse de trouver qu'il vaille la peine de sacrifier des plaisirs actuels en vue des plaisirs futurs qu'elle peut se procurer en économisant sur ses ressources. Elle amène donc généralement les gens à consommer immédiatement un peu plus, et à mettre moins en réserve pour l'avenir. Mais cette règle n'est pas sans exception.

Sir Josias Child a remarqué en effet, il y a deux siècles, que dans les pays où le taux de l'intérêt est élevé, les marchands, « lorsqu'ils ont acquis une grande fortune, abandonnent le commerce », et prêtent leur argent à intérêt, « le bénéfice étant à cause de cela très facile, certain et considérable ; au contraire, dans les autres pays où le taux de l'intérêt est faible les marchands restent dans le commerce de génération en génération, ils s'enrichissent et enrichissent l'État ». Et il est encore vrai maintenant, comme autrefois, que beaucoup d'hommes se retirent des affaires alors qu'ils sont encore dans la force de l'âge, et alors que leur connaissance des hommes et des choses les rend capables de conduire leurs affaires avec plus de succès que jamais. En outre, comme Sargent l'a montré, lorsqu'un homme a décidé de travailler et d'épargner jusqu'à ce qu'il se soit assuré un certain revenu pour sa vieillesse, ou pour sa famille après sa mort, il devra épargner davantage si le taux de l'intérêt est bas que s'il est élevé. Supposons, par exemple, qu'il désire se retirer des affaires avec un revenu de 400 £ par an, on assurer ce revenu à sa femme et à ses enfants après sa mort : si le taux d'intérêt est de 5 pour cent, il lui suffit de mettre de côté 8.000 £, ou de prendre une assurance sur la vie de 8.000 £ ; mais si le taux est de 4 pour cent, il doit économiser 10.000 £ ou s'assurer pour 10-000 £.

Il est donc possible qu'une baisse continue du taux de l'intérêt soit accompagnée d'un accroissement continu des quantités dont s'augmente chaque année le capital du monde. Mais il n'est pas moins vrai qu'une diminution des bénéfices éloignés que l'on peut retirer d'une somme donnée de travail et d'attente (*waiting*) tend à réduire les réserves que les gens font pour l'avenir ; ou bien, en langage plus moderne : une baisse du taux de l'intérêt tend à entraver l'accumulation de la richesse. Il est vrai que sa puissance sur la nature augmentant, il est possible à l'homme de continuer à épargner beaucoup, même avec un faible taux d'intérêt ; cependant, tant que la nature humaine restera ce qu'elle est, le nombre de ceux qu'une baisse du taux de l'intérêt portera à économiser moins qu'ils ne l'auraient fait sans cela, l'emportera sur ceux qu'elle poussera à économiser davantage ¹.

¹ Voir aussi liv. VI, chap. VI. On peut observer cependant que les liens qui existent entre le progrès du capital et une estimation très élevée des « biens futurs », semblent avoir été exagérés par les écrivains anciens, et non pas méconnus, comme J'a prétendu le Professeur Böhm-Bawerk.

[Retour à la table des matières](#)

§ 10. - Les causes qui régissent l'accumulation de la richesse et ses relations avec le taux de l'intérêt ont de si nombreux points de contact avec les diverses parties de la science économique, qu'il est difficile de les étudier complètement dans aucune partie, de notre ouvrage. Bien que dans le présent livre nous nous occupions surtout du point de vue de l'offre, il a paru nécessaire de donner provisoirement ici quelques indications sur les relations générales existant entre la demande et l'offre de capital. Nous avons vu que :

L'accumulation de la richesse est influencée par un grand nombre de causes : par la coutume, par l'habitude de se maîtriser et de se représenter l'avenir, et surtout par la force des affections de famille. La sécurité est une condition nécessaire pour qu'elle ait lieu ; le progrès des connaissances et de l'intelligence la facilite de bien des manières.

Une augmentation du taux de l'intérêt donné pour le capital, c'est-à-dire une augmentation du prix de demande de l'épargne, tend à augmenter le volume de l'épargne. Il est vrai que certaines personnes qui ont décidé de s'assurer un revenu d'une certaine somme, pour eux ou pour leur famille, épargnent moins avec un taux d'intérêt élevé qu'avec un taux faible ; cependant, en dépit de ce fait, c'est une règle à peu près universelle qu'une élévation du taux de l'intérêt augmente le désir d'épargner ; et il augmente souvent le pouvoir d'épargner, ou plutôt c'est souvent une indication que l'efficacité de nos ressources productives a augmenté. Mais les anciens économistes allaient trop loin en suggérant qu'une élévation de l'intérêt (ou des profits) au dépens des salaires augmentait toujours le pouvoir d'épargne : ils oubliaient que, au point de vue national, le placement de la richesse sous la forme d'enfants de la classe ouvrière est aussi productif que son placement en chevaux et en machines.

Il faut cependant rappeler que la somme de richesse placée en une année est une faible partie du stock déjà existant, et que, par suite, le stock ne serait pas augmenté d'une façon sensible une année où se produirait une augmentation, même considérable, du taux annuel de l'épargne.

Note sur les statistiques relatives au progrès de la richesse

[Retour à la table des matières](#)

§ 11. - L'histoire statistique du progrès de la richesse est singulièrement pauvre et trompeuse. Ce fait est dû en partie aux difficultés inhérentes à toute tentative pour donner une mesure numérique de la richesse qui puisse s'appliquer à des lieux et à des temps différents ; il est dû aussi à l'absence de tentative systématique pour rassembler les renseignements nécessaires. Le gouvernement des États-Unis, il est vrai, demande des renseignements sur les biens de chaque personne ; et quoique les renseignements

ainsi obtenus ne soient pas satisfaisants, ce sont pourtant peut-être les meilleurs que nous ayons.

Pour apprécier la richesse des autres pays, il faut se baser uniquement sur des estimations du revenu que l'on capitalise à des taux différents ; ces taux sont choisis en tenant compte : 1° du taux général d'intérêt courant à ce moment ; 2° de la mesure selon laquelle le revenu que donne une richesse particulière peut être attribué : a) au pouvoir permanent que possède la richesse elle-même de donner un revenu ; b) au travail dépensé en l'employant, ou à l'épuisement du capital lui-même. Ce dernier élément est particulièrement important dans le cas des usines métallurgiques qui se déprécient rapidement, et encore plus dans le cas des mines qui semblent devoir s'épuiser vite ; ces sortes de richesses ne doivent être capitalisées qu'avec un faible taux de capitalisation. D'un autre côté, l'aptitude du sol à donner un revenu semble devoir s'accroître ; et là où il en est ainsi, le revenu du sol doit être capitalisé à un taux élevé, qui peut être considéré comme faisant compensation pour les richesses qui rentrent sous le chef *b*.

Le sol, les maisons, et le bétail, sont les trois formes de richesse qui toujours et partout ont été au premier rang par leur importance. Mais le sol diffère des autres choses en ce qu'une augmentation de sa valeur est souvent due surtout à ce que sa rareté est devenue plus grande ; elle indique donc des besoins plus grands, plutôt que de plus grandes ressources pour satisfaire les besoins. Ainsi on estimait que le sol des États-Unis en 1880 avait à peu près la même valeur que le sol du Royaume-Uni, et la moitié à peu près de celle du sol de la France. Sa valeur en monnaie était insignifiante il y a cent ans, et si, dans deux ou trois cents ans, la densité de la population est à peu près la même aux États-Unis que dans le Royaume-Uni, le sol du premier de ces deux pays vaudra au moins vingt fois autant que celui du dernier.

Dans la première partie du Moyen-Age, la valeur totale du sol de l'Angleterre était bien inférieure à celle des quelques animaux à forte charpente, mais de petite taille, qui y mouraient de faim pendant l'hiver. A l'heure actuelle, bien que beaucoup des meilleures terres aient été utilisées pour les maisons, les chemins de fer, etc. ; bien que le bétail ait un poids total plus de dix fois supérieur, et soit de meilleure qualité ; bien qu'un capital agricole considérable existe sous des formes qui étaient alors inconnues : cependant le sol cultivable vaut plus de trois fois autant que le capital d'exploitation agricole. Les quelques années de la grande guerre avec la France doublèrent presque la valeur nominale du sol de l'Angleterre. Depuis lors, le libre échange, les améliorations des transports, l'ouverture de pays neufs, et d'autres causes, ont abaissé la valeur nominale de la partie du sol qui est consacrée à l'agriculture. Et elles ont eu pour effet d'élever en Angleterre, par rapport au Continent, le pouvoir général d'achat de la monnaie à l'égard des marchandises. Au début du XIXe siècle, 25 francs auraient acheté plus de choses en France, et surtout une plus grande quantité des choses que consomment les classes ouvrières, qu'une livre en Angleterre. Mais maintenant l'avantage est de notre côté, et cela fait que les récents progrès de la richesse en France paraissent être, relativement à ceux qu'elle a faits en Angleterre, plus grands qu'ils ne le sont en réalité.

Il faut tenir compte de tous les faits de ce genre, et aussi du fait qu'une baisse du taux de l'intérêt augmente le taux auquel un revenu doit être capitalisé, et par suite augmente la valeur d'un bien qui produit un revenu donné. On voit alors que les estimations de la richesse d'un pays seraient très trompeuses, même si les statistiques

de revenus sur lesquelles elles sont basées étaient exactes ; mais cependant ces estimations ne sont pas entièrement dénuées d'intérêt.

L'ouvrage de Giffen, *Growth of Capital*, contient des discussions suggestives sur plusieurs des chiffres du tableau suivant.

Pays et sources de l'estimation	Sol (millions de £)	Maisons, etc. (millions de £)	Capital agricole (millions de £)	Autres formes de richesse (millions de £)	Richesse totale (millions de £)	Richesse par tête (millions de £)
Angleterre						
1679 (Petty)	144	30	36	40	250	42
1690 (Gregory Kirig)	180	45	25	70	320	58
1812 (Colquhoun)	750	300	143	653	1.846	180
1885 (Giffen)	1.333	1.700	382	3.012	6.427	315
Royaume- Uni						
1812 Colquhoun).	1.200	400	228	908	2.736	160
1855 (Edleston)	1.700	550	472	1.048	3.760	130
1865 (Giffen) -	1.864	1031	620	2.598	6.113	200
1875 (Giffen)	2.007	1.420	668	4.453	8.548	260
1885 (Giffen)	1.691	1.927	522	5.897	10.037	270
États-Unis						
1880 (Census)	2.040	2.000	480	4.208	8.728	175
1890 (Census)					13.200	200
France						
1892 (De Foville)	3.000	2.000	400	4.000	9.400	247
Italie						
1884 (Pantaleoni)	1.160	360			1.920	65

Rogers a tiré de la situation des différents comtés, au point de vue de l'impôt une histoire instructive des changements survenus dans la richesse relative des différentes parties de l'Angleterre. Le grand ouvrage du vicomte d'Avenel, *Histoire économique de la propriété*, etc., contient une grande abondance de documents sur la France ; d'excellentes études comparatives du progrès de la richesse en France et dans les autres pays ont été faites par Levasseur, Leroy-Beaulieu, Neymarck et de Foville.

Principes d'économie politique : tome 1 :
livre IV : Les agents de la production

Chapitre huit

Organisation industrielle

[Retour à la table des matières](#)

§ 1. - Les écrivains qui se sont occupés de science sociale, depuis l'époque de Platon se sont plu à insister sur l'augmentation de rendement que le travail tire de l'organisation. Mais sur ce point, comme sur d'autres, Adam Smith a donné une portée nouvelle et plus étendue à une idée ancienne, grâce à la pénétration philosophique avec laquelle il l'expliqua, et grâce aux faits dont il l'illustra. Après avoir insisté sur les avantages de la division du travail, et avoir indiqué comment ils rendent possible à une plus grande population de vivre à l'aise sur un territoire limité, il conclut que l'insuffisance des moyens de subsistance par rapport à la population tend à éliminer les races qui, faute d'organisation, ou pour toute autre cause, sont incapables de tirer bon parti des avantages que possèdent les lieux où elles habitent.

Avant que l'ouvrage d'Adam Smith eut trouvé beaucoup de lecteurs, les biologistes avaient déjà commencé à faire de grands progrès dans la façon de comprendre la véritable nature des différences d'organisation qui distinguent les animaux supérieurs des animaux inférieurs; et avant qu'il se fut écoulé deux nouvelles générations, le mémoire historique de Malthus sur la lutte de l'homme pour l'existence mit Darwin

sur la voie de ses études sur les effets de la lutte pour l'existence dans le monde animal et végétal qui aboutirent à sa découverte touchant le rôle qu'elle joue constamment au point de vue de la sélection. Depuis lors la biologie a plus que payé sa dette ; les économistes ont à leur tour profité beaucoup des nombreuses et profondes analogies qui ont été découvertes entre l'organisation sociale, et particulièrement l'organisation industrielle, d'une part, et l'organisation physique des animaux supérieurs d'autre part. Dans certains cas, il est vrai, ces analogies apparentes disparurent à un examen plus minutieux ; mais beaucoup de celles qui semblaient à première vue les plus fantaisistes, ont peu à peu été remplacées par d'autres, et ont finalement justifié leur prétention de servir d'illustrations à l'unité d'action fondamentale qui existe entre les lois du monde physique et celles du monde moral. Cette unité centrale est exprimée par la règle générale, qui ne souffre pas beaucoup d'exceptions, selon laquelle le développement d'un organisme, social ou physique, entraîne une subdivision croissante des fonctions entre ses parties distinctes, et d'autre part une relation plus étroite entre elles ¹. Chaque partie en vient à pouvoir de moins en moins se suffire à elle-même, à dépendre de plus en plus des autres parties pour son bien-être ; de sorte que tout désordre dans une partie quelconque d'un organisme supérieurement développé affecte ainsi les autres parties.

Ce progrès dans la subdivision des fonctions, ou « différenciation », comme on l'appelle, se manifeste, en ce qui touche l'industrie, sous la forme de la division du travail, et sous celle des progrès de la spécialisation, des connaissances et du machinisme. Tandis que l'intégration, c'est-à-dire l'intimité et la solidité croissantes des liens qui existent entre les différentes parties de l'organisme industriel, se manifeste sous les formes suivantes: progrès de la sécurité en matière de crédit commercial, progrès des moyens et des habitudes de communication par mer et par terre, des chemins de fer et du télégraphe, de la poste et de l'imprimerie.

La théorie d'après laquelle les organismes dont le développement est supérieur, au sens que nous venons de donner à cette expression, sont ceux qui ont le plus de chance de survivre dans la lutte pour l'existence, est elle-même en voie de progrès. Elle n'est pas encore entièrement élaborée aujourd'hui, ni au point de vue biologique, ni au point de vue économique. Mais nous pouvons envisager les principales conséquences économiques de la loi d'après laquelle la lutte pour l'existence amène la multiplication des organismes qui sont le mieux adaptés pour profiter de leur milieu.

Elle demande à être interprétée avec prudence, car le fait qu'une chose est profitable à son milieu ne suffit pas à assurer sa survivance, ni dans le monde physique, ni dans le monde moral. La loi de la « survivance des plus aptes » affirme que les organismes qui tendent à survivre sont ceux qui sont les plus aptes à utiliser le milieu pour leurs propres fins. Ceux qui utilisent le mieux leur milieu sont souvent aussi ceux qui sont le plus utiles à ceux qui les entourent; mais parfois ils leur sont nuisibles.

Réciproquement, il peut arriver que la lutte pour la survivance ne réussisse pas à faire naître des organismes qui seraient pourtant très profitables à leur milieu. Dans le monde économique, le besoin d'une disposition industrielle nouvelle ne suffit pas pour en provoquer à coup sûr l'offre, à moins que ce soit autre chose qu'un simple

¹ Outre les ouvrages de Herbert Spencer sur ce sujet, et l'ouvrage de Bagehot, *Physics and Politics*, voir une brillante étude de Häckel sur *Arbeitsteilung in Menschen-und Thierleben*. Il faut se reporter aussi à Schäffle, *Bau und Leben des sozialen Körpers*, et à Hearn, *Plutology*.

désir, ou qu'un simple besoin. La demande doit être effective, c'est-à-dire qu'elle doit être accompagnée d'un paiement équivalent, ou de quelque autre avantage offert à ceux qui la satisferont¹. Le simple désir qu'ont des ouvriers de participer à la direction et aux profits de la fabrique où ils travaillent, ou le besoin qu'éprouvent des jeunes gens bien doués de recevoir une bonne éducation technique, n'est pas une demande dans le sens où le mot est employé lorsqu'on dit que l'offre suit naturellement et sûrement la demande. Cela semble être une pénible vérité, mais quelques-unes de ses conséquences les plus pénibles sont atténuées par le fait que lei; races chez lesquelles on se rend gratuitement des services les uns aux autres, ne sont pas seulement celles qui ont le plus de chance de prospérer pendant quelque temps, mais celles qui ont le plus de chance d'avoir une nombreuse descendance héritant de ces bienfaisantes habitudes.

[Retour à la table des matières](#)

§ 2. - Même dans le monde végétal, une espèce qui négligerait le sort de ses graines, disparaîtrait bientôt, quelque vigoureux que soit son développement. Les devoirs de famille et de race sont souvent compris d'une façon élevée, dans le règne animal ; et même les animaux de proie, que nous sommes accoutumés à regarder comme les types de la cruauté, qui savent utiliser avec férocité leur milieu, et ne font rien pour lui en retour, sont bien obligés cependant, en tant qu'individus, de se dévouer pour leurs rejetons. Et en nous élevant des intérêts plus étroits de la famille à ceux de la race, nous voyons que parmi les animaux qui vivent en société, comme les abeilles et les fourmis, les races qui survivent sont celles où l'individu montre le plus d'énergie à rendre à la société des services variés sans l'aiguillon d'un bénéfice direct pour lui-même.

Mais lorsque nous arrivons aux êtres humains, doués de la raison et de la parole, l'influence fortifiante exercée par le sentiment du devoir social sur l'énergie d'un groupe prend des formes plus variées. Il est vrai qu'aux âges les plus grossiers de la vie humaine, beaucoup des services que les individus se rendent les uns aux autres sont dus, presque comme chez les abeilles et les fourmis, à des habitudes héréditaires et à des impulsions irraisonnées. Mais le sacrifice réfléchi, et par suite moral, de soi-même, fait bientôt son apparition. Il est alimenté par les sages enseignements des prophètes, des prêtres et des législateurs, et il est inculqué au moyen de paraboles et de légendes. Peu à peu la sympathie irraisonnée, dont les germes existent chez les animaux inférieurs, étend sa sphère, et arrive à être acceptée après réflexion comme mobile d'action : l'affection sociale, d'abord à peine supérieure à celle qui existe dans une bande de loups ou dans une troupe de brigands, se transforme peu à peu en un noble patriotisme ; l'idéal religieux s'élève et se purifie. Les races chez lesquelles ces qualités sont le plus développées, sont sûres, toutes choses étant égales, de se montrer plus fortes que les autres dans la guerre et dans la lutte contre la faim et la maladie ; finalement elles sont sûres de prévaloir. Ainsi donc la lutte pour la vie amène à la longue la survivance des races d'hommes où l'individu montre le plus de disposition à

¹ Comme toutes les autres théories du même ordre, celle-ci a besoin d'être interprétée en tenant compte du fait que la demande effective d'un acheteur dépend de ses ressources, aussi bien que de ses besoins : un faible besoin de la part d'un homme riche agit souvent avec plus de force effective sur l'organisation commerciale du monde qu'un grand besoin de la part d'un homme pauvre.

se sacrifier au profit de ceux qui l'entourent, de celles par conséquent qui sont les plus aptes collectivement à tirer parti de leur milieu.

Malheureusement les qualités qui permettent à une race de l'emporter sur une autre, ne sont pas toutes bienfaisantes pour l'humanité dans son ensemble. Sans doute on aurait tort d'insister beaucoup sur le fait que des races à demi-sauvages ont pu souvent, grâce à leurs habitudes guerrières, triompher d'autres races qui leur étaient supérieures dans toutes les vertus de la paix : de pareils succès en effet ont graduellement augmenté la vigueur physique de l'humanité et son aptitude à accomplir de grandes choses ; elles ont en définitive fait peut-être plus de bien que de mal. Mais on peut admettre, sans faire les mêmes restrictions, qu'une race ne prouve pas qu'elle mérite bien de l'humanité par le seul fait qu'elle réussit à prospérer au milieu ou à côté d'une autre. Sans doute la biologie et la science sociale montrent toutes deux que parfois les parasites servent de façon inattendue les êtres dont ils vivent ; mais dans bien des cas ils utilisent à leur avantage les particularités de ces êtres sans rien leur donner en retour. S'il existe, économiquement parlant, une demande pour les services des trafiquants de monnaie juifs et arméniens dans l'est de l'Europe et en Asie, ou pour la main d'œuvre des Chinois en Californie, ce fait n'est pas en lui-même la preuve, ni même un bien sérieux indice que de pareilles situations tendent à élever le niveau de l'humanité dans son ensemble. Sans doute une race entièrement livrée à ses seules ressources peut rarement prospérer à moins qu'elle ne soit abondamment douée des plus habiles vertus sociales ; mais une race manquant de ces vertus et incapable de s'élever à elle seule, peut arriver à prospérer grâce à ses relations avec une autre race. An total, et sous la réserve de graves exceptions, les races qui survivent et prédominent sont celles chez lesquelles les meilleures qualités sont le mieux développées.

[Retour à la table des matières](#)

§ 3. - Cette influence de l'hérédité ne se montre nulle part avec plus d'évidence que dans l'organisation sociale. Car celle-ci ne peut être que le résultat d'un lent développement, le produit d'un grand nombre de générations : elle est basée sur les habitudes et les aptitudes du grand nombre, qui ne sauraient changer rapidement. Dans les temps primitifs, alors que la religion, le culte et les cérémonies, l'organisation politique, l'organisation militaire et l'organisation industrielle, étaient étroitement unis et n'étaient même que les faces différentes de la même chose, on constate que presque toutes les nations qui étaient à la tête du progrès humain s'accordèrent pour adopter un système plus ou moins rigoureux de castes : et ce fait prouve par lui-même que la distinction en castes était bien appropriée à ce milieu, et qu'en somme il augmenta la force des races et des nations qui l'adoptèrent. Comme il était un facteur dominant toute leur vie, les nations qui l'adoptèrent n'auraient en effet pas pu l'emporter en règle ordinaire sur les autres, si l'influence exercée par lui n'avait pas été au total avantageuse. Leur prééminence ne prouvait pas qu'il fut sans défauts, mais que ses avantages, relativement à ce stade particulier du progrès, l'emportaient sur ses défauts.

Nous savons qu'il peut se faire qu'un animal ou un végétal diffère de ses concurrents par la possession de deux qualités, dont l'une constitue pour lui un grand avantage, tandis que l'autre est sans importance, peut-être même légèrement nuisible : l'existence de la première qualité permet à l'espèce de triompher, en dépit de l'autre ; la

survivance de cette dernière ne prouvera pas qu'elle soit avantageuse. De même la lutte pour l'existence a laissé subsister dans l'humanité beaucoup de qualités et d'habitudes ne présentant par elles-mêmes aucun avantage, mais associées par un lien plus ou moins permanent à d'autres qui étaient de grandes causes de force. Des exemples de ce genre se rencontrent chez les peuples qui doivent surtout leur supériorité à des succès militaires, dans la tendance qu'ils ont à se conduire en oppresseurs, et à mépriser tout travail de longue haleine. On en trouve aussi chez les peuples commerçants, dans leur tendance à trop penser à la richesse et à l'employer en dépenses de luxe. Mais les exemples les plus frappants se rencontrent en matière d'organisation sociale ; l'excellente adaptation du système des castes à l'œuvre particulière qu'il avait à accomplir, lui permit de prospérer en dépit de ses grands défauts, dont le principal était sa rigidité et le sacrifice de l'individu aux intérêts de la société, ou plutôt à certaines exigences spéciales de la société.

En passant par-dessus les périodes intermédiaires et en arrivant tout de suite à l'organisation moderne du monde occidental, nous voyons qu'elle offre un contraste frappant et une ressemblance non moins frappante avec le système des castes. D'une part la rigidité a été remplacée par la plasticité : les procédés de travail qui étaient autrefois stéréotypés, changent maintenant avec une rapidité étonnante. Les relations sociales entre les classes, et la position de l'individu dans sa classe, qui étaient autrefois fixées avec précision par des règles traditionnelles, sont maintenant parfaitement variables et changent avec les circonstances changeantes du moment. Mais, d'un autre côté, le sacrifice de l'individu aux exigences de la société, en ce qui regarde la production de la richesse matérielle, est à certains égards comme un cas d'atavisme, comme une survivance des conditions qui prévalaient aux temps lointains de la domination des castes : la division du travail entre les différentes branches d'industrie, et entre les différents individus dans la même branche, est si entière et si rigide, que les véritables intérêts du producteur risquent parfois d'être sacrifiés en vue d'accroître la somme que son travail ajoute au total de la production.

[Retour à la table des matières](#)

§ 4. - Adam Smith, tout en insistant sur les avantages généraux de cette minutieuse division du travail et de cette délicate organisation industrielle qui étaient en train de se développer à son époque avec une rapidité sans exemple, eut soin cependant de signaler que ce système avait bien des défauts et qu'il entraînait bien des maux¹. Mais beaucoup de ceux qui l'ont suivi, ayant moins de pénétration scientifique et parfois moins de véritable connaissance du monde, soutinrent hardiment que tout ce qui existe est bien. Il ne leur suffit pas d'insister sur le fait que la nouvelle organisation industrielle va en se développant rapidement et triomphe des formes rivales dans toutes les directions, ni de montrer que ce fait à lui seul prouve qu'elle répond à un besoin des temps, et que ses avantages l'emportent sur ses inconvénients.

Quelques-uns allèrent plus loin et appliquèrent le même raisonnement à tous les détails de cette organisation ; ils ne voyaient pas que la force même du système dans son ensemble lui permet de présenter beaucoup de particularités qui en elles-mêmes sont fâcheuses. Pendant un temps ils fascinèrent le monde par leurs descriptions

¹ Nous avons déjà noté (Livre I, ch. IV, § 3) l'emploi inexact du mot *Smithianismus* en Allemagne.

romanesques des proportions parfaites de cette organisation « naturelle » de l'industrie, née du germe rudimentaire de l'intérêt personnel : chaque homme choisit son travail quotidien avec, la seule idée d'en obtenir le meilleur prix possible, mais avec cette conséquence inévitable de choisir par là même le travail dans lequel il rendra le plus de service aux autres. Ils prétendirent par exemple que si un homme possède un talent de directeur d'entreprise, il est sûrement conduit à l'employer au mieux de l'intérêt de l'humanité ; que, pendant ce temps, d'autres personnes, poussées de même par leur propre intérêt, sont amenées à lui fournir pour son usage tout le capital dont il peut faire bon emploi ; que son propre intérêt l'amène à disposer de ceux qu'il emploie de telle façon que chacun ait le travail pour lequel il est le plus apte et pas un autre ; que son intérêt l'amène aussi à acquérir et à utiliser les machines et autres instruments de production qui peuvent, mieux que d'autres équivalents et du même prix, contribuer, entre ses mains, à subvenir aux besoins de l'humanité.

Ils avaient raison de soutenir que ce sont là d'importants problèmes qui ne peuvent pas être bien compris sans une étude beaucoup plus attentive que celle qui leur est consacrée par ces écrivains hâtifs qui, alors comme aujourd'hui, arrivaient à une facile popularité par d'aveugles attaques contre l'état social existant. Mais la défense qu'eux-mêmes en faisaient, bien que plus intelligente, méritait presque tout autant le reproche d'être inspirée par un préjugé de parti. La subtilité romanesque de cette « organisation naturelle de l'industrie » était séduisante pour des esprits sérieux et réfléchis ; elle les dispensait de voir, et de chercher à corriger, le mal qui se mêlait au bien dans les transformations s'accomplissant autour d'eux ; et elle les empêchait de rechercher si beaucoup des institutions, même parmi les plus importantes de l'organisation moderne, ne pourraient pas être éphémères : ayant d'ailleurs beaucoup d'excellents résultats à donner pendant leur existence, comme le système des castes l'avait fait dans son temps ; mais étant, comme lui, surtout utiles en ce qu'elles ouvrent la voie à une meilleure organisation pour des temps plus heureux.

[Retour à la table des matières](#)

§ 5. - De plus la théorie ne tenait pas compte de ce que les organes voient leur vigueur s'accroître lorsqu'on en fait usage. M. Herbert Spencer a fait plus que personne autre pour établir la vérité et l'importance de la loi d'après laquelle si un exercice physique ou intellectuel procure du plaisir et se répète par suite fréquemment, les organes physiques ou intellectuels qu'il met en jeu, ont des chances de progresser avec rapidité. Chez les animaux inférieurs, il est vrai, l'action de cette loi est si intimement mêlée à celle de la survivance des plus aptes, qu'il est rarement nécessaire d'insister sur la distinction entre les deux. En effet, on pouvait deviner *a priori*, et l'observation semble prouver, que la lutte pour la survivance tend à empêcher les animaux de prendre beaucoup de plaisir à l'exercice des fonctions qui ne contribuent pas à leur bien-être.

Mais l'homme, avec sa forte individualité, a plus de liberté. Il se plaît à exercer ses facultés pour elles-mêmes : tantôt pour en faire un noble emploi, soit en s'abandonnant à la poussée de la vie, comme le faisaient les Grecs antiques, soit sous l'action d'un effort réfléchi et ferme en vue de fins importantes ; tantôt pour en faire un usage bas, comme dans le cas où le goût pour la boisson prend un développement morbide. La supériorité physique de la race anglaise sur toutes, celles qui ont vécu de la vie des

viles aussi largement que nous, est due au grand développement des jeux dans lesquels notre jeunesse exerce ses facultés physiques à seule fin de les exercer. Les facultés religieuses, morales, intellectuelles et artistiques, dont dépend le progrès de l'industrie, ne sont pas acquises uniquement en vue des choses qu'elles peuvent procurer; mais on les développe par l'exercice en vue du plaisir et du bonheur qu'elles-mêmes procurent; de même, une bonne organisation de l'État, ce grand facteur de la prospérité économique, est le produit d'une variété infinie de motifs, dont beaucoup n'ont aucun lien avec la recherche de l'enrichissement de la nation ¹.

Sans doute, il est vrai que les qualités physiques acquises par les parents pendant leur vie se transmettent rarement, petit-être même jamais, à leur descendance. Mais il ne semble y avoir aucune bonne raison de douter que les enfants de ceux qui ont mené une vie physiquement et moralement saine, ne soient d'une nature plus vigoureuse que si leurs parents avaient vécu dans des conditions malsaines, affaiblissantes pour leurs corps et leurs esprits. Il est certain que dans le premier cas les enfants, une fois nés, seront mieux nourris et mieux élevés, qu'ils acquerront des goûts plus sains, et qu'ils auront plus de cette considération pour les autres et de ce respect pour soi-même qui sont les grands ressorts du progrès humain ².

Il est donc nécessaire d'examiner avec soin si l'organisation industrielle actuelle ne pourrait pas avec avantage être modifiée de façon à augmenter les occasions que les classes industrielles inférieures possèdent de faire usage de leurs facultés intellectuelles, de tirer du plaisir de cet usage, et de les fortifier en s'en servant. L'argument d'après lequel une pareille transformation, si elle avait été avantageuse, se serait déjà opérée par le jeu de la lutte pour la survivance, doit être rejeté comme insuffisant. Sans doute, le développement tendrait alors de lui-même à se faire dans cette direction, mais son action serait lente; et c'est la prérogative de l'homme de hâter la marche du progrès en prévoyant et en préparant la voie pour l'avenir. Nous devons toujours nous rappeler que des changements, qui n'ajoutent que peu au rendement immédiat de la production, peuvent être précieux s'ils préparent l'humanité à une organisation supérieure où la production de la richesse sera plus efficace et sa distribution plus juste, et que tout système qui laisse gaspiller les plus hautes facultés des classes inférieures soulève de graves préventions.

Nous pouvons maintenant étudier provisoirement les formes actuelles de l'organisation industrielle, et le rôle qu'elles jouent sur l'offre des richesses matérielles.

¹ L'homme, au milieu de si nombreux mobiles, peut s'appliquer volontairement à encourager le développement de l'un d'eux, mais il peut aussi se décider à entraver le progrès d'un autre. La lenteur des progrès pendant le Moyen Age fut due en partie à un mépris voulu de l'instruction.

² Voir note XI à l'appendice.

Principes d'économie politique : tome 1 :
livre IV : Les agents de la production

Chapitre neuf

Organisation industrielle (suite). Division du travail. Influence du machinisme

[Retour à la table des matières](#)

§ 1. - La première condition d'une bonne organisation de l'industrie est que chacun y soit employé dans le travail que ses capacités et son instruction le rendent apte à bien faire, et qu'il soit muni pour son travail des meilleures machines et des meilleurs instruments. Nous laisserons de côté pour le moment la répartition du travail entre ceux qui exécutent les détails de la production, et ceux, d'autre part, qui dirigent son organisation générale et qui en supportent les risques ; nous nous en tiendrons à la division du travail entre les différentes catégories d'agents de la production, en insistant spécialement sur l'influence des machines. Dans le chapitre suivant, nous examinerons les effets réciproques de la division du travail et de la localisation de l'industrie. Dans un troisième chapitre, nous rechercherons en quoi les avantages de la division du travail sont influencés par l'accumulation de gros capitaux entre les mains de simples individus et de sociétés, ou, comme on dit d'ordinaire, par la production en grand ; et enfin nous examinerons la spécialisation croissante qui se produit dans le travail de direction des entreprises.

Tout le monde sait bien que « pratiquer est le moyen de se perfectionner », que la pratique permet d'accomplir, avec relativement peu de peine, quelque chose qui semblait d'abord difficile, tout en le faisant beaucoup mieux qu'auparavant. La physiologie explique dans une certaine mesure ce fait. Elle permet de croire que le changement est dû au développement graduel de nouvelles habitudes d'action plus ou moins « réflexe » ou automatique. Des actions purement réflexes, comme celle de respirer en dormant, sont exécutées par le jeu des centres nerveux locaux sans aucun appel à l'autorité centrale suprême de la pensée qui est supposée résider dans le cerveau. Mais tous les mouvements réfléchis exigent l'attention de l'autorité centrale principale. Elle est renseignée par les centres nerveux ou autorités locales, et peut-être en certains cas directement par les nerfs sensitifs ; puis elle renvoie des instructions détaillées et complexes aux autorités locales, ou en certains cas directement aux nerfs musculaires, et elle coordonne ainsi leur action de façon à produire à peu près les résultats requis ¹.

Le fondement physiologique du travail purement intellectuel n'est pas encore bien connu; mais le peu que nous savons du développement de la structure du cerveau semble indiquer que la pratique, dans quelque ordre de pensée que ce soit, fait naître des relations nouvelles entre les différentes parties du cerveau. En tout cas, nous savons que la pratique permet à une personne de résoudre rapidement, et sans fatigue sérieuse, des questions qu'elle n'aurait traitées que très imparfaitement peu de temps avant, même au prix des plus grands efforts. L'esprit du négociant, celui de l'homme de loi, du médecin et de l'homme de science, arrivent peu à peu à acquérir un stock de connaissances et une faculté d'intuition qu'un penseur puissant ne pourrait acquérir que par les plus sérieux efforts continuellement appliqués pendant des années à une série plus ou moins restreinte de questions. Naturellement, l'esprit ne peut pas

¹ Par exemple, la première fois qu'un homme essaye de patiner, il doit donner toute son attention au maintien de son équilibre ; son cerveau doit exercer une surveillance directe sur chaque mouvement, et il ne lui reste pas beaucoup d'énergie intellectuelle pour autre chose. Après un certain temps de pratique, l'action devient semi-automatique, les centres nerveux locaux se chargent presque complètement de diriger les muscles, le cerveau reste libre, et l'homme peut enchaîner avec indépendance ses pensées ; il peut même changer sa route pour éviter un obstacle, ou rattraper son équilibre lorsqu'une légère inégalité du sol le lui a fait perdre, sans interrompre aucunement le cours de ses pensées. Il semble que l'exercice de la force nerveuse, sous la direction immédiate du pouvoir pensant qui réside dans le cerveau, crée une série de liens, donnant probablement lieu à une modification physique distincte, entre les nerfs et les centres nerveux intéressés ; et ces liens nouveaux peuvent être regardés comme une sorte de capital de force nerveuse. Il y a probablement quelque chose comme une organisation bureaucratique des centres nerveux locaux : la moelle, l'épine dorsale et les plus gros ganglions jouant d'ordinaire le rôle des autorités provinciales et étant capables, après quelque temps, de diriger les autorités de district et de village sans déranger le gouvernement suprême. Très probablement ils envoient des renseignements sur ce qui se passe ; mais s'il n'arrive rien d'anormal, on n'y prête pas beaucoup d'attention. Pourtant, lorsqu'il faut accomplir une action nouvelle, comme par exemple lorsqu'il faut apprendre à patiner à reculons, il sera fait appel pendant quelque temps à toute la force du pouvoir pensant; on sera alors capable, grâce à l'adaptation particulière que les nerfs et les centres nerveux ont subie en vue du patinage, de faire quelque chose qui aurait été tout à fait impossible sans elle.

Pour prendre un exemple plus relevé : lorsqu'un peintre est dans ses meilleurs moments, son cerveau est entièrement pris par son œuvre ; toute sa force intellectuelle y est appliquée, et la fatigue est trop grande pour être continuée pendant longtemps. En quelques heures d'une heureuse inspiration il peut exprimer des pensées qui soient capables d'exercer une influence sensible sur les générations à venir. Mais son pouvoir d'expression s'est formé dans d'innombrables heures d'un travail laborieux par lequel il a, peu à peu, établi une connexion étroite entre son œil et sa main, suffisante pour lui permettre de faire de bonnes esquisses grossières des choses avec lesquelles il est un peu familiarisé, alors même qu'il prend part à une conversation absorbante et n'a peut-être pas conscience d'avoir un pinceau à la main.

travailler sérieusement pendant beaucoup d'heures par jour dans une même direction : un homme travaillant beaucoup prend du plaisir à un travail qui ne rentre pas dans sa profession, mais qui fatiguerait une personne ayant à le faire tout le long du jour.

Certains réformateurs sociaux ont soutenu que ceux qui se livrent au travail cérébral le plus sérieux, peuvent aussi accomplir une bonne dose de travail manuel sans diminuer leur aptitude à acquérir de nouvelles connaissances ou à résoudre de difficiles questions. Mais l'expérience semble montrer que le meilleur soulagement à la fatigue se trouve dans les occupations entreprises pour obéir à la fantaisie du moment et abandonnées lorsque la fantaisie est passée, c'est-à-dire dans ce que l'instinct populaire range parmi les délassements. Toute occupation qui est assez astreignante (*business-like*), pour qu'on doive parfois se forcer par un effort de volonté à s'y appliquer, épuise la force nerveuse et n'est pas un véritable délassement ; elle n'est donc pas économique au point de vue de la collectivité, à moins que sa valeur ne soit suffisante pour compenser le tort considérable qu'elle peut faire au travail principal de celui qui s'y livre ¹.

[Retour à la table des matières](#)

§ 2. - C'est une question difficile, et non encore résolue, de savoir jusqu'où la spécialisation devrait être poussée dans les travaux du genre le plus élevé. En matière de science, la meilleure règle semble être que la sphère d'étude soit étendue pendant la jeunesse, et qu'elle aille peu à peu en se rétrécissant à mesure que les années passent. Un médecin qui a toujours concentré son attention exclusivement sur une classe de maladies, peut donner un avis moins sage, même sur les matières de sa spécialité, qu'un autre médecin qui, ayant appris par une large expérience à considérer ces maladies dans leur relation avec la santé en général, concentre peu à peu ses études de plus en plus sur elles, emmagasine un grand nombre d'expériences particulières et se forme un instinct subtil. Mais il n'est pas douteux que l'on peut, à l'aide de la division du travail, accroître considérablement les résultats obtenus dans les occupations qui demandent surtout une habileté purement manuelle.

Adam Smith signalait qu'un garçon qui n'avait jamais fait autre chose que des épingles toute sa vie, pourrait les faire deux fois plus vite qu'un forgeron très habile qui ne se mettrait à fabriquer des épingles qu'occasionnellement. Quelqu'un qui a à exécuter la même série d'opérations pendant des jours sur des choses ayant exactement la même forme, apprend peu à peu à remuer ses doigts exactement comme il le faut, par une action presque automatique, et avec une rapidité plus grande qu'il ne lui serait possible si chacun de ses mouvements devait être précédé d'une décision réfléchie de la volonté. Un exemple familier est fourni par l'habileté des enfants à

¹ J. S. Mill est allé jusqu'à soutenir que ses occupations à l'*India Office* ne gênaient en rien ses études philosophiques. Mais il paraît probable que cette atteinte portée à ses facultés les plus actives a affaibli sa pensée plus qu'il ne le croyait. Bien que, par là, les services remarquables qu'il a rendus à sa génération n'aient été que fort peu diminués, son aptitude pour les travaux qui influencent le cours de la pensée dans les générations futures en a probablement été affectée d'une façon considérable. C'est en économisant chaque atome de sa faible vigueur physique que Darwin put accomplir tant de travaux de cette sorte : un réformateur social qui aurait réussi à employer à un travail utile pour la collectivité les heures de loisir de Darwin, aurait fait faire à celle-ci une mauvaise affaire.

attacher les fils dans une filature de coton. De même dans une manufacture de vêtements ou de souliers, une personne qui fait, soit à la main, soit à la machine, toujours la même couture sur une pièce de cuir ou de drap d'une dimension toujours la même, heure après heure, jour par jour, est capable de l'exécuter avec beaucoup moins d'effort et bien plus vite qu'un ouvrier possédant une plus grande rapidité de main et de coup d'œil, et une habileté générale d'un ordre plus élevé, mais qui a l'habitude de faire un vêtement ou un soulier tout entier ¹.

De même, dans les industries du bois et des métaux, lorsqu'un homme doit exécuter exactement les mêmes opérations sans cesse sur la même pièce, il prend l'habitude de la tenir exactement de la façon qu'il faut, et de disposer les outils et les autres choses dont il se sert de la façon qui lui permet de les mettre en œuvre avec la moindre perte de temps et de force dans ses mouvements. Accoutumé à les trouver toujours dans la même position et à les prendre dans le même ordre, ses mains travaillent presque automatiquement : avec une plus longue pratique sa dépense de force nerveuse diminue même plus rapidement que sa dépense de force musculaire.

Lorsqu'un acte a été ainsi ramené à la routine, il est à peu près arrivé au moment où il peut être exécuté par la machine. La principale difficulté à vaincre est de permettre au mécanisme de tenir l'objet solidement et exactement dans la position où la machine peut agir sur lui de la manière demandée, et sans perdre trop de temps à le saisir. Mais on peut généralement y arriver lorsque le résultat vaut qu'on y consacre un peu de travail et quelques frais. Alors l'opération entière peut souvent être dirigée par un seul ouvrier qui, assis devant la machine, prend de la main gauche une pièce de bois ou de métal dans un tas, et la pose dans un creux, tandis qu'avec sa main droite il tire un levier, ou met d'une façon quelconque la machine en œuvre ; enfin, avec sa main gauche, il jette à un autre tas l'objet qui a été exactement coupé, ou poinçonné, ou vrillé, ou raboté, d'après un modèle donné. C'est surtout dans ces industries que nous voyons les rapports des *trade-unions* modernes se plaindre de ce que les ouvriers non qualifiés, et même leurs femmes et leurs enfants, soient employés à exécuter un travail qui exigeait d'habitude d'habileté et le jugement d'un mécanicien expérimenté, mais qui a été ramené à une simple routine par le progrès du machinisme et la minutie sans cesse plus grande de la subdivision du travail.

¹ Les meilleurs vêtements, et les plus coûteux, sont faits par des tailleurs très habiles et très bien payés, qui achèvent complètement une pièce, puis une autre ; tandis que les vêtements bon marché et mauvais sont faits, pour des salaires de famine, par des femmes sans habileté qui emportent le vêtement chez elles et font tout le travail de couture elles-mêmes. Mais les vêtements de qualité intermédiaire sont faits dans des ateliers ou dans des fabriques, où la division et la subdivision du travail sont poussées aussi loin que le permet l'état du personnel dirigeant, et ce procédé gagne avec rapidité du terrain des deux côtés sur les procédés rivaux. Lord Lauderdale (*Inquiry*, p. 282) cite l'argumentation par laquelle Xénophon montre que le travail qui donne le meilleur résultat est celui dans lequel chacun se limite à une tâche unique, comme lorsqu'un homme se borne à coudre des souliers ou des vêtements, tandis qu'un autre les coupe ; la cuisine du roi est bien meilleure qu'aucune autre, parce qu'il a un cuisinier pour faire bouillir la viande, un autre pour la rôtir, un pour faire bouillir le poisson, un autre pour le frire : il n'a pas un homme chargé de fabriquer toutes les sortes de pains, mais un homme à part pour les différentes qualités.

[Retour à la table des matières](#)

§ 3. - Nous aboutissons ainsi à une règle générale, dont l'action est plus prononcée dans certaines branches d'industries que dans d'autres, mais qui s'applique à toutes. C'est que toute opération industrielle qui peut être ramenée à l'uniformité, de sorte que la même chose soit exécutée toujours de la même façon, est destinée à coup sûr à être plus ou moins tard confiée à une machine. Cette règle peut souffrir des retards et des difficultés ; mais si le travail à exécuter se fait sur une échelle suffisante, l'argent et les facultés d'invention y seront appliqués sans réserve jusqu'à ce que la solution soit trouvée ¹.

Ainsi ces deux phénomènes, le progrès du machinisme, et le progrès de la subdivision du travail, ont marché ensemble et sont dans une certaine mesure connexes. Mais la connexion n'est pas aussi étroite qu'on le suppose d'ordinaire. C'est l'extension des marchés, l'accroissement de la demande pour de grandes quantités de marchandises de même espèce, et, parfois, de marchandises faites avec une grande précision, qui mène à la subdivision du travail. Le progrès du machinisme a pour principal effet de rendre moins cher et plus précis un travail qui, même sans cela, aurait été subdivisé. Par exemple, « en organisant les ateliers de Soho, Boulton et Watt jugèrent nécessaire de pousser la division du travail aussi loin que possible. Il n'existait pas de tours à chariots mécaniques, de raboteuses, ni de foreuses, comme on en trouve aujourd'hui, qui permettent à la construction mécanique de se faire presque à coup sûr avec précision. Tout dépendait de l'habileté mécanique individuelle des mains et des yeux ; les machines employées étaient elles-mêmes bien moins perfectionnées que maintenant. Boulton et Watt s'efforcèrent de triompher partiellement de la difficulté en spécialisant leurs ouvriers dans des tâches particulières pour les rendre aussi habiles que possible. Par une habitude continue à se servir des mêmes outils, et à fabriquer les mêmes objets, ils acquéraient ainsi une grande habileté individuelle » ². Ainsi, le machinisme vient sans cesse supplanter et rendre inutile cette habileté purement manuelle, dont l'acquisition était, même encore à l'époque d'Adam Smith, le principal avantage de la division du travail. Mais cette influence se trouve plus que contrebalancée par la tendance du machinisme à accroître l'importance des entreprises manufacturières et à les rendre plus complexes : par là le machinisme

¹ Un grand inventeur passe pour avoir dépensé 300.000 £. En expériences relatives au machinisme dans l'industrie textile, et on dit que ses dépenses lui ont été abondamment remboursées : quelques-unes de ses inventions sont de celles qui ne peuvent être faites que par un homme de génie, et, quelque grand que fût le besoin qu'on avait d'elles, elles ont dû attendre qu'ait paru l'homme qui pouvait les trouver. Il demandait, et la demande n'était pas déraisonnable, 1.000 £. comme prix de ses machines à peigner ; et un fabricant de laine filée, surchargé de travail, trouva qu'il avait avantage à acheter une machine de plus, et à payer pour elle cette somme, six mois seulement avant l'expiration du brevet. Mais de pareils cas sont exceptionnels ; d'ordinaire, les machines brevetées ne sont pas très chères. Dans certains cas l'économie que permet leur production en un lieu unique par des machines spécialisées est si grande que le propriétaire du brevet trouve avantage à les vendre à un prix inférieur à l'ancien prix que coûtaient les machines moins bonnes qu'elles remplacent : cet ancien prix lui donnerait un profit si élevé qu'il a avantage à vendre à un prix inférieur, pour introduire l'emploi des machines dans de nouveaux usages ou sur de nouveaux marchés. Dans presque toutes les industries, beaucoup de travaux sont faits à la main, quoiqu'il soit bien connu qu'ils pourraient aisément être faits en y adaptant des machines déjà employées dans cette industrie ou dans une autre. On s'en abstient pourtant parce que ces machines n'auraient pas là assez d'emploi pour rémunérer la peine et la dépense de les fabriquer.

² Smile, *Boulton and Watt*, pp. 170, 171.

augmente les occasions de division du travail dans tous les genres de travaux, et notamment dans le travail de direction.

[Retour à la table des matières](#)

§ 4. - La facilité qu'offre le machinisme d'exécuter des travaux qui exigent trop de précision pour être faits à la main, apparaît peut-être le mieux dans certaines branches métallurgiques où le système des parties interchangeables va en se développant rapidement. C'est seulement après une longue pratique, et au prix de beaucoup d'attention et de travail, que la main peut fabriquer une pièce métallique qui ressemble exactement à une autre ou qui s'ajuste à une autre. Et, malgré cela, l'exactitude n'est pas complète. Mais c'est justement le travail qu'une machine bien faite peut accomplir avec le plus de facilité et de perfection. Par exemple, si les semeuses et les moissonneuses devaient être fabriquées à la main, leur prix d'acquisition serait très élevé; et lorsque une pièce en serait brisée, elle ne pourrait être remplacée qu'à grands frais en renvoyant la machine au fabricant ou en faisant venir un ouvrier très habile. Mais dans l'état de choses actuel, le fabricant possède un approvisionnement de pièces identiques à celle qui a été brisée, fabriquées par les mêmes machines et interchangeables avec elle. Un agriculteur du Nord-Ouest de l'Amérique, séparé peut-être par une centaine de milles de tout bon atelier mécanique, peut employer avec confiance une machine compliquée; car il sait que, en télégraphiant le numéro de la machine et le numéro de la pièce qu'il briserait, il peut recevoir par le prochain train une pièce qu'il peut mettre lui-même en place. L'importance de ce principe des parties interchangeables n'a été saisie que récemment; bien des signes montrent cependant qu'il servira plus qu'aucun autre à étendre l'usage des machines construites mécaniquement, dans toutes les branches de production, y compris même les travaux domestiques et agricoles ¹.

La fabrication des montres fournit une bonne illustration des influences que le machinisme exerce sur le caractère de l'industrie moderne. Il y a peu d'années, le principal siège de cette industrie était dans la Suisse française; la subdivision du travail y était poussée assez loin, quoique une grande partie du travail fût faite par une population plus ou moins dispersée. Il y avait environ cinquante branches distinctes, dont chacune effectuait une petite partie du travail. Dans presque toutes il fallait une habileté manuelle très spécialisée, mais très peu de jugement; les bénéfices étaient généralement faibles, parce que l'industrie existait depuis trop longtemps pour que ceux qui y travaillaient pussent avoir quelque chose ressemblant à un monopole, et parce qu'il n'était pas difficile d'y faire entrer tout enfant doué d'une intelligence ordinaire. Mais cette industrie est maintenant en train de céder la place au système américain de fabrication des montres à la machine, qui ne demande qu'une très faible habileté manuelle spéciale. En fait, le machinisme devient chaque année de plus en plus automatique, et tend à recourir de moins en moins à l'assistance de la main de l'homme. Mais plus est délicate la puissance de la machine, plus doit être grande la somme de jugement et d'attention nécessaire chez ceux qui la surveillent. Prenez, par exemple, une belle machine qui, à un bout, s'alimente elle-même en fil d'acier, et à

¹ Le système doit son origine dans une grande mesure aux calibres types (*standard gauges*) de Sir Joseph Whitworth; mais c'est en Amérique qu'il a été pratiqué, avec le plus d'initiative et de perfection. M. Trowbridge en a fait une bonne étude dans le 2e volume du *Report of the tenth census for the United States*.

l'autre donne des petites vis d'une forme exquise ; elle déplace un grand nombre d'ouvriers qui avaient acquis, il est vrai, une habileté manuelle très grande et très spécialisée, mais qui menaient des vies sédentaires, fatiguant leurs yeux avec des microscopes, et ne trouvant dans leur travail que très peu emploi de leurs facultés, si ce n'est de celle de se servir de leurs mains. Mais la machine est compliquée et coûteuse, et la personne qui la surveille doit avoir de l'intelligence et un vif sentiment de responsabilité, qualités tendant à la longue à affiner le caractère ; or ces qualités, bien que plus communes qu'autrefois, sont cependant encore suffisamment rares pour qu'on soit obligé de les payer très cher. Évidemment, c'est là un cas extrême, et la plus grande partie du travail exécuté dans une fabrique de montres est beaucoup plus simple. Mais elle exige des facultés plus relevées que ne le faisait l'ancien système de fabrication, et ceux qui y sont employés y gagnent en moyenne des salaires plus forts. Le nouveau mode de fabrication a déjà assez abaissé le prix des bonnes montres, pour les mettre à la portée des classes les plus pauvres, et il semble pouvoir bientôt exécuter les travaux du genre le plus relevé ¹.

Ceux qui finissent et réunissent les différentes parties d'une montre doivent toujours avoir une habileté très spécialisée ; mais la plupart des machines qui sont employées dans une fabrique de montres ne diffèrent pas par leurs caractères généraux de celles qui sont employées dans les autres industries travaillant les métaux légers : en fait, beaucoup d'entre elles sont de simples modifications des machines à tourner, à mortaiser, à poinçonner, à forer, à raboter, à contourner, à laminier, et de quelques autres, qui sont courantes dans toutes les industries mécaniques. C'est là un bon exemple de ce fait que tandis que la subdivision du travail va en augmentant constamment, beaucoup des limites existant entre des industries qui sont nominalement distinctes sont en voie de devenir plus minces et plus faciles à franchir. Autrefois, lorsque les fabricants de montres avaient à souffrir d'une diminution dans la demande de leurs articles, il ne leur aurait été d'aucun secours d'apprendre que la fabrication des fusils manquait de bras ; mais les ouvriers d'une fabrique de montres trouveraient des machines très analogues à celles avec lesquelles ils sont familiarisés, s'ils s'égarèrent dans une manufacture de fusils, dans une fabrique de construction de machines à coudre ou de machines à tisser. Une fabrique de montres, avec ceux qui y travaillent, pourrait être convertie sans perte très grande en une fabrique de machines à coudre : la condition presque unique pour cela serait que dans la nouvelle fabrique personne ne soit employé à un travail exigeant un niveau d'intelligence plus élevé que celui demandé par le travail auquel il était accoutumé.

[Retour à la table des matières](#)

§ 5. - L'industrie de l'imprimerie fournit un autre exemple de la façon dont un progrès du machinisme et une augmentation du volume de la production entraînent une minutieuse subdivision du travail. Chacun connaît le colon journaliste des régions américaines récemment colonisées qui compose les caractères de ses articles à mesure qu'il les écrit, puis qui, avec l'aide d'un boy, imprime ses feuilles et les distribue à ses voisins. Lorsque l'invention de l'imprimerie était encore nouvelle, l'imprimeur avait à

¹ La perfection que le machinisme a déjà obtenue apparaît dans le fait qu'à l'Exposition des inventions, récemment tenue à Londres, le représentant d'une fabrique américaine de montres démontra cinquante montres devant quelques représentants anglais de l'ancien mode de fabrication ; puis, après avoir formé plusieurs tas avec les différentes pièces, il leur demanda de prendre successivement une pièce à chaque tas ; il mit alors ces pièces dans une boîte de montre et leur rendit une montre en parfait état.

faire tout cela lui-même, et en outre à fabriquer lui-même ses instruments de travail ¹. Ils lui sont maintenant fournis par des industries « subsidiaires » qui peuvent fournir, même à l'homme qui imprime au loin dans les forêts, tout ce dont il a besoin. Mais en dépit de l'aide qu'il obtient ainsi du dehors, un grand établissement d'imprimerie doit donner place dans ses murs à bien des catégories différentes d'ouvriers. Pour ne rien dire de ceux qui organisent et surveillent l'entreprise, de ceux qui font le travail de bureau et s'occupent des approvisionnements, des correcteurs corrigeant les fautes qui peuvent s'être glissées dans les « épreuves », des ingénieurs et des réparateurs pour les machines, de ceux qui clichent, qui corrigent et préparent les plaques de stéréotypie, des magasiniers et des enfants, garçons et filles, qui les aident, et de plusieurs autres catégories moins importantes, on trouve les deux grands groupes des compositeurs qui composent les caractères, des mécaniciens et des conducteurs qui font les tirages. Chacun de ces deux groupes est divisé en plusieurs petits groupes, notamment dans les grands centres de l'industrie de l'imprimerie. À Londres, par exemple, un conducteur qui était habitué à un genre de machine, ou un compositeur qui avait l'habitude d'un genre de travail, s'ils viennent à perdre leur place, ne renonceront pas volontiers au bénéfice de leur habileté acquise, et, dédaignant leur connaissance générale du métier, ils chercheront à être employés: l'un à un autre genre de machine, l'autre à un autre travail de composition ². Ces barrières entre les subtiles subdivisions d'une industrie, tiennent une grande place dans beaucoup d'études où l'on décrit la tendance moderne vers la spécialisation de l'industrie; et c'est avec raison dans une certaine mesure, car s'il est vrai que beaucoup d'entre elles soient assez légères pour qu'un homme perdant son travail dans une subdivision puisse passer dans une autre sans perdre beaucoup de son habileté, cependant il ne le fait qu'après avoir pendant quelque temps cherché du travail dans son ancienne spécialité ; aussi, en ce qui touche les fluctuations légères d'une semaine à l'autre dans une industrie, ces barrières sont aussi efficaces que le seraient de plus rigides. Mais elles sont d'une toute autre espèce que les larges et profondes divisions qui séparaient au Moyen Age un groupe d'artisans d'un autre, et qui jetèrent les tisserands à la main dans de longues misères lorsque leur industrie les eut abandonnés ³.

¹ « Le fondeur de caractères fut probablement le premier à se séparer de l'entreprise ; ensuite les imprimeurs ont chargé d'autres personnes du soin de fabriquer les presses ; puis l'encre et les rouleaux eurent des fabricants distincts et séparés ; et il apparut une classe de gens qui, bien qu'appartenant à d'autres industries, se firent une spécialité des instruments servant à l'imprimerie : forgerons, menuisiers, ingénieurs, pour imprimeurs ». SOUTHWARD, *Encyclopedia Britannica*, *Ve Typography*.

² Par exemple, M. Southward nous dit : « un conducteur peut ne connaître que les machines à livres, ou seulement les nouvelles machines ; il peut connaître tout ce qui concerne les machines imprimant sur des surfaces planes, ou celles qui impriment sur des cylindres ; ou bien il peut ne connaître qu'une seule espèce de cylindres. Des machines entièrement nouvelles créent une catégorie nouvelle d'ouvriers. Il y a des hommes, parfaitement compétents pour diriger une presse Walter, qui ne savent pas faire marcher des machines à deux couleurs, ni des machines pour le travail de livre soigné. Dans la catégorie des compositeurs, la division du travail est poussée à un point plus minutieux encore. Un imprimeur à l'ancienne mode composerait indifféremment une affiche, un titre, ou un livre. À l'heure actuelle, nous avons des « *jobbing hands* » (*mains* pour les travaux de ville), des « *book hands* » (*mains* pour les livres), et des « *news hands* » (*mains* pour les journaux), le mot *main* indiquant le caractère de fabrique que présente l'entreprise. Il y a des « *jobbing hands* » (*mains* pour les travaux de ville) qui s'en tiennent aux affiches. Les *mains* pour les livres comprennent ceux qui composent les titres et ceux qui composent le corps de l'ouvrage. Parmi ces derniers, en outre, tandis que l'un compose, l'autre, le *maker-up* (metteur en pages) arrange les pages ».

³ Examinons plus en détail le résultat que le progrès du machinisme produit de supplanter le travail manuel dans certaines directions, et de lui ouvrir dans d'autres de nouvelles occupations. Examinons les procédés par lesquels de grandes éditions d'un grand journal sont composées et

Dans l'industrie de l'imprimerie, comme dans celle de l'horlogerie, nous voyons les instruments mécaniques et les procédés scientifiques permettre d'obtenir des résultats qui seraient impossibles sans eux ; en même temps, ils exécutent des tâches qui exigeaient d'ordinaire de l'habileté et de la dextérité manuelles, mais pas beaucoup de jugement ; enfin, ils laissent à la main de l'homme toutes les parties qui exigent du jugement, et lui ouvrent toutes sortes d'occupations nouvelles dans lesquelles il en faut beaucoup. Tout progrès et toute diminution de prix dans le matériel de l'imprimerie augmentent la demande d'hommes possédant le jugement, la discrétion et les connaissances littéraires qui sont nécessaires aux correcteurs, augmentent aussi la demande d'hommes possédant le goût et l'habileté nécessaires pour savoir bien composer un titre, ou pour savoir préparer une feuille devant recevoir l'impression d'une gravure et arriver à ce que la lumière et l'ombre y soient bien distribuées. Par là aussi augmente la demande d'artistes bien doués et habiles, pour dessiner ou pour graver sur le bois, la pierre et les métaux ; il faudra aussi davantage de ces hommes qui savent donner en dix lignes un résumé exact d'un speech qui a duré dix minutes - tour de force intellectuel dont nous n'apprécions pas assez la difficulté parce qu'il s'accomplit très souvent. Par là encore on verra s'augmenter le travail, des photographes, des ouvriers de l'électrotypie et de la stéréotypie, celui des fabricants de matériel pour imprimerie, et celui de beaucoup d'autres ouvriers qui tirent de leur travail plus de bénéfice intellectuel et de bénéfice pécuniaire que ne le faisaient ces margeurs, ces monteurs, et ces plieurs de journaux, qui se sont vus enlever leur travail par des mains et des bras de fer.

[Retour à la table des matières](#)

§ 6. - Examinons maintenant les effets que le machinisme produit sur la diminution de cette fatigue musculaire excessive qui était, il y a peu de générations, le lot commun de plus de la moitié des ouvriers, même dans un pays comme l'Angleterre. Les plus merveilleux exemples de la puissance du machinisme se rencontrent dans les grands ateliers métallurgiques, et notamment dans ceux qui fabriquent les plaques de cuirasse, où la force à déployer est si grande que les muscles de l'homme ne comptent pour rien, où tout mouvement, soit horizontal, soit vertical, doit être effectué par la force hydraulique ou par la force de la vapeur, et où le rôle de l'homme se borne à diriger la machine, à enlever les poussières ou à exécuter quelque tâche secondaire.

Ce genre de machines a augmenté notre puissance sur la nature, mais sans modifier directement le caractère du travail de l'homme d'une façon notable, car ce qu'il fait ainsi, il ne pourrait pas le faire sans elles. Mais dans d'autres industries la machine

imprimées en quelques heures. D'abord une bonne partie de la composition des caractères est elle-même souvent faite par une machine ; mais dans certains cas les caractères sont tout d'abord placés sur une surface plane qui ne permet, pas d'imprimer très rapidement. La première chose à faire ensuite est donc d'en faire un cliché en papier mâché que l'on déploie sur un cylindre, et qui sert alors de moule pour cliquer à son tour une planche métallique qui s'adapte aux cylindres de la presse. Fixée sur eux, elle tourne, venant toucher alternativement les rouleaux à encre et le papier. Le papier est disposé sur un énorme rouleau, à l'arrière de la machine et se déroule automatiquement en passant, d'abord sur les cylindres à humecter et ensuite sur les cylindres à imprimer, dont le premier l'imprime d'un côté, et le second de l'autre : il arrive ensuite aux cylindres coupeurs qui le coupent en dimensions égales, et ensuite à l'appareil plieur, qui le plie et le rend prêt à être vendu. Une fois la machine bien préparée, un seul homme suffit à la diriger, et il peut imprimer 12.000 exemplaires à l'heure.

a diminué le labeur de l'homme. Les charpentiers, par exemple, fabriquent des objets analogues à ceux dont se servaient nos grands-pères, mais avec bien moins de fatigue pour eux. Ils se bornent aujourd'hui à faire ces parties du travail qui sont les plus agréables et les plus intéressantes. Dans toutes les petites villes, et presque dans tous les villages, on trouve des machines à vapeur pour scier, pour raboter, pour monter. Elles leur épargnent cette grosse fatigue qui, il n'y a pas longtemps encore les rendait d'ordinaire prématurément vieux ¹.

Les machines nouvelles, lorsqu'elles viennent d'être inventées, exigent généralement beaucoup de soin et d'attention. Mais le travail nécessaire pour les surveiller va toujours en diminuant; la partie qui en est uniforme et monotone est peu à peu confiée à la machine, qui devient ainsi toujours de plus en plus automatique et se dirigeant toute seule; jusqu'à ce que enfin il ne reste plus rien à faire à la main, sauf à fournir la matière première à certains intervalles et à enlever le travail lorsqu'il est fini. Il reste encore la responsabilité de veiller à ce que la machine soit en bon état et travaille d'une manière égale; mais cette tâche elle-même est souvent facilitée par l'introduction d'un mouvement automatique qui force la machine à s'arrêter dès que quelque chose va mal.

Rien ne pouvait être plus étroit et plus monotone que l'occupation d'un tisserand d'étoffes unies autrefois : aujourd'hui, une femme dirige quatre métiers on davantage, dont chacun fait en un jour plusieurs fois autant de travail que l'ancien métier à bras; et son travail est bien moins monotone et demande bien plus de jugement qu'il n'en fallait autrefois. De sorte que pour cent yards de toile qui sont tissés, le travail purement monotone accompli par des êtres humains n'est probablement pas la vingtième partie de ce qu'il était ².

Des exemples de ce genre se trouvent dans l'histoire récente de beaucoup d'industries : il faut en tenir un grand compte lorsque nous constatons que l'organisation moderne de l'industrie tend à limiter la tâche de chaque personne, et, par suite, à la rendre monotone. Les industries où le travail est le plus subdivisé sont celles où il y a le plus de chances pour que la plus grande partie de la fatigue musculaire soit supprimée par le machinisme, et par là le principal inconvénient de la monotonie du travail se trouve bien diminuée. Comme le dit Roscher, c'est la monotonie de la vie bien plutôt que la monotonie du travail qu'il faut redouter : la monotonie du travail n'est un inconvénient de premier ordre que lorsqu'elle entraîne la monotonie de la vie. Or,

¹ La demie-varlope, employée à polir les grandes planches pour parquets, était la pire ennemie du charpentier. Tous les hommes, sauf les très habiles, étaient obligés de passer une grande partie de leur temps avec la demie-varlope ; cela leur donnait des maladies de cœur et les rendait généralement vieux vers l'âge de quarante ans. Mais aujourd'hui les hommes qui deviennent prématurément vieux par excès de travail se trouvent presque exclusivement parmi les professions libérales, parmi ceux employés dans les travaux qui demandent le plus d'attention, et dans certaines régions agricoles où le taux des salaires est encore très bas, et où les gens ont l'habitude de se mal nourrir. Adam Smith nous dit : « On voit souvent les ouvriers qui sont largement payés à la pièce, s'écraser de travail, et ruiner leur santé et leur tempérament en peu d'années. A Londres et dans quelques autres endroits, un charpentier passe pour ne pas conserver plus de huit ans sa pleine vigueur... Il n'y a presque aucune classe d'artisans qui ne soit sujette à quelque infirmité particulière, occasionnée par une application excessive à l'espèce de travail qui le concerne. » *Wealth of Nations*, liv. I, chap. VIII.

² Le rendement du travail dans l'industrie du tissage a été augmenté douze fois, et dans l'industrie de la filature six fois, pendant les soixante-dix dernières années. Dans les soixante-dix années précédentes, les progrès accomplis dans l'industrie de la filature avaient déjà augmenté le rendement du travail deux cents fois (voir ELLISSON, *Cotton Trade of Great Britain*, chap. IV et V).

lorsque le travail d'un homme exige beaucoup de fatigue physique, il n'est plus capable de rien après son travail; et ses facultés mentales ont peu de chance de se développer, à moins qu'il n'y soit fait appel dans son travail. Mais dans le travail ordinaire d'une fabrique, il n'est pas fait une très grande dépense de force nerveuse, du moins lorsque le bruit n'est pas excessif et lorsque les heures de travail ne sont pas trop longues. Le milieu social de la vie de fabrique stimule l'activité mentale pendant les heures de travail, et en dehors d'elles; même les ouvriers de fabrique dont les occupations sont, semble-t-il, les plus monotones, ont plus d'intelligence et plus de ressources intellectuelles qu'on n'en trouve chez l'ouvrier rural anglais dont le travail a plus de variété ¹.

Il est vrai que l'agriculteur américain est un homme habile et que ses enfants se poussent rapidement dans le monde. Mais comme le sol est riche et qu'il est généralement propriétaire de la terre qu'il cultive, il se trouve dans des conditions sociales meilleures que l'agriculteur anglais, Toujours il a eu à penser par lui-même et il a dû, depuis longtemps, se servir de machines compliquées et les réparer. L'ouvrier rural anglais est dans une situation bien plus désavantageuse; mais elle est en voie de s'améliorer.

[Retour à la table des matières](#)

§ 7. - Nous devons maintenant examiner quelles sont les conditions qui assurent le mieux, dans la production, les économies résultant de la division du travail. Il est évident que, pour une machine comme pour une main-d'œuvre spécialisées, leur rendement n'est qu'une des conditions de leur emploi économique ; l'autre est que l'on ait assez de travail à leur donner pour bien les employer. Comme Babbage le signalait, dans une grande fabrique, « le chef de fabrique en divisant le travail à exécuter en différentes parties dont chacune exige des degrés différents d'habileté et

¹ Les industries textiles offrent peut-être le meilleur exemple de travail exécuté autrefois à la main et maintenant à la machine. Elles sont particulièrement importantes en Angleterre où elles emploient près d'un demi-million d'hommes et plus d'un demi-million de femmes, soit plus d'un dixième des personnes qui vivent de revenus indépendants. La fatigue qui est épargnée aux muscles dans le travail de ces matières pourtant molles apparaît dans le fait que pour chacun de ce million d'ouvriers, il est employé environ un cheval-vapeur, c'est-à-dire environ dix fois la force que chacun pourrait donner en les supposant tous hommes vigoureux. L'histoire de ces industries nous servira à nous rappeler que beaucoup de ceux qui accomplissent, dans le travail manufacturier, les tâches les plus monotones, ne sont pas d'ordinaire des ouvriers qualifiés ayant abandonné, pour venir à elles, des travaux d'un ordre plus relevé, mais des ouvriers non qualifiés qui se sont élevés jusqu'à elles. Un grand nombre de ceux qui travaillent dans les filatures de coton du Lancashire y sont venus des régions très pauvres de l'Irlande ; d'autres sont les descendants des gens pauvres et de faible constitution qui ont été chassés en grand nombre au début du siècle par les conditions misérables de l'existence dans les régions agricoles les plus pauvres où les hommes étaient nourris et logés presque plus mal que les animaux qu'ils gardaient. De même, lorsqu'on regrette que les ouvriers des fabriques de coton de la Nouvelle-Angleterre ne possèdent pas le haut degré de culture qui prévalait chez eux il y a un siècle, nous devons rappeler que les descendants de ces ouvriers se sont élevés à des postes plus haut placés et où il y a plus de responsabilité, et que parmi eux se trouvent beaucoup des hommes les plus capables et les plus riches de l'Amérique. Ceux qui ont pris leurs places sont en train de s'élever à leur tour ; ce sont surtout des Canadiens français et des Irlandais, qui peuvent bien, dans leurs nouvelles habitations, prendre quelques-uns des vices de la civilisation, mais qui sont pourtant bien plus à leur aise, et ont en somme bien plus d'occasions de développer leurs facultés et celles de leurs enfants que dans leurs anciennes demeures.

de force, peut acheter tout juste la quantité exacte de l'une et de l'autre qui est nécessaire pour chaque partie ; tandis que si la totalité du travail devait être exécutée par chaque ouvrier, chacun d'eux devrait être à la fois assez habile pour exécuter les opérations les plus difficiles et assez fort pour exécuter les plus pénibles ». Pour qu'il y ait économie dans la production il ne faut pas seulement que chaque personne soit constamment employée dans un genre bien limité de travail, mais encore que s'il est nécessaire de lui confier des tâches différentes, chacune de ces tâches mette en œuvre le plus possible de son adresse et de son habileté. De même, pour se servir de machines avec économie, il faut, par exemple, qu'un tour puissant spécialement disposé pour un genre de travail puisse y être employé aussi longtemps que possible ; et si, malgré tout, il est nécessaire de l'employer à un autre travail, il faudra que celui-ci vaille la peine d'être fait par lui, et ne soit pas de nature à être exécuté aussi bien par une machine beaucoup plus faible.

Ainsi donc, au moins en ce qui concerne l'économie de la production, hommes et machines se trouvent à peu près sur le même pied ; mais tandis que la machine est un simple instrument de la production, le bien-être de l'homme en est en outre le but dernier. Nous nous sommes déjà occupés de la question de savoir si la race humaine dans son ensemble gagne à pousser à l'extrême cette spécialisation des fonctions qui permet de faire exécuter par un petit nombre d'hommes tous les travaux les plus difficiles ; mais nous devons maintenant l'examiner de plus près, en considérant spécialement le travail de direction. Le principal but des trois chapitres suivants est de rechercher quelles sont les causes qui, parmi les différentes formes de direction, permettent à quelques-unes d'entre elles de mieux tirer parti de leur milieu, et de prévaloir sur les autres ; mais il est bon que, en attendant, nous ayons présents à l'esprit les avantages que chacune d'elles procure à son milieu.

Beaucoup des économies que donne l'emploi de main-d'œuvre et de machines spécialisées, et qui sont d'ordinaire regardées comme le propre des très grands établissements, ne tiennent pas à l'importance des entreprises individuelles. Quelques-unes sont dues à l'importance de la production de même espèce dans le voisinage ; tandis que d'autres, notamment celles qui sont liées au progrès des connaissances et des arts, dépendent surtout du volume total de la production dans l'ensemble du monde civilisé. Et nous pouvons introduire ici deux termes techniques.

Nous pouvons diviser en deux catégories les économies résultant d'une augmentation de la production dans une branche quelconque : premièrement, celles qui tiennent au développement général de l'industrie ; et, secondement, celles qui tiennent aux ressources des entreprises individuelles s'occupant de cette branche de production, à leur organisation et à l'excellence de leur direction.

Nous pouvons appeler les premières *économies externes*, et les secondes *économies internes*. Dans le présent chapitre nous avons surtout étudié les économies internes ; mais nous arrivons maintenant à l'examen de ces très importantes économies externes qui peuvent souvent être obtenues par la concentration d'un grand nombre de petites entreprises d'un caractère semblable dans certaines localités, ou, comme on dit d'ordinaire, par la localisation de l'industrie.

Principes d'économie politique : tome 1 :
livre IV : Les agents de la production

Chapitre dix

Organisation industrielle (suite). Concentration d'industries spécialisées dans certaines localités

[Retour à la table des matières](#)

§ 1. - Aux premiers échelons de la civilisation, chaque localité n'avait à compter que sur ses seules ressources pour la plupart des marchandises lourdes qu'elle consommait ; à moins qu'elle n'eût des facilités particulières pour les transports par eau. Mais les besoins et les mœurs changèrent peu à peu ; les producteurs purent alors satisfaire aisément même des consommateurs avec lesquels ils n'avaient que peu de relation ; et des gens relativement pauvres purent acheter, en petit nombre, des biens coûteux, venus de loin, persuadés que ces biens ajouteraient au plaisir des jours de fête et des jours de repos pendant leur vie, ou peut-être même pendant celle de deux ou trois générations. Aussi les articles de vêtement et d'ornementation les plus légers et les plus coûteux, les épices et certains ustensiles de métal employés par toutes les classes, venaient-ils souvent de distances étonnantes. Quelques-uns n'étaient produits que dans un petit nombre de lieux, ou même dans un seul ; et ils étaient distribués par

toute l'Europe soit par le moyen des foires ¹ et des colporteurs de profession, soit par les producteurs eux-mêmes, qui variaient leur travail en faisant à pied des voyages de plusieurs milliers de milles pour vendre leurs marchandises et pour voir le monde. Ces hardis voyageurs supportaient eux-mêmes les risques de leurs petites entreprises; ils- permettaient à la production de certains biens de satisfaire les besoins d'acheteurs très éloignés ; ils créaient de nouveaux besoins chez les consommateurs, en leur montrant dans les foires et dans leurs propres demeures de nouvelles marchandises venues de loin. Une industrie concentrée dans certaines localités est d'ordinaire désignée, bien que peut-être cela ne soit pas tout à fait exact, sous le nom d'industrie localisée ².

Cette localisation élémentaire de l'industrie préparait peu à peu la voie à un grand nombre de progrès de la division du travail qui ont été accomplis de nos jours dans les arts mécaniques et dans l'organisation des entreprises. Aujourd'hui encore nous trouvons des industries de ce type ancien localisées dans des villages retirés de l'Europe centrale, et envoyant leurs simples marchandises jusqu'aux centres les plus importants de l'industrie moderne. En Russie, la naissance d'un village à la suite du développement d'un groupe familial a souvent entraîné le développement d'une industrie localisée, et il y a un nombre immense de villages qui ne s'adonnent chacun qu'à une seule branche de production, ou même seulement à une partie de cette branche ³.

[Retour à la table des matières](#)

§ 2. - Bien des causes diverses ont mené à la localisation des industries; mais les principales ont été les conditions physiques, telles que : caractères du climat et du sol, existence de mines et de carrières dans le voisinage, accès facile par terre ou par eau. Ainsi les industries métallurgiques se sont installées généralement près des mines ou dans les lieux où le combustible était bon marché. Les industries du fer, en Angleterre, cherchèrent d'abord les régions où le charbon de bois était en abondance, et

¹ Ainsi dans les documents sur la foire de Stourbridge, qui se tenait près de Cambridge, nous trouvons une infinie variété d'objets légers et précieux, venus des régions de l'Orient et de la Méditerranée qui avaient été autrefois le siège de la civilisation ; quelques-uns apportés par des bateaux italiens, d'autres ayant voyagé par terre jusqu'aux bords de la mer du Nord.

² Il n'y a pas très longtemps, les personnes qui voyageaient dans le Tyrol pouvaient voir un exemple étrange et caractéristique de cette habitude, dans un village appelé Imst. Les habitants de ce village avaient acquis, on ne sait comment, une habileté particulière pour élever les canaris : les jeunes gens s'en allaient jusqu'en des régions éloignées, portant environ cinquante petites cages suspendues au bout d'un bâton, et ils allaient jusqu'à ce qu'ils les aient toutes vendues.

³ Il y a, par exemple, plus de 500 villages consacrés aux différentes branches du travail sur bois : l'un ne fait que des rayons pour roues de voitures ; un autre ne fait que les caisses des voitures, et ainsi de suite. Des exemples d'un pareil état de choses se trouvent dans l'histoire des civilisations orientales, et dans l'histoire de l'Europe au Moyen Age. Nous voyons, par exemple, (ROGERS, *Six Centuries of Work and Wages*, chap. IV) dans le journal d'un homme de loi écrit vers 1250, que l'on fabrique du drap écarlate à Lincoln ; du blanchet à Bligh ; du « burnet » à Beverley ; du drap rustique à Colchester ; de la toile à Shaftesbury, à Lewes, et à Aylsham ; de la corde à Warwick et à Bridport ; des couteaux à Marstead ; des aiguilles à Wilton ; des rasoirs à Leicester ; du savon à Coventry ; des sangles de chevaux à Doncaster ; des peaux et des fourrures à Chester et à Shrewsbury, et ainsi de suite.

La localisation des industries en Angleterre au commencement du XVIIIe siècle est bien décrite par DEFOE, *Place of English Commerce*, 85-87 ; *English Tradesman*, II, 282-283.

ensuite elles émigrèrent dans le voisinage des houillères ¹. Le Staffordshire fabrique plusieurs espèces de poterie, dont toutes les matières premières sont importées de loin, mais on y a du charbon à bon marché et une excellente terre glaise pour faire les lourds seggars, ou boîtes dans lesquelles les poteries sont placées pendant qu'on les cuit. La paille tressée se fait surtout dans le Bedfordshire, où la paille a juste la proportion qu'il faut de silex pour qu'elle soit solide sans être cassante. Les hêtres du Buckinghamshire ont fourni la matière première pour la fabrication des sièges de Wycombe. La coutellerie de Sheffield doit surtout son existence à l'excellent grès dont y sont faites les meules.

Une autre cause importante a été la protection des cours. Les riches personnages qu'elles groupaient faisaient naître une demande pour des biens de très haute qualité ; des ouvriers spécialistes étaient attirés de loin, et ceux qui se trouvaient déjà sur place faisaient leur éducation. Lorsqu'un potentat oriental changeait de résidence - et cela arrivait constamment, en particulier pour des raisons sanitaires - la ville abandonnée pouvait quelquefois se sauver par le développement d'une industrie spécialisée qui avait dû son origine à la présence de la cour. Mais très souvent les chefs d'État ont délibérément fait venir de loin des artisans et les ont groupés. Ainsi la spécialité du Lancashire pour la mécanique est due, dit-on, à l'influence de forgerons normands qui avaient été établis à Warrington par Hugo de Lupus à l'époque de Guillaume le Conquérant. Et la plus grande partie de l'industrie manufacturière anglaise, avant l'époque du coton et de la vapeur, se trouvait dans les endroits où s'étaient établis des artisans flamands et huguenots ; beaucoup de ces établissements s'étaient faits sous l'intervention immédiate des rois Plantagenet et Tudor. Ces immigrants nous apprirent à tisser les étoffes de laine, bien que pendant longtemps nous ayons envoyé nos draps se faire fouler et teindre dans les Pays-Bas. Ils nous apprirent à saler les harengs, à travailler la soie, à fabriquer la dent-elle, le verre, le papier, et à satisfaire à beaucoup d'autres de nos besoins ².

Mais comment ces immigrants avaient-ils acquis leur habileté ? Leurs ancêtres avaient sans doute connu les arts traditionnels des civilisations antiques qui avaient fleuri sur les rives de la Méditerranée et en Orient. Car presque toutes les connaissances importantes ont de profondes racines s'étendant jusqu'aux époques lointaines du passé ; et ces racines étaient si largement répandues partout, si capables de donner des pousses vigoureuses, qu'il n'y a peut-être pas de partie du vieux monde où n'auraient pu depuis longtemps fleurir beaucoup de belles industries très perfectionnées, si leur développement avait été favorisé par le caractère de la population, et par ses institutions sociales et politiques. Tel ou tel accident peut avoir déterminé le succès d'une industrie particulière dans telle ou telle ville ; le caractère industriel d'un pays tout entier peut aussi avoir été grandement influencé par la richesse de son soi ou de ses mines, ou par les facilités commerciales qu'il présente. De semblables avantages naturels peuvent eux-mêmes avoir stimulé les qualités de libre initiative et de libre activité ; mais c'est l'existence de ces qualités, de quelque façon qu'elles

¹ Les dernières migrations de l'industrie du fer du Pays de Galles, du Staffordshire et du Shropshire vers l'Écosse et vers le Nord de l'Angleterre sont bien indiquées dans les tableaux présentés par Sir Lowthian Bell à la récente enquête sur la dépression du commerce et de l'industrie (*Commission on the Depression of Trade and Industry*, second rapport, 1re partie, p. 320).

² Fuller dit que les Flamands établirent des manufactures de drap et de futaine à Norwich, de serge à Colchester et à Taunton, de drap dans le Kent, le Gloucestershire, le Worcestershire, le Westmoreland, le Yorkshire, le Hants, le Berks et le Sussex, de casimir dans le Devonshire et de coton dans le Lancashire. SMILE, *Huguenots in England and Ireland*, p. 109. Voir aussi LECKY, *Ristory of England in the eighteenth Century*, ch. II.

soient nées, qui est la condition suprême du développement des formes supérieures de l'art de la vie. En esquisant l'histoire de la liberté de l'industrie et du travail, nous avons déjà donné un aperçu des causes qui ont localisé la suprématie industrielle du monde tantôt dans un pays et tantôt dans un autre. Nous avons vu comment la, nature physique agit sur les énergies de l'homme, comment un climat rigoureux le stimule, et comment l'ouverture de nouveaux domaines pour son travail le pousse à affronter les aventures ; mais nous avons vu aussi que l'usage qu'il fait de ces avantages dépend de ses idéals de vie, et que les influences religieuses, politiques et économiques sont ainsi entrelacées inextricablement ; si, en outre, toutes ces influences penchent de tel ou tel côté, c'est sous l'influence de grands événements politiques et sous celle de fortes personnalités individuelles.

Les causes qui déterminent le progrès économique des nations auront besoin d'être étudiées à nouveau lorsque nous arriverons aux problèmes du commerce international. Mais pour le moment nous devons laisser de côté ces mouvements très étendus de localisation de l'industrie, et examiner le sort des groupements d'ouvriers qualifiés qui se forment dans les limites étroites d'une ville manufacturière ou d'une région industrielle très peuplée.

[Retour à la table des matières](#)

§ 3. - Lorsqu'une industrie a ainsi choisi une localité, elle a des chances d'y rester longtemps, tant sont grands les avantages que présente pour des gens adonnés à la même industrie qualifiée, le fait d'être près les uns des autres. Les secrets de l'industrie cessent d'être des secrets ; ils sont pour ainsi dire dans l'air, et les enfants apprennent inconsciemment beaucoup d'entre eux. On sait apprécier le travail bien fait ; on discute aussitôt les mérites des inventions et des améliorations qui sont apportées aux machines, aux procédés, et à l'organisation générale de l'industrie. Si quelqu'un trouve une idée nouvelle, elle est aussitôt reprise par d'autres, et combinée avec des idées de leur crû ; elle devient ainsi la source d'autres idées nouvelles. Bientôt des industries subsidiaires naissent dans le voisinage, fournissant à l'industrie principale les instruments et les matières premières, organisant son trafic, et lui permettant de faire bien des économies diverses.

De plus, l'emploi économique de machines coûteuses peut être parfois possible à des conditions très avantageuses dans une région où se trouve groupée une grande production d'une certaine espèce, alors même que les capitaux individuels qui y sont employés ne seraient pas très considérables. Car des industries subsidiaires se consacrant chacune à une petite branche de l'œuvre de production, et travaillant pour un grand nombre d'entreprises voisines, sont en état d'employer continuellement des machines très spécialisées, et de leur faire rendre ce qu'elles coûtent, bien que leur prix d'achat soit élevé, et leur taux de dépréciation très rapide.

De plus, toujours, sauf aux époques primitives du développement économique, une industrie localisée tire un grand avantage du fait qu'elle est constamment un marché pour un genre particulier de travail. Les patrons sont disposés à s'adresser à un endroit où ils ont des chances de trouver un bon choix d'ouvriers possédant les aptitudes spéciales qu'il leur faut ; de leur côté les ouvriers cherchant du travail vont naturellement dans ces endroits où se trouvent beaucoup de patrons ayant besoin d'ouvriers de leur spécialité et où ils ont, par suite, des chances de trouver un marché

avantageux. Le propriétaire d'une fabrique isolée est souvent mis dans de grands embarras lorsqu'il a subitement besoin d'ouvriers d'une certaine spécialité, et un ouvrier spécialisé, qui cesse d'être employé par lui, a du mal à se tirer d'affaire. Les forces sociales coopèrent ici avec les forces économiques il y a souvent des liens étroits entre patrons et ouvriers mais ni les uns ni les autres n'aiment à sentir que s'il vient à survenir entre eux quelque incident désagréable, ils seront obligés de subir les frottements qui pourront exister entre eux ; les uns et les autres aiment pouvoir aisément briser ces liens lorsqu'ils deviennent pénibles. Ces difficultés sont encore aujourd'hui un grand obstacle au succès de toute entreprise ayant besoin d'une main-d'œuvre spéciale, qui ne se trouve pas dans le voisinage d'autres entreprises du même genre : elles vont pourtant en diminuant grâce au chemin de fer, à l'imprimerie et au télégraphe.

D'un autre côté, une industrie localisée offre quelques inconvénients, en tant que marché de travail, si, dans le travail qui s'y fait, une seule espèce prédomine, par exemple, un travail ne pouvant être exécuté que par des hommes très forts. Dans les régions métallurgiques où il n'y a ni industrie textile, ni aucune autre industrie pour donner du travail aux femmes et aux enfants, les salaires sont élevés, et le travail est coûteux pour le patron, bien que les revenus moyens en monnaie de chaque famille soient bas. Mais le remède à ce mal est évident, et il est fourni par le développement dans la même région d'industries d'un caractère supplémentaire. Aussi les industries textiles se trouvent-elles toujours rassemblées dans le voisinage des mines et des ateliers métallurgiques, parfois attirées peu à peu, parfois au contraire, comme à Barrow, installées délibérément sur une grande échelle, en vue de fournir de nouvelles occupations dans un endroit où auparavant le travail des femmes et des enfants était peu demandé.

Les avantages qu'offre la variété d'occupations se combinent avec ceux de la localisation de l'industrie dans certaines de nos grandes villes manufacturières, et c'est là l'une des principales causes de leur progrès continu. Mais, d'un autre côté, la valeur que les quartiers centraux d'une grande ville possèdent pour les commerçants permet à ceux-ci d'y payer le sol bien plus cher qu'il ne vaut pour des fabriques, même en tenant compte de ce concours d'avantages : et une compétition semblable, au sujet du logement, a lieu entre les employés des maisons de commerce et les ouvriers de fabrique. Le résultat est que, maintenant, les fabriques se groupent dans les faubourgs des grandes villes et dans les régions manufacturières avoisinantes, plutôt que dans les villes elles-mêmes ¹.

Une région qui vit surtout d'une seule industrie, est exposée à une crise très grave, au cas où la demande de ses produits vient à diminuer, comme au cas où la matière première dont elle se sert vient à manquer. Cet inconvénient lui-même est en grande mesure évité par l'existence de ces grandes villes et de ces grandes régions industrielles où plusieurs industries différentes se trouvent développées. Si l'une vient à manquer pendant quelque temps, les autres peuvent lui venir en aide indirectement;

¹ Le mouvement a été particulièrement remarquable pour l'industrie textile. Manchester, Leeds, et Lyon, sont encore les principaux centres des industries du coton, de la laine et de la soie; mais elles ne produisent plus elles-mêmes qu'une faible partie des marchandises auxquelles elles doivent leur renommée. D'un autre côté, Londres et Paris continuent à être les deux plus grandes villes manufacturières du monde, Philadelphie venant la troisième. Les influences qu'exercent les uns sur les autres les phénomènes suivants : localisation de l'industrie, développement des villes et des habitudes de vie urbaine, progrès du machinisme, sont bien étudiées par HOBSON, *Evolution of Capitalism*.

et, grâce à elles, les boutiquiers pourront continuer à faire crédit aux ouvriers de l'industrie qui chôme.

Nous avons ainsi étudié la localisation au point de vue de la production. Mais il faut aussi considérer les avantages qu'en retire le consommateur. Il se rend à la boutique la plus proche pour un achat peu important ; mais pour un achat important il prend la peine de visiter la partie de la ville où il sait que se trouvent des magasins particulièrement bien approvisionnés pour la marchandise dont il a besoin. Aussi les magasins qui vendent des objets coûteux et de choix ont une tendance à se grouper ; tandis qu'il, n'en est pas ainsi pour ceux qui répondent aux besoins domestiques ordinaires ¹.

[Retour à la table des matières](#)

§ 4. - Toute diminution de prix des moyens de communication, toute facilité nouvelle d'échanger librement des idées entre lieux éloignés, font obstacle aux forces qui tendent à localiser les industries. En nous plaçant à un point de vue général, nous pourrions dire qu'une diminution des tarifs de transport ou des frets tend à pousser chaque localité à acheter au loin beaucoup plus de choses ; elle tend ainsi à concentrer les industries particulières dans certaines localités. Mais, d'un autre côté, tout ce qui permet aux gens d'émigrer plus facilement d'un lieu à un autre amène les ouvriers spécialisés à travailler près des consommateurs qui achètent leurs marchandises. Ces deux tendances opposées apparaissent très bien dans l'histoire récente du peuple anglais.

D'un côté, la diminution continue du fret, l'ouverture de chemins de fer joignant les régions agricoles de l'Amérique et de l'Inde à la côte, et l'adoption du libre-échange par l'Angleterre, ont amené une grande augmentation de ses importations de produits bruts. Mais, d'un autre côté, l'augmentation du bon marché, de la rapidité, et du confort, pour les voyages à l'étranger, ont amené ses hommes d'affaires expérimentés et ses ouvriers spécialisés à créer de nouvelles industries dans d'autres pays, et à aider ces pays à produire eux-mêmes ce qu'ils avaient l'habitude d'acheter à l'Angleterre. Des mécaniciens anglais, dans presque toutes les parties du monde, ont appris aux gens à se servir des machines anglaises et même à en fabriquer de semblables ; et des mineurs anglais sont allés ouvrir des mines qui ont diminué pour un grand nombre de produits anglais la demande de l'étranger.

Un des plus frappants exemples de mouvement dans le sens de la spécialisation des industries dans un pays, est le développement rapide de la population non agricole de l'Angleterre dans ces derniers temps. La nature exacte de ce changement peut pourtant être mal comprise, et son intérêt est si grand, tant par lui-même que par les exemples qu'il offre pour illustrer les principes généraux étudiés dans ce chapitre et dans le précédent, qu'il sera bon de nous arrêter ici quelque peu pour l'examiner.

En premier lieu, la diminution réelle des industries agricoles en Angleterre n'est pas aussi grande qu'il semble à première vue. Il est vrai que la population comptée comme agricole formait au Moyen Age les trois quarts de la population totale ; tandis qu'elle ne formait que le neuvième au dernier recensement, et ne sera peut-être que le

¹ Cf. HOBSON, loc. cit., p. 114.

douzième au prochain recensement. Mais il faut se rappeler que la population dite agricole, au Moyen Age, n'était pas exclusivement occupée à l'agriculture ; les habitants de la campagne exécutaient eux-mêmes pour leurs besoins une grande partie du travail qui est fait maintenant par des brasseurs et des boulangers, par des filateurs et des tisserands, par des maçons et des charpentiers, par des couturières et par des tailleurs, et par beaucoup d'autres industries. Cette habitude de se suffire à soi-même a disparu peu à peu, mais, pour la plus grande partie, seulement au début du XIXe siècle; et il est probable que la somme de travail consacré à la terre à ce moment-là ne formait pas, sur l'ensemble du travail du pays, une partie beaucoup plus faible qu'au Moyen Age. En effet, bien que l'exportation de laine et de blé eut cessé, l'augmentation des produits tirés du sol avait été si grande, que le rapide progrès des procédés agricoles suffisait à peine à arrêter l'action de la loi du rendement décroissant. Mais, peu à peu, une grande quantité de travail fut détournée des champs pour la fabrication des machines agricoles. Ce changement ne se fit pas pleinement sentir sur le chiffre de la population comptée comme agricole tant que les machines furent tirées par des chevaux, car le travail nécessaire pour soigner et nourrir ceux-ci fut regardé comme un travail agricole.

Mais depuis quelques années l'emploi de la vapeur dans l'agriculture se développait rapidement, et a coïncidé avec un accroissement de l'importation des produits agricoles. Les mineurs qui fournissent le combustible à ces machines à vapeur, et les mécaniciens qui les fabriquent et les dirigent dans les champs, ne sont pas considérés comme employés dans l'agriculture, bien que le résultat dernier de leur travail soit d'aider à la culture. La diminution réelle de la population agricole n'est donc pas aussi grande qu'il semble à première vue; mais il s'est produit un changement dans sa distribution ¹.

Nous avons déjà appelé l'attention sur l'influence que l'importation des produits agricoles exerce, en modifiant les valeurs relatives des différents sols : ceux qui perdent le plus de leur valeur sont ceux qui valaient surtout par leur production en blé, et qui n'étaient pas naturellement très fertiles, tout en étant susceptibles de donner d'assez bonnes récoltes au prix d'une exploitation coûteuse. Les régions où ces terrains prédominent, ont contribué pour plus que leur part à former ces foules de travailleurs ruraux qui ont émigré vers les grandes villes ; et c'est là une nouvelle cause qui a agi sur la répartition géographique des industries dans le pays. Un remarquable exemple de l'influence des nouveaux moyens de transport est fourni par ces régions de pâturage qui envoient du lait et du beurre par des trains express spéciaux à Londres et dans d'autres grandes villes, pendant qu'elles tirent leur alimentation en blé des rivages lointains de l'Atlantique ou même de l'Océan Pacifique.

¹ Le Dr Ogle a montré (*Statistical Journal*, juin 1889) que le chiffre total de la population rurale de l'Angleterre - c'est-à-dire celle qui vit à la campagne ou dans des agglomérations de moins de 5.000 habitants - n'a diminué que de 2 % de 1851 à 1881 ; mais naturellement la diminution a été plus considérable dans certains comtés. « La diminution est due à l'émigration des jeunes gens, surtout au-dessous de vingt-cinq ans, vers les régions industrielles, et des garçons en plus grand nombre que les filles... La plus grosse diminution se constate pour les personnes employées à un travail agricole. Mais une diminution considérable se présente pour les personnes employées à des métiers à la campagne. Il y a eu une augmentation considérable pour les personnes occupées au transport des marchandises, pour les boutiquiers, pour les domestiques et autres serviteurs, et pour les personnes employées dans l'enseignement. »

Mais, en outre, les changements des récentes années n'ont pas eu pour effet, comme il pouvait sembler probable à première vue, d'augmenter la proportion de ceux qui sont employés dans les manufactures.

Le rendement des manufactures anglaises est certainement bien des fois supérieur à ce qu'il était au milieu du siècle, mais le nombre des personnes occupées dans les manufactures de toute sorte ne forme pas, par rapport à la population totale, un pourcentage plus grand en 1881 qu'en 1851¹. Ce résultat paraît surtout étrange si l'on songe que dans les personnes employées par les manufactures figurent ceux qui fabriquent les machines et les instruments agricoles qui sont d'un si grand usage en Angleterre.

La principale explication de ce fait se trouve dans la merveilleuse augmentation de la puissance des machines depuis quelques années. Elle nous a permis de produire des quantités toujours croissantes d'objets manufacturés de toute sorte, soit pour notre usage, soit pour l'exportation, sans augmenter beaucoup le nombre de ceux qui surveillent les machines. Le travail qui avait abandonné l'agriculture a pu être ainsi surtout employé à la satisfaction des besoins pour lesquels les progrès du machinisme ne nous sont que de peu de secours: la puissance du machinisme a empêché les industries localisées en Angleterre de devenir aussi exclusivement mécaniques qu'elles auraient pu le devenir. Au premier rang, parmi les professions qui se sont développées depuis 1851, en Angleterre, aux dépens de l'agriculture, sont l'enseignement, les domestiques, le bâtiment, les boutiquiers, et les transports sur route². Dans aucune de ces professions il n'a été tiré grand parti des inventions nouvelles : le travail de l'homme n'y est pas beaucoup plus productif qu'il y a un siècle ; et si les besoins qu'elles ont pour but de satisfaire augmentent en proportion de notre richesse générale, il faut s'attendre à ce qu'elles absorbent une proportion toujours plus grande de notre activité.

Laissant de côté cette série d'exemples touchant l'action qu'exercent les forces modernes sur la distribution géographique des industries, nous résumerons notre étude en disant qu'elle a porté sur le point de savoir dans quelle mesure les économies que procure la division du travail peuvent être pleinement obtenues parla concentration d'un grand nombre de petites entreprises de même espèce dans la même localité et dans quelle mesure, au contraire, elles ont besoin, pour être réalisées, de la réunion d'une grande partie de la production du pays entre les mains de quelques entreprises peu nombreuses mais riches et puissantes, ou, comme on dit d'ordinaire, de la production en grand. En d'autres termes, c'est la question de savoir dans quelle mesure, pour la production en grand, les économies doivent être *internes*, et dans quelle mesure elles peuvent être *externes*.

¹ Booth estime que le nombre des personnes employées dans les manufactures représentait en 1851 32,7 % et en 1881 seulement 30,7 % des personnes vivant de revenus indépendants (*Statistical Journal*, vol. 49) : et d'après le recensement pour la décade suivante le mouvement s'est fait, en somme, dans le même sens. Comparez les tableaux relatifs aux modes d'occupation dans le volume annuel *Abstract of Labour Statistics*, publié par le *Board of Trade*.

² Naturellement, les transports par chemins de fer, qui sont une industrie mécanique, occupent plus de gens maintenant qu'au milieu du siècle, car elle est d'origine récente. Mais la navigation est de vieille date; et nous constatons que les récents progrès du machinisme permettent de transporter quatre fois plus de marchandises sans augmentation du nombre de ceux qui y travaillent. Si l'on excepte les tramways, il n'a pas été fait de grands progrès pour les véhicules sur routes; cependant une augmentation relativement faible du trafic sur routes y a fait augmenter le nombre des personnes qui y sont employées, plus vite que dans aucun autre métier manuel.

Principes d'économie politique : tome 1 :
livre IV : Les agents de la production

Chapitre onze

Organisation industrielle (suite). Production en grand

[Retour à la table des matières](#)

§ 1. - C'est dans les manufactures qu'apparaissent le mieux les avantages de la production en grand. Nous comprenons sous ce nom de manufactures tous les établissements transformant la matière pour lui permettre de se vendre sur des marchés éloignés. La caractéristique des industries manufacturières, qui fait qu'elles fournissent les meilleurs exemples des avantages de la production en grand, est la faculté qu'elles ont de choisir librement la localité où elles s'établissent. Elles diffèrent par là de l'agriculture et des industries extractives (mines, carrières, pêche, etc.) dont la distribution géographique est déterminée par la nature, et, d'autre part, des industries qui fabriquent ou réparent des objets destinés à satisfaire les besoins spéciaux de consommateurs individuels et qui ne peuvent pas, ou du moins ne peuvent pas sans grands inconvénients, s'éloigner beaucoup de ces consommateurs ¹.

¹ Le mot « manufacture » a depuis longtemps perdu tout lien avec son sens primitif, et on l'applique maintenant aux branches de production où c'est la machine, et non pas le travail à la main, qui a le plus d'importance. Roscher a essayé de le ramener à son ancien sens en l'appliquant aux industries domestiques par opposition aux fabriques : mais il est trop tard pour cela.

Les principaux avantages de la grande production sont économie de main-d'œuvre, économie de machines, et économie de matières premières. Mais le dernier de ces avantages perd rapidement de son importance par rapport aux deux autres. Il est vrai qu'un ouvrier isolé jette souvent un certain nombre de petites choses qui auraient été mises de côté et utilisées dans une fabrique¹ ; mais un pareil gaspillage est rare dans une industrie manufacturière localisée, alors même qu'elle n'occupe qu'un petit nombre d'hommes ; et en Angleterre, on n'en trouverait de nos jours pas beaucoup d'exemples dans aucune branche de l'industrie, si ce n'est dans l'agriculture et dans la cuisine domestique. Sans doute beaucoup des progrès les plus importants accomplis depuis quelques années ont été dûs à l'utilisation d'objets que l'on mettait au rebut ; mais cela s'est fait d'ordinaire à la suite d'inventions distinctes, soit chimiques, soit mécaniques, inspirées, il est vrai, par une division minutieuse du travail, mais sans lui être dues directement².

De même, il est vrai que lorsqu'une centaine d'articles, meubles ou vêtements, doivent être taillés exactement sur le même modèle, il vaut la peine de faire grande attention à couper les planches ou les étoffes, de façon à ne perdre que peu de morceaux. Mais c'est là, en réalité, une économie de main-d'œuvre ; le modèle est destiné à servir plusieurs fois, il peut donc être fait avec soin. Nous pouvons maintenant passer à l'économie de machines.

[Retour à la table des matières](#)

§ 2. - En dépit de l'aide que de petites manufactures peuvent tirer des industries subsidiaires, lorsque un grand nombre d'entre elles, appartenant à la même branche, sont rassemblées dans une région³, elles restent pourtant dans une Situation très désavantageuse à cause de la variété toujours plus grande et de la cherté des machines. Dans un grand établissement, il y a souvent un grand nombre de machines coûteuses servant chacune à un usage restreint. Pour chacune il faut de la place en pleine lumière, et elles augmentent ainsi beaucoup la rente et les frais généraux de la fabrique. En outre de l'intérêt et des frais de réparation, il faut encore tenir compte de leur dépréciation par suite de la nécessité où l'on sera de les remplacer par de meilleures avant longtemps⁴. Un petit industriel est donc obligé de faire beaucoup de choses à la main ou avec des machines imparfaites, même s'il sait qu'il pourrait les produire mieux et à meilleur marché avec des machines spéciales, faute de pouvoir employer celles-ci continuellement.

¹ Voir l'exemple des manufactures de corne, que cite BABBAGE, *Economy of Manufactures*, chap. XXII.

² Comme exemples on peut citer l'utilisation des déchets de coton, de laine, de soie et d'autres textiles ; celle des sous-produits dans les industries métallurgiques, dans l'industrie du soda et dans celle du gaz.

³ Voir le chapitre précédent, § 3.

⁴ Le temps moyen pendant lequel dure une machine avant d'être remplacée ne dépasse pas quinze ans dans un grand nombre d'industries, et dans quelques-unes il est de dix, ou même moins. Souvent une machine vous met en perte si elle ne rend pas chaque année 20 % de son prix. Lorsqu'une machine coûtant 500 £ n'ajoute qu'un centième à la valeur des matières premières qu'elle travaille - et cela n'est pas un cas extrême - elle donne une perte si elle ne sert pas à produire au moins pour 10.000 £ de marchandises chaque année.

De plus, un petit industriel peut ne pas être au courant et ne pas connaître les meilleures machines. Il est vrai que si la branche d'industrie dans laquelle il est engagé a pris depuis longtemps la forme de la production en grand, ses machines ne laisseront rien à désirer, pourvu qu'il ait les moyens d'acheter sur le marché les meilleures. Dans l'agriculture et dans l'industrie du coton, par exemple, les perfectionnements des machines sont dus presque uniquement à l'invention des fabricants de machines ; et elles sont accessibles à tous sous le paiement d'une redevance pour le droit de brevet. Mais il n'en est pas de même pour les industries qui sont encore dans une période primitive de développement, ou pour celles dont la forme est en voie de transformation rapide, comme les industries chimiques, l'industrie de la fabrication des montres, certaines branches de l'industrie du jute et de celle de la soie, et une foule d'industries qui ont continuellement à faire face à de nouveaux besoins ou à travailler des matières premières nouvelles.

Dans toutes ces industries les machines nouvelles et les procédés nouveaux sont, pour la plupart, inventés par les industriels pour leur propre usage. Chaque innovation est une expérience qui peut ne pas réussir ; celles qui réussissent payent pour elles-mêmes et pour les autres. Un petit industriel peut apercevoir qu'il aurait avantage à faire telle amélioration, mais avant d'en faire l'expérience il doit penser aux risques et aux frais qu'elle entraîne, et songer qu'elle l'obligera à interrompre ses autres travaux : et alors même qu'il serait capable de trouver des perfectionnements, il n'y a guère de chance pour qu'il puisse les réaliser. Par exemple, il peut avoir trouvé une spécialité nouvelle, qui se vendrait beaucoup si elle pouvait être connue ; mais pour la faire connaître il faudrait peut-être plusieurs milliers de livres ; et, dans ces conditions, le petit industriel y renoncera. Car il lui est à peu près impossible de réussir dans le rôle que Roscher appelle l'un des rôles caractéristiques de l'industriel moderne, qui est de créer de nouveaux besoins en offrant aux gens un objet auquel ils n'auraient auparavant jamais songé, mais qu'ils désirent aussitôt qu'on le leur a fait connaître. Dans l'industrie de la poterie, par exemple, le petit industriel ne peut pas même essayer d'expérimenter des modèles nouveaux et des desseins nouveaux, si ce n'est d'une façon très aléatoire. Ses chances de succès sont meilleures en ce qui concerne les perfectionnements dans la fabrication des choses pour lesquelles existe déjà un bon marché. Mais, même ici, il ne peut pas bénéficier entièrement de son invention, à moins qu'il ne prenne un brevet et vende le droit de s'en servir ; ou bien qu'il n'emprunte quelques capitaux et étende ses affaires ; ou, enfin, qu'il ne change le caractère de son établissement et consacre son capital à la partie spéciale de la production à laquelle s'applique son invention. Mais, somme toute, ces cas sont exceptionnels. Le progrès des machines, quant à la variété et quant au prix, pèse partout lourdement sur le petit industriel. Ce progrès l'a déjà chassé complètement de certaines industries et est en train de le chasser rapidement de certaines autres ¹.

¹ Dans beaucoup d'industries un petit nombre seulement des perfectionnements sont brevetés. Ils consistent en un grand nombre de petits progrès, dont aucun ne vaudrait la peine d'être breveté à part. Ou bien ils consistent dans l'indication qu'il faut faire telle chose ; mais prendre un brevet pour une façon de la faire, c'est encourager les autres à chercher d'autres façons de la faire sans empiéter sur le brevet. Lorsqu'un brevet est pris, il est souvent nécessaire de le « bloquer », en faisant breveter aussi d'autres procédés pour arriver au même résultat ; le propriétaire du brevet n'a pas l'intention de les employer, mais il veut empêcher les autres de s'en servir. Tout cela entraîne des ennuis, des pertes de temps et d'argent, et le grand industriel préfère garder ses perfectionnements pour lui-même et en tirer le bénéfice que peut donner leur emploi. Quant au petit industriel, s'il prend un brevet, il a des chances de se voir harcelé par les contrefaçons, et bien qu'il puisse gagner « avec dépens » les procès qu'il intente pour se défendre, il est sûr de se ruiner si les procès sont nombreux. Il serait d'ordinaire de l'intérêt général que tout perfectionnement soit public, alors même qu'il est en même temps breveté. Mais s'il est breveté en Angleterre, sans l'être à l'étranger,

Il y a pourtant quelques industries où les avantages qu'un grand établissement tire de ses machines, s'évanouissent dès qu'il a atteint une certaine dimension. Par exemple, dans la filature de coton, et dans le Lissage du calicot, une fabrique relativement petite arrive à se maintenir et à employer d'une façon continue les meilleures machines connues ; de sorte qu'une grande fabrique n'est souvent que la réunion, sous un même toit, de plusieurs petites fabriques semblables ; d'ailleurs certains filateurs de coton, lorsqu'ils étendent leurs affaires, considèrent qu'ils ont intérêt à y ajouter une partie de tissage. En pareils cas, les grands établissements ne font que peu, ou même pas du tout, d'économies sur leurs machines ; mais, même alors, ils font quelques économies en bâtiments, notamment pour les cheminées, dans l'emploi de la vapeur, dans la surveillance et dans les réparations des instruments et des machines. Ce dernier point a une bien plus grande importance qu'il ne semble au premier abord. De grands établissements, même s'ils ne produisent que des marchandises simples, ont d'ordinaire des ateliers bien organisés de charpentiers et de mécaniciens, qui non seulement diminuent le prix des réparations, mais qui ont le grand avantage d'éviter les retards résultant des accidents du matériel ¹.

À côté de ces derniers avantages, il en est beaucoup d'autres qu'une grande fabrique, ou même une grande entreprise d'un genre quelconque, possède presque toujours sur une petite. Une grande entreprise achète en grandes quantités et par suite à bon marché, elle paye des frets plus bas, et fait une foule d'économies sur ses transports, surtout si elle possède une voie ferrée de service. Elle vend souvent par grandes quantités et s'épargne ainsi bien des ennuis ; pourtant elle vend à un bon prix parce qu'elle offre des facilités au client en lui permettant de choisir dans un stock considérable et de faire en une fois exécuter une commande variée ; en outre, sa réputation donne confiance. Elle peut dépenser des sommes considérables en publicité sous forme de voyageurs de commerce et sous d'autres formes. Ses agents la renseignent avec certitude sur les questions de commerce et de personnes pour les places éloignées, et ses articles se font de la réclame les uns aux autres.

Beaucoup de ces économies dans l'achat et la vente peuvent être réalisées par un grand magasin qui fait fabriquer ses articles par de petits industriels ou par des ouvriers en chambre. Alors elles ne poussent pas à la destruction des petits industriels, mais tendent plutôt à réduire chez ceux-ci le travail de direction, comme nous le verrons mieux dans le prochain chapitre.

comme il arrive souvent, les industriels anglais ne peuvent pas l'employer, alors même qu'ils étaient peut-être sur le point de le trouver eux-mêmes au moment où le brevet a été pris ; tandis que les industriels étrangers sont renseignés sur le perfectionnement par le brevet et peuvent l'employer librement.

¹ C'est un fait remarquable que les fabriques de coton, et celles qui travaillent certains autres textiles, forment une exception à la règle d'après laquelle le capital nécessaire par tête d'ouvrier est généralement plus élevé dans une grande fabrique que dans une petite. La raison de cette règle est que, dans la plupart des industries, la grande fabrique fait à l'aide de machines coûteuses beaucoup de choses qui sont faites à la main dans une petite ; de sorte que si les salaires forment, par rapport à la dépense totale, une part bien moindre dans les grandes fabriques que dans les petites, la valeur des machines et du terrain occupé par elles en forment une bien plus grande. Mais dans les branches les plus simples de l'industrie textile, les petits établissements ont les mêmes machines que les grands ; or comme les instruments mus par la vapeur sont proportionnellement plus coûteux lorsqu'ils sont petits que lorsqu'ils sont grands, les petites fabriques ont besoin, proportionnellement à la dépense totale, d'une somme de capital fixe plus considérable que les grandes fabriques ; et il est probable qu'elles exigent un capital circulant proportionnellement plus grand aussi.

[Retour à la table des matières](#)

§ 3. - Passons maintenant à ce qui regarde l'économie de main-d'œuvre. Tout ce que nous avons dit en ce qui concerne les avantages qu'un grand établissement retire du fait de pouvoir employer des machines très spécialisées, s'applique également en ce qui concerne le personnel très spécialisé. Il est possible d'y occuper constamment chacun des ouvriers au travail le plus difficile dont il soit capable, tout en restreignant l'étendue de ce travail de façon qu'il puisse arriver à cette rapidité et à cette perfection que donne une longue pratique. Mais nous avons assez parlé des avantages de la division du travail, et nous pouvons passer à un avantage important, bien qu'indirect, qu'un industriel tire du fait d'avoir une grande quantité d'hommes à son service.

Le grand industriel a, plus qu'un petit, des chances de trouver des hommes doués d'aptitudes naturelles exceptionnelles pour exécuter les travaux les plus difficiles, ceux qui ont le plus d'importance pour la réputation d'une maison. Ce fait a parfois de l'importance, même en ce qui concerne le travail purement manuel, dans les industries qui exigent beaucoup de goût et d'originalité, comme par exemple celle de tapissier, et dans celles qui exigent une main-d'œuvre exceptionnellement habile, comme par exemple dans la production des machines compliquées¹. Mais dans la plupart des cas son importance apparaît surtout dans les facilités que ce grand nombre d'employés offre au patron pour faire choix d'hommes capables et expérimentés, en qui il ait confiance et qui aient confiance en lui, et dont il fera ses surveillants et ses contre-mâîtres. Nous sommes ainsi amené au problème central de l'organisation moderne de l'industrie, à savoir celui qui concerne les avantages et les inconvénients de la division du travail au point de vue du travail de direction.

[Retour à la table des matières](#)

§ 4. - Le chef d'une grande entreprise peut réserver toutes ses forces pour les plus grandes et les plus fondamentales questions de son industrie : il doit, il est vrai, s'assurer que ses directeurs, ses employés et surveillants, sont bien les hommes qu'il faut pour leur travail et qu'ils s'en acquittent bien ; mais, en dehors de cela, il n'a pas à se préoccuper beaucoup des détails. Il doit garder son esprit frais et libre pour songer aux questions les plus difficiles et aux problèmes vitaux de son industrie, pour étudier les grands mouvements des marchés, les résultats encore invisibles des événements contemporains à l'intérieur et à l'étranger, et pour trouver le moyen d'améliorer l'organisation des rouages internes et externes de son entreprise.

¹ Boulton écrivait en 1770, alors qu'il employait 700 ou 800 personnes comme artistes en métaux et comme ouvriers pour l'écaille, les pierres précieuses, le verre, et l'émail : « J'ai fait souvent, et je continue à faire de bons ouvriers avec de simples garçons de ferme ; et toutes les fois que je trouve chez eux un indice d'aptitude et d'habileté, je les encourage. Je me suis également mis en correspondance avec presque toutes les villes commerçantes de l'Europe, et je reçois ainsi régulièrement des commandes d'articles communs qui me permettent d'employer assez d'ouvriers pour que je puisse choisir parmi eux des artistes pour les travaux plus délicats. Je suis ainsi amené à employer un matériel plus coûteux qu'il ne serait sage de le faire si je me bornais à la seule production des articles de luxe. » SMILE, *Life of Boulton*, p. 128.

Pour remplir cette tâche le petit patron manque de temps, alors même qu'il aurait les aptitudes nécessaires ; il ne peut pas considérer son industrie de si haut, ni regarder si loin ; il doit souvent se contenter de suivre les autres. Il est obligé de consacrer beaucoup de son temps à des travaux qui sont au-dessous de lui ; car, pour qu'il réussisse, il faut qu'il ait un esprit, à certains égards, supérieur, et qu'il possède une certaine puissance de création et d'organisation ; et néanmoins il est obligé d'accomplir lui-même bien des travaux de pare routine.

D'un autre côté, le petit patron a pour lui certains avantages. Chez lui l'œil du maître est partout ; ses surveillants et ses ouvriers ne peuvent y échapper ; la responsabilité n'est pas divisée ; il n'y a pas un va et vient de communications mal comprises d'un service à un autre. Il fait beaucoup d'économies sur la comptabilité, et supprimé presque complètement la paperasserie encombrante qui est nécessaire dans une grande maison ; le bénéfice fait de ce chef est de très grande importance dans les industries qui font usage de métaux de valeur et de matières premières coûteuses.

Bien qu'il doive toujours rester en état de grande infériorité pour les informations à obtenir et les expériences à faire, cependant, en cette matière, le cours général du progrès est en sa faveur. Les économies externes, en effet, gagnent constamment en importance par rapport aux économies internes dans toutes les branches des connaissances

Commerciales : les journaux et les publications professionnelles et techniques de toutes sortes cherchent pour lui et lui fournissent beaucoup de renseignements dont il a besoin, renseignements qui, il y a peu de temps, n'étaient à la portée que de ceux qui pouvaient avoir des agents bien payés sur un grand nombre de places éloignées. En outre, il profite aussi de ce que le nombre des secrets industriels va en diminuant, et de ce que les perfectionnements les plus importants dans les procédés de production restent rarement secrets après qu'ils sont sortis de la période d'expérimentation. Il bénéficie de ce que les transformations industrielles sont de moins en moins dues à de simples tours de main, et de plus en plus aux applications de la science ; beaucoup de ces applications sont dues à des savants adonnés à la recherche de la connaissance pour elle-même, et sont promptement publiées dans l'intérêt général. Si donc le petit industriel peut rarement être au premier rang dans la marche vers le progrès, il peut ne pas en être bien loin s'il a le temps et les aptitudes nécessaires pour profiter des occasions de s'instruire qui s'offrent à lui de nos jours. Mais il est vrai qu'il lui faut une énergie exceptionnelle pour le faire sans négliger les détails inférieurs, mais nécessaires, de son entreprise.

[Retour à la table des matières](#)

§ 5. - Dans l'agriculture, et dans les autres industries où le producteur ne saurait faire de très grandes économies en augmentant l'importance de sa production, il arrive souvent qu'une entreprise reste dans la même situation pendant un grand nombre d'années, et même pendant plusieurs générations. Mais il en est autrement dans les industries où la production en grand procure des avantages très sérieux qui font défaut aux petites entreprises. Un industriel nouveau venu, cherchant à réussir dans une industrie de ce genre, doit mettre en balance son énergie et sa souplesse d'esprit, son activité et son souci des petits détails, avec les économies que ses rivaux tirent de leur capital plus considérable, de la plus grande spécialisation de leurs machines et de

leurs ouvriers, enfin de leurs relations commerciales plus étendues. S'il peut ainsi arriver à doubler sa production en vendant à peu près au même prix, il aura plus que doublé ses profits. Cela augmentera son crédit auprès des banquiers et autres prêteurs avisés ; il pourra alors augmenter à nouveau ses affaires, arriver à de nouvelles économies et obtenir de nouveaux profits ; ses affaires en seront encore augmentées et ainsi de suite. Il semble, à première vue, qu'il n'y ait pas de moment où il doive s'arrêter. Et il est vrai que si, à mesure que ses affaires augmentent, ses facultés s'adaptent à cette situation nouvelle comme à sa situation ancienne ; s'il conserve son originalité, sa souplesse, sa force d'initiative, sa persévérance, son flair et sa chance : alors il peut arriver à réunir entre ses mains l'ensemble de la production dans sa branche et dans sa région. Et si les marchandises qu'il produit ne présentent pas de très grandes difficultés de transport ni de débit, il peut étendre très loin la région où il domine et arriver à une sorte de monopole limité par ce fait qu'un prix très élevé ferait surgir des concurrents.

Mais bien avant que cette limite ne soit atteinte, ses progrès seront arrêtés, sinon par la décadence de ses facultés, du moins par la diminution de son ardeur et de son énergie au travail. L'essor de sa maison peut se prolonger, s'il réussit à passer ses affaires à un successeur à peu près aussi énergique que lui ¹. Mais pour que sa maison continue à progresser très rapidement, il faut deux conditions qui se rencontrent rarement toutes deux dans la même industrie. Il y a beaucoup d'industries dans lesquelles un producteur individuel peut faire de considérables économies « internes » par une grande augmentation de sa production, et il y en a beaucoup aussi où il peut écouler aisément cette production ; mais il en est peu où l'un et l'autre caractères se rencontrent. Et cela n'est pas un fait accidentel, mais, au contraire, un fait presque nécessaire.

En effet, dans la plupart des industries où la production en grand procure de très sérieuses économies, l'écoulement des produits est difficile. Il y a, sans doute, d'importantes exceptions. Un producteur peut, par exemple, trouver de grands débouchés pour des marchandises simples et uniformes susceptibles d'être vendues en gros par grandes quantités. Mais la plupart des marchandises de ce genre sont des produits bruts, et les autres sont presque toutes des marchandises simples et communes, comme les rails d'acier et le calicot ; leur production peut se ramener à une pure routine précisément parce qu'elles sont simples et communes. Aussi, dans les industries qui les produisent, aucune maison ne peut se maintenir si elle n'emploie pour ses principaux travaux un matériel coûteux du type le plus récent. D'un autre côté, les opérations accessoires peuvent y être exécutées par des industries subsidiaires. De plus, il ne subsiste pas, en somme, un très grand écart entre les économies que peuvent faire une grande ou une très grande maison. Enfin la tendance des grandes maisons à éliminer les petites a déjà assez produit ses effets pour que les causes qui l'ont d'abord fait naître aient aujourd'hui épuisé la plus grande partie de leur force.

Mais beaucoup des marchandises à l'égard desquelles la loi du rendement croissant agit fortement ², sont, plus ou moins, des spécialités : quelques-unes ont pour but de créer un nouveau besoin, ou de satisfaire d'une façon nouvelle un besoin déjà existant ; quelques-unes répondent à des goûts spéciaux et ne peuvent jamais avoir un

¹ Les moyens que l'on peut employer dans ce but, et les limites qu'ils rencontrent dans la pratique, sont étudiés dans la dernière moitié du chapitre suivant.

² Voir p. 300 et ci-dessous, ch. XIII, § 2.

grand marché ; et quelques-unes ont des qualités qui ne s'aperçoivent pas tout de suite, et doivent faire lentement leur chemin dans la faveur publique. Dans tous ces cas, la vente de chaque maison est restreinte, plus ou moins, selon les circonstances, aux débouchés particuliers qu'elle s'est peu à peu et à grands frais acquis ; la production pourrait bien être économiquement augmentée très vite, mais la vente ne le pourrait pas.

Enfin, lorsque dans une industrie les conditions permettent à un établissement nouveau d'arriver rapidement à réaliser des économies de production plus grandes, ces mêmes conditions exposent cette maison à se voir supplantée rapidement par des maisons encore plus jeunes employant des procédés plus nouveaux. Dans les branches, notamment, où les importantes économies que donne la grande production se trouvent associées avec l'emploi d'un matériel nouveau et de méthodes nouvelles, une maison qui a perdu l'exceptionnelle énergie grâce à laquelle elle a pu se développer, a des chances de déchoir, avant peu, rapidement ; la pleine prospérité d'une grande maison dure rarement longtemps.

[Retour à la table des matières](#)

§ 6. - Les avantages qu'une grande entreprise possède sur une petite sont manifestes dans l'industrie manufacturière, parce que, comme nous l'avons indiqué, elle jouit de facilités spéciales pour concentrer une grande somme de travail sur une petite surface. Mais dans d'autres branches aussi on constate une tendance marquée vers l'élimination des petites entreprises par les grandes. Le commerce de détail, en particulier, est en voie de transformation ; le petit boutiquier perd chaque jour du terrain.

Considérons les avantages qu'un grand magasin de vente au détail possède dans la concurrence contre ses voisins plus faibles. D'abord, il peut évidemment acheter à de meilleures conditions, il peut faire transporter ses marchandises à meilleur marché, et il peut offrir un plus grand choix pour satisfaire le goût des clients. En outre, il fait une grande économie au point de vue du travail : le petit boutiquier, comme le petit industriel, est obligé de perdre beaucoup de son temps à un travail purement routinier qui n'exige pas de jugement ; tandis que le chef d'un grand établissement, et même, dans certains cas, ses principaux auxiliaires, passent tout leur temps à se servir de leur jugement. Jusqu'à il y a peu de temps ces avantages étaient généralement compensés par les facilités plus grandes que possède le petit boutiquier d'offrir ses marchandises pour ainsi dire à la porte de ses clients, de se prêter à leurs goûts divers, et de les connaître individuellement assez bien pour pouvoir avec sécurité leur consentir des prêts sous la forme de vente à crédit.

Mais depuis quelques années il s'est produit beaucoup de changements qui sont tous en faveur des grands établissements. L'habitude d'acheter à crédit est en train de disparaître, et les relations personnelles entre boutiquier et client deviennent plus réservées. Le premier de ces changements est un grand progrès ; le second est à regretter à certains égards, mais non pas à tous, car il est dû en partie au fait que le véritable respect de soi-même ayant augmenté chez les classes riches, elles ne se soucient plus des attentions personnelles obséquieuses qu'elles avaient l'habitude de réclamer. En outre, la valeur croissante du temps rend les gens moins disposés qu'ils

ne l'étaient à passer des heures à courir les magasins ; ils préfèrent souvent aujourd'hui employer quelques minutes à dresser une longue liste de commandes d'après un catalogue détaillé ; et ils le peuvent aisément, grâce aux facilités plus grandes qu'on a pour faire les commandes et pour recevoir les paquets par la poste, ou autrement. Et lorsqu'ils veulent courir les magasins, les tramways et les trains de banlieue sont souvent à leur disposition pour les mener commodément et à bon marché vers les grands magasins d'une ville voisine. Tous ces changements rendent plus difficile qu'autrefois pour le petit boutiquier de se maintenir, même dans le commerce des comestibles, et dans les autres branches où il n'est pas besoin d'avoir une grande variété d'approvisionnement.

Mais dans beaucoup de branches, la variété toujours plus grande des marchandises, et ces rapides changements de modes qui étendent aujourd'hui leur pernicieuse influence à presque tous les rangs de la société, font pencher la balance plus gravement encore au détriment du petit boutiquier, car il ne peut pas avoir un approvisionnement suffisant pour offrir un bien grand choix, et s'il essaye de suivre tous les mouvements de la mode, la proportion de son stock laissée à rivage par la marée descendante sera plus grande pour lui que pour un grand magasin. En outre, dans certaines branches du vêtement, de l'ameublement, et dans quelques autres, le bon marché croissant des marchandises fabriquées à la machine a amené les gens à acheter des objets tout faits dans de grands magasins, au lieu de les faire faire sur commande par de petits fabricants ou par des commerçants de leur voisinage. En outre, le grand magasin, non content de recevoir les voyageurs envoyés par les industriels, fait visiter par ses agents les régions industrielles les plus importantes du pays et de l'étranger ; il supprime ainsi presque complètement les intermédiaires entre lui et l'industriel. D'un autre côté, dans certaines branches des industries textiles, la facilité avec laquelle de gros paquets d'échantillons sont distribués par les industriels et les marchands en gros, exerce une certaine influence en faveur du petit commerçant ¹.

Les petits commerçants semblent devoir garder toujours les travaux de réparation ; et ils se maintiennent assez bien dans la vente des aliments qui se détériorent vite, surtout pour les classes ouvrières, à cause de leur aptitude à vendre à crédit et à recouvrer de petites dettes. Mais, en somme, ils sont en train de perdre du terrain. Il n'est pas certain que leur nombre aille positivement en diminuant ; mais ils ne prennent certainement pas leur part de l'augmentation rapide du commerce de détail dans le pays ².

La décadence des petits industriels était considérée par les économistes de la première moitié du XIXe siècle comme l'une des principales parmi les causes qui étaient en train de transformer le caractère de la vie industrielle et de la vie sociale en Angleterre : la décadence relative des petits commerçants semble exercer sur l'époque

¹ Un tailleur possédant un faible capital montre à ses clients des échantillons de plusieurs centaines d'étoffes nouvelles, et peut donner par télégraphe l'ordre qu'on lui envoie par la poste l'étoffe choisie. De même les dames achètent souvent leurs étoffes directement à l'industriel, et les font travailler ensuite par des couturières qui n'ont presque pas de capital.

² Dans beaucoup de branches une maison possédant un gros capital préfère avoir un grand nombre de petits magasins qu'un seul. Les achats, et les quelques opérations de production qui peuvent être nécessaires, sont concentrés sous une direction centrale, et les demandes exceptionnelles peuvent être satisfaites à l'aide d'une réserve centrale, de sorte que chaque succursale dispose de grandes ressources pour chaque sorte de marchandises, sans avoir la dépense de conserver des stocks importants. Le directeur de la succursale n'a rien qui détourne son attention de ses clients ; et si c'est un homme actif, intéressé directement au succès, il peut être un rival formidable pour le petit commerçant. Cela se constate dans beaucoup de branches du vêtement et de l'alimentation.

actuelle une action pour le moins aussi puissante. Et il est digne de remarque que, parmi les petits commerçants, ceux qui se maintiennent le mieux sont aussi, en règle générale, de petits producteurs, et *vice versa*.

[Retour à la table des matières](#)

§ 7. - Nous pouvons maintenant examiner les industries dont la position géographique est déterminée par la nature de leur travail.

Les voituriers de campagne, et quelques cochers de fiacre, sont les seuls survivants de la petite industrie dans l'industrie du transport : et ce qui se passe en Amérique porte à douter que les fiacres continuent longtemps encore à être d'un usage général. Les chemins de fer et les tramways augmentent constamment de longueur, et le capital qu'ils exigent augmente bien plus vite encore. La complexité et la variété toujours plus grandes du commerce accroissent les avantages qu'une flotte considérable de bateaux placée sous une direction unique tire du fait de pouvoir délivrer les marchandises promptement, et sans division de responsabilité, dans un grand nombre de ports ; et, en ce qui concerne les bateaux eux-mêmes, la vitesse est une cause de supériorité des grands bateaux, surtout pour le transport des passagers ¹. Aussi les arguments en faveur des entreprises d'État sont-ils plus forts pour certaines branches des industries de transport que pour toute autre industrie, sauf pour les entreprises connexes d'enlèvement des ordures, et de distribution d'eau, de gaz, etc. ².

La lutte entre les grandes exploitations de mines ou de carrières, et les petites, n'a pas manifesté une tendance aussi marquée. L'histoire des exploitations de mines par l'État est pleine d'insuccès. L'exploitation d'une mine dépend trop de la probité de ceux qui la dirigent, de leur énergie et de leur jugement dans les détails comme dans les questions de principe, pour qu'elle puisse être dirigée par des fonctionnaires : pour la même raison on peut s'attendre à ce qu'une petite mine ou une petite carrière puissent, toutes choses égales, se maintenir en face des grandes. Mais, dans certains cas, le coût élevé des puits, des machines et des moyens de communication à établir, est trop grand pour pouvoir être supporté par d'autres que par de très grandes entreprises ³.

¹ La puissance de transport d'un bateau varie selon le cube de ses dimensions, tandis que la résistance présentée par l'eau augmente seulement un peu plus vite que le carré de ses dimensions ; de sorte qu'un grand bateau demande moins de charbon qu'un petit proportionnellement à son tonnage. Il demande aussi moins de travail, notamment comme travail employé à la navigation : tandis qu'il offre aux passagers plus de sécurité, plus de confort, plus de ressources comme société et un meilleur service. En somme, les petits bateaux n'ont aucune chance de pouvoir lutter avec les grands entre les ports qui permettent aux grands bateaux d'aborder aisément et qui leur offrent un trafic suffisant pour pouvoir se remplir vite.

² Un fait caractéristique du grand changement économique qui s'est produit dans la dernière moitié du XIXe siècle, c'est que, dans les premières lois sur les chemins de fer, on avait pris des mesures pour permettre aux particuliers d'y faire passer leurs propres véhicules, comme cela se fait sur une route ou sur un canal ; et aujourd'hui nous avons de la peine à imaginer comment les gens ont pu croire, et ils le croyaient certainement, que cette manière de faire pût être pratiquée.

³ Alors que dans ce pays la consommation de charbon va en augmentant, le nombre des mines va en diminuant. Mais cela est dû en partie à la fermeture d'un grand nombre de mines nouvelles qui avaient été ouvertes hâtivement, il y a quelques années, lorsque le prix du charbon était très élevé. La lutte entre les grandes et les petites exploitations a fait naître des épisodes intéressants en Afrique dans les régions des mines de diamant, et en Amérique dans les régions pétrolifères. Le

Dans l'agriculture, il n'y a pas beaucoup de division du travail, et la production ne s'y fait pas sur une très grande échelle ; même une de ces fermes dites « grandes fermes » n'emploient pas la dixième partie des ouvriers qui sont groupés dans une fabrique de dimensions moyennes. Cela est dû en partie à des causes naturelles, aux changements des saisons, et à la difficulté de concentrer une grande quantité de travailleurs dans un même endroit ; mais cela est dû en partie aussi à des causes se rattachant à la variété des modes de tenure. Aussi vaudra-il mieux renvoyer la discussion de toutes ces causes jusqu'au moment où nous étudierons l'offre et la demande en relation avec la terre, au sixième livre ¹.

tunnel de Sutro et les canalisations de pétrole en Amérique sont de bons exemples de la façon dont une installation peut être faite pour l'usage commun d'un certain nombre de mines dont aucune n'aurait pu à elle seule réussir à la créer. Mais ces faits montrent aussi comment on en arrive par là à l'établissement de monopoles puissants.

¹ On trouve beaucoup de choses intéressantes sur les sujets dont traitent ce chapitre et les chapitres voisins, dans les ouvrages généraux sur l'histoire économique, comme ceux de Ashley et de Cunningham ; ainsi que dans les ouvrages de Cooke Taylor, *Factory System*, de Jevons, *Coal Question* et de Hobson, *Evolution of Modern Capitalism*. On trouvera ci-dessous, livre V, chap. XI, § 2, une plus ample discussion des causes qui empêchent une grande ferme prise à part de profiter des économies de production, que lui procure la production en grand, pour supplanter tous ses rivaux.

Principes d'économie politique : tome 1 :
livre IV : Les agents de la production

Chapitre douze

Organisation industrielle (suite). Direction des entreprises

[Retour à la table des matières](#)

§ 1. - Il nous faut maintenant étudier les conditions dans lesquelles se trouve la direction des entreprises ; mais en le faisant, nous ne devons pas perdre de vue un problème qui retiendra notre attention par la suite, et qui résulte du fait suivant : toute entreprise, dans l'industrie manufacturière tout au moins, aussi longtemps qu'elle est bien dirigée, tend à devenir plus forte à mesure qu'elle s'étend davantage ; nous devrions donc nous attendre à voir les grands établissements chasser complètement leurs rivaux plus faibles dans un grand nombre de branches, et cependant il n'en est pas ainsi.

Nous pouvons entendre par « entreprise » (business) tout établissement destiné à pourvoir aux besoins d'autrui en vue d'un paiement, direct ou indirect, fait par ceux qui en bénéficient. L'entreprise s'oppose ainsi à la pratique de pourvoir soi-même à ses propres besoins, et à ces services bénévoles qui sont inspirés par l'affection de famille ou par le désir de contribuer au bien-être des autres. Les entreprises ont toujours revêtu des formes diverses, dont le nombre et la variété n'ont jamais été aussi

grands qu'aujourd'hui en Angleterre. Il reste des survivances de presque toutes les formes du passé ; en même temps, des formes nouvelles apparaissent constamment.

L'artisan d'autrefois dirigeait toute son entreprise lui-même ; mais comme ses clients étaient, à peu d'exceptions près, ses voisins immédiats, comme il n'avait besoin que de très peu de capital, comme son mode de production était fixé par la coutume, et comme il n'avait pas d'ouvriers à surveiller en dehors de sa maison, cette direction n'exigeait pas une très grande fatigue intellectuelle. Il était loin de jouir d'une prospérité ininterrompue ; la guerre et la disette venaient sans cesse l'accabler, en entravant son travail, et en frappant ses voisins dont elles réduisaient la demande de marchandises. Mais il était porté à accepter la bonne et la mauvaise fortune, ainsi que le soleil et la pluie, comme choses se trouvant hors de sa portée : ses doigts travaillaient, mais sa tête se fatiguait peu.

Même aujourd'hui, en Angleterre, nous trouvons par ci par là, dans des villages, quelques artisans qui s'en tiennent aux méthodes primitives, et fabriquent des objets à leur compte pour les vendre à leurs voisins, dirigeant eux-mêmes leur entreprise et supportant tous les risques. Mais les cas de ce genre sont rares : les exemples les plus frappants des anciennes formes d'entreprises se rencontrent dans les professions libérales ; un médecin ou un avocat dirige lui-même d'ordinaire son entreprise et fait lui-même tout son travail. Cette manière de faire n'est pas sans inconvénients : une grande somme d'activité est ainsi gaspillée ou mal employée par des spécialistes de grande habileté, mais qui n'ont pas les qualités nécessaires pour se créer une clientèle ; ils seraient mieux payés, mèneraient des existences plus agréables, et rendraient plus de services, si leur travail leur était préparé par des espèces d'intermédiaires. Mais cependant les choses sont, en somme, probablement mieux comme elles sont : c'est sur des raisons sérieuses que repose l'instinct populaire qui voit avec méfiance l'intrusion d'un intermédiaire pour ces services qui exigent les qualités mentales les plus élevées et les plus délicates, et qui ne prennent toute leur valeur que là où se trouve une confiance personnelle complète. Cependant les avocats anglais agissent, sinon comme employeurs ou entrepreneurs, du moins comme des sortes d'agents de location, dans la profession judiciaire qui occupe, parmi les professions, le rang le plus élevé, et dont le travail exige le labeur intellectuel le plus pénible. De même, beaucoup de professeurs vendent leurs services, non pas directement au consommateur, mais à l'administration d'un collège ou d'une école, ou à un chef d'institution, qui se charge de trouver des gens pour les acheter : l'employeur fournit au professeur un marché pour son travail ; et l'on suppose qu'il procure à l'acquéreur, qui peut ne pas être lui-même un bon juge en cette matière, une sorte de garantie touchant la qualité de l'enseignement qui est donné.

De même, des artistes de toute sorte, même éminents, trouvent souvent avantage à se servir de quelqu'un pour s'entendre avec les clients. Tandis que ceux dont la réputation est moins bien établie vivent parfois dans la dépendance de négociants capitalistes qui ne sont pas eux-mêmes des artistes, mais qui s'entendent à vendre pour le mieux le travail des artistes.

[Retour à la table des matières](#)

§ 2. - Mais de nos jours, dans la plus grande partie des entreprises, la tâche de diriger la production de façon qu'un effort donné puisse fournir le plus d'effet utile pour la satisfaction des besoins humains, a besoin d'être séparée et confiée aux mains

d'une catégorie spéciale d'employeurs, ou, pour employer le terme ordinaire, d'entrepreneurs (*business men*). Ils hasardent, ou « entreprennent » (*undertake*), les risques de l'affaire ; ils fournissent le capital et le travail nécessaires ; ils fixent son organisation générale, et surveillent ses moindres détails. Considérant les entrepreneurs à un certain point de vue, nous pouvons les regarder comme une classe industrielle très spécialisée ; à un autre point de vue, comme des intermédiaires entre l'ouvrier manuel et le consommateur.

Il y a certaines espèces d'entrepreneurs qui supportent de grands risques, et qui exercent une grande influence à la fois sur le bien-être des producteurs et sur celui des consommateurs des marchandises dont ils s'occupent, mais sans employer cependant d'une façon directe beaucoup d'ouvriers. Le type extrême de cette catégorie, c'est le négociant qui opère à la bourse ou sur les marchés de marchandises, dont les ventes et les achats quotidiens sont considérables, et qui n'a pourtant ni usine, ni magasin, mais au plus un bureau avec quelques commis. Les bons et les mauvais effets qu'exerce l'action de spéculateurs comme ceux-ci sont cependant très complexes ; et nous pouvons, pour le moment, fixer notre attention sur les formes d'entreprises dans lesquelles l'administration tient une plus grande place et, les formes subtiles de la spéculation une place moindre. Prenons donc quelques exemples empruntés aux formes courantes de l'entreprise, et observons dans quelles relations se trouvent la charge des risques et le reste du travail qui incombent à l'entrepreneur.

[Retour à la table des matières](#)

§ 3. - L'industrie du bâtiment nous servira très bien d'exemple, pour la raison que les anciennes formes d'entreprise s'y sont à certains égards conservées. Jusqu'à la fin du Moyen-Age, il était tout à fait fréquent qu'un particulier construise lui-même sa maison sans l'aide d'un maître constructeur de profession ; et l'habitude n'est même pas tout à fait disparue. Celui qui entreprend de construire sa maison doit engager séparément tous ses ouvriers, il doit les surveiller, et résister à leurs demandes de salaires ; il doit acheter ses matériaux dans divers endroits et louer ou acheter un matériel peu coûteux. Il paye probablement des salaires supérieurs aux salaires courants ; mais en cela d'autres gagnent ce qu'il perd. Il gaspille cependant beaucoup de temps à discuter avec ses hommes, à contrôler et à diriger leur travail, faute de connaissances suffisantes ; il en gaspille aussi à chercher quelles sortes de matériaux il lui faudra, et quelle quantité de chaque sorte, où il pourra le mieux se les procurer et ainsi de suite. Ces pertes de temps sont évitées par la division du travail qui assigne à l'entrepreneur de constructions le soin de surveiller les détails, et à l'architecte celui de dessiner les plans.

La division du travail est souvent poussée encore plus loin lorsque des maisons sont construites non plus aux frais de ceux qui doivent y vivre, mais dans un but de spéculation. Lorsqu'il en est ainsi, comme par exemple lorsqu'on crée un faubourg nouveau, les chances à courir sont assez importantes pour attirer de puissants capitalistes possédant une très grande aptitude générale aux affaires, sans posséder peut-être une grande connaissance technique de l'industrie du bâtiment. Ils s'en remettent à leur jugement personnel pour décider quelles seront les relations futures de l'offre et de la demande pour les différents types de maisons ; mais ils abandonnent à d'autres la direction des détails techniques. Ils emploient des architectes et des surveillants pour dresser des plans conformes à leurs vues générales ; et ils font ensuite des

contrats avec des entrepreneurs de construction pour exécuter ces plans. Mais c'est eux qui supportent les principaux risques de l'affaire, et qui en gardent la direction générale.

[Retour à la table des matières](#)

§ 4. - Nous avons déjà vu ¹ que cette division des responsabilités prévalait dans l'industrie de la laine, peu avant le début de l'ère des grandes fabriques : la partie la plus spéculative du travail, et les risques résultant de l'achat et de la vente, restaient à la charge des entrepreneurs qui n'étaient pas eux-mêmes employeurs de travail ; tandis que la surveillance des détails et les risques plus restreints résultant de l'exécution de chaque contrat étaient laissés à de petits patrons. Cette manière de faire est encore appliquée d'une façon courante dans certaines branches des industries textiles, notamment dans celles où la difficulté de prévoir l'avenir est très grande. Les marchands en gros de Manchester s'appliquent à étudier les mouvements de la mode, les marchés de matières premières, l'état général du commerce, du marché monétaire, la situation politique et toutes les autres causes qui peuvent influencer les prix des différentes espèces de marchandises pendant la saison à venir ; et après avoir employé, si c'est nécessaire, des dessinateurs de profession pour exécuter leurs idées (tout comme le spéculateur sur maisons, dans le cas précédent, emploie des architectes), ils passent avec des industriels, dans les différentes parties du monde, des contrats pour fabriquer les marchandises sur lesquelles ils ont décidé de risquer leur capital.

Dans les industries du vêtement nous voyons une renaissance de ce que l'on a appelé « l'industrie à domicile », qui prédominait autrefois dans les industries textiles. C'est le système dans lequel de grands entrepreneurs donnent du travail à faire à domicile, et dans de très petits ateliers, à des personnes qui travaillent seules, ou avec l'aide de quelques membres de leur famille, ou qui emploient peut-être un ou deux auxiliaires payés ². Dans les villages reculés de presque tous les comtés de l'Angleterre des agents de grands entrepreneurs font des tournées ; ils donnent aux paysans des articles tout préparés pour marchandises de toutes sortes, mais surtout pour le vêtement, tels que chemises, cols et gants ; ils emportent avec eux les objets finis. Mais c'est pourtant dans les grandes capitales et dans les autres grandes villes, surtout dans les vieilles villes, là où se rencontre un grand nombre d'ouvriers non qualifiés et sans organisation, faibles au point de vue physique et au point de vue

¹ Livre I, chap. III, § IV.

² Les économistes allemands donnent le nom de « industrie à domicile de fabrique » (*fabrikmässig*) à cette forme d'industrie, pour la distinguer de l'industrie à domicile « nationale », qui est celle où l'on emploie le temps laissé par un autre travail (notamment les agriculteurs pendant les mois d'hiver) pour faire un travail accessoire sur des tissus ou autres marchandises (Voir Schönberg, sur *Gewerbe*, dans son *Handbuch*). Les travailleurs à domicile de ce dernier genre étaient communs par toute l'Europe au Moyen-Age, mais ils deviennent rares à l'heure actuelle, sauf dans les pays de montagne et dans l'Est de l'Europe. Ils ne sont pas toujours bien avisés dans le choix de leur travail ; et beaucoup des objets qu'ils fabriquent peuvent être mieux faits, avec beaucoup moins de travail, dans les fabriques, et être ainsi vendus avec profit sur le marché libre ; mais la plupart sont fabriqués par eux pour leur propre usage ou celui de leurs voisins, et ils économisent ainsi les profits d'une série d'intermédiaires. Comparer GONNER, *Survival of domestic industries*, dans *Economic Journal*, vol. II.

moral, que le système est le plus complètement développé, notamment dans les industries du vêtement qui emploient deux cent mille personnes rien qu'à Londres, et dans l'ameublement à bon marché. Il y a une lutte continuelle entre la forme de la fabrique et la forme de l'industrie à domicile, tantôt l'une, tantôt l'autre, gagnant du terrain. Par exemple, en ce moment, l'usage, qui se répand, des machines à coudre mues par la vapeur, rend plus forte la situation des fabriques dans l'industrie de la chaussure ; en même temps les fabriques et les ateliers prennent une place plus grande dans l'industrie de la confection. Au contraire, la bonnetterie est en train de revenir au travail à domicile par suite de progrès récemment accomplis dans les tricoteuses à la main ; et il est possible que de nouveaux procédés de distribution de la force, à l'aide du gaz, du pétrole et des appareils électriques, puissent avoir une influence analogue sur beaucoup d'autres industries.

Il peut aussi se produire un mouvement en faveur de formes intermédiaires semblables à celles qui sont très employées dans les industries de Sheffield. Beaucoup de maisons de coutellerie, par exemple, font faire au-dehors le polissage et d'autres travaux, pour des prix fixés à la tâche, par des ouvriers qui louent la force dont ils ont besoin soit à la maison même avec laquelle ils traitent, soit à une autre : ces ouvriers en emploient parfois d'autres pour les aider, parfois ils travaillent seuls.

De même, le négociant qui fait des affaires avec l'étranger n'a très souvent pas de bateaux à lui, mais il applique son esprit à étudier la marche du commerce et il en garde pour lui les principaux risques ; il laisse le soin de transporter ses marchandises à d'autres qui ont besoin d'être des administrateurs plus habiles, mais n'ont pas besoin d'avoir autant d'aptitude à prévoir les subtiles mouvements du commerce ; il est vrai que ceux-ci, en tant que propriétaires, de bateaux, supportent des risques commerciaux considérables. De même les risques de publication d'un livre sont supportés par l'éditeur, quelquefois par l'auteur pour partie ; tandis que l'imprimeur est l'employeur de travail et fournit les caractères et les machines nécessaires. Une méthode à peu près analogue est adoptée dans beaucoup de branches des industries métallurgiques et des industries de l'ameublement, du vêtement, etc.

Il y a ainsi beaucoup de moyens, pour ceux qui supportent les gros risques de l'achat et de la vente, de s'épargner le soin de loger et de surveiller ceux qui travaillent pour eux. Tous ont leurs avantages ; et lorsque ceux qui font le travail sont des hommes d'un caractère vigoureux, comme à Sheffield, les résultats sont en somme satisfaisants. Malheureusement, ceux qui sont rejetés dans les travaux de cette sorte sont souvent les ouvriers les plus faibles, ceux qui ont le moins de ressources et le moins d'autorité sur eux-mêmes (*self-control*). L'élasticité par laquelle le système se recommande à l'entrepreneur lui fournit en réalité le moyen d'exercer, s'il le veut, une pression regrettable sur ceux qui font son travail.

Tandis que le succès d'une fabrique dépend dans une grande mesure du fait qu'elle possède un certain nombre d'ouvriers qui lui restent fermement attachés, le capitaliste, au contraire, qui donne au dehors du travail à faire à domicile, a intérêt à garder un grand nombre d'ouvriers inscrits sur ses livres ; il est tenté de donner à chacun d'eux peu de travail, et à les utiliser les uns contre les autres ; il peut y arriver aisément parce qu'ils ne se connaissent pas, et ne peuvent pas s'entendre pour une action concertée.

[Retour à la table des matières](#)

§ 5. - Lorsqu'on discute la question du profit, il s'établit généralement un lien dans l'esprit des gens entre le profit et l'employeur de travail : l'expression « employeur » est souvent prise comme équivalant en pratique à celle de bénéficiaire de profit. Mais les exemples que nous venons d'examiner suffisent à faire voir que la surveillance du travail n'est qu'un côté, et souvent pas le plus important, du rôle de l'entrepreneur; et que l'employeur qui supporte la totalité des risques de son entreprise rend deux services entièrement distincts à la communauté, et a besoin d'une double aptitude.

L'industriel idéal, s'il fabrique, par exemple, des marchandises non pour répondre à des commandes spéciales, mais pour le marché général, doit d'abord, pour remplir son premier rôle de marchand et d'organisateur de la production, avoir une connaissance complète de tout ce qui touche à sa partie. Il doit savoir deviner les grands mouvements de la production et de la consommation, voir quand il y a lieu de produire un nouvel article pour répondre à un besoin réel ou d'améliorer la production d'un article ancien. Il doit montrer de la prudence dans ses jugements et de la hardiesse à affronter les risques ; et il doit aussi, naturellement, connaître les matières premières et les machines employées dans son industrie.

Mais, en second lieu, comme employeur, il faut que la nature ait fait de lui un conducteur d'hommes. Il doit savoir bien choisir ses auxiliaires et avoir ensuite entièrement confiance en eux ; les intéresser à ses affaires et les amener à avoir confiance en lui, de façon à mettre au jour toutes les facultés d'initiative et d'invention qui sont en eux ; en même temps il doit exercer lui-même une surveillance générale sur toute chose, et maintenir l'ordre et l'unité dans l'ensemble de son entreprise.

Les qualités nécessaires pour faire un employeur idéal sont si grandes et si nombreuses que très peu de personnes les possèdent à un très haut degré. Leur importance relative varie cependant selon la nature de l'industrie et l'importance de l'entreprise ; alors qu'un employeur excelle par certaines qualités, un autre excelle par d'autres : il est rare qu'on en trouve deux devant leur succès à la réunion des mêmes qualités. Certains hommes réussissent exclusivement grâce à des qualités nobles ; d'autres, au contraire, par un ensemble de qualités où il y en a peu de véritablement dignes d'admiration, sauf la sagacité et l'énergie dans les résolutions.

Connaissant ainsi les caractères généraux du travail de direction, nous devons maintenant rechercher quelles facilités s'offrent aux différentes classes de la société de développer leurs aptitudes industrielles, et, lorsqu'elles possèdent ces aptitudes, quelles facilités elles ont de se procurer le capital nécessaire pour les employer. Nous pourrions ainsi serrer d'un peu plus près le problème posé au début du chapitre, et étudier le développement que prend une maison au cours de plusieurs générations consécutives. Cette étude peut utilement se combiner avec celle des différentes formes que prend la direction des entreprises. Jusqu'ici nous avons considéré, presque exclusivement, le cas dans lequel l'entière responsabilité et l'entière direction résident entre les mains d'un seul individu. Mais cette forme est en voie d'être supplantée par d'autres où l'autorité suprême est répartie entre plusieurs associés ou même entre un grand nombre d'actionnaires : sociétés de personnes (private firms) et sociétés anonymes, sociétés coopératives et établissements publics (public corporations), prennent

une place toujours plus grande dans la direction des entreprises. L'une des raisons de ce fait est qu'elles attirent les gens qui, ayant pour les affaires de bonnes aptitudes, n'ont pas reçu de leurs parents une entreprise déjà existante pour les exercer.

[Retour à la table des matières](#)

§ 6. - Il est évident que le fils d'un homme déjà établi dans les affaires a un très grand avantage sur les autres. Dès son enfance, il a eu des facilités particulières pour acquérir les connaissances et pour développer les facultés nécessaires à la direction de l'entreprise paternelle. Il apprend tranquillement, et presque inconsciemment, à connaître les hommes et les usages dans la branche d'industrie à laquelle elle appartient, ainsi que ceux des maisons auxquelles son père achète et vend. Il connaît l'importance relative et la portée réelle des différents problèmes et des soucis qui occupent l'esprit de son père, et il acquiert une connaissance technique des procédés et des machines de son industrie ¹. Parmi les choses qu'il apprend, quelques-unes ne s'appliquent qu'à l'industrie de son père ; mais la plus grande partie peut être utilisée dans toutes les industries voisines. D'autre part, ces qualités de jugement et de ressource, d'initiative et de prudence, de fermeté et de courtoisie, qui se développent au contact de ceux qui dirigent la marche d'une industrie, contribueront beaucoup à le rendre apte à diriger une affaire quelconque. De plus, les fils d'hommes d'affaires arrivés au succès débutent avec un capital matériel plus grand que les autres, à l'exception des fils de familles riches ; mais ceux-ci, par naissance et par éducation, ont des chances d'avoir peu de goût et peu d'aptitude pour les affaires. S'ils prennent la suite de leur père, ils ont encore cette supériorité de trouver des relations commerciales toutes faites.

Il pourrait donc à première vue sembler probable que les hommes d'affaires dussent constituer une sorte de caste, distribuant entre leurs fils les principaux postes de directeurs, et fondant des dynasties héréditaires qui dirigeraient certaines branches d'industrie pendant plusieurs générations. Mais en fait il en est tout autrement. En effet, lorsqu'un homme a mis sur pied une grande affaire, il arrive souvent que ses descendants, malgré leurs grands avantages, ne possèdent pas les hautes qualités, le tour d'esprit et le caractère particuliers nécessaires pour la conduire avec un succès égal. Il a probablement été élevé par des parents d'un caractère ferme et sérieux ; il a été formé par leur influence personnelle et par la lutte contre les difficultés de la vie ; mais ses enfants, du moins s'ils sont nés après qu'il est devenu riche, et en tous cas ses petits-enfants, sont peut-être laissés à la garde de domestiques qui n'ont pas la même fermeté que les parents sous l'influence desquels il s'est lui-même formé. Tandis que sa plus grande ambition était sans doute de réussir dans les affaires, il est probable que ses enfants se préoccuperont pour le moins autant de se distinguer dans la société ou dans les études académiques ².

¹ Nous avons déjà signalé que le seul apprentissage parfait à notre époque est celui dont jouissent les fils d'industriels, qui apprennent par la pratique tous les travaux importants effectués dans la maison, assez bien pour pouvoir ensuite comprendre les difficultés que rencontrent leurs différents ouvriers, et juger exactement leur travail.

² Jusqu'à ces derniers temps, il y a toujours eu en Angleterre une sorte d'antagonisme entre les études académiques et les affaires. Il est en train de diminuer grâce à l'esprit plus ouvert que montrent nos grandes universités, et grâce à la création de collèges dans nos principaux centres commerçants. Les fils des hommes d'affaires, lorsqu'ils vont à l'université, n'apprennent plus à

Pendant quelque temps, il est vrai, tout peut bien marcher. Ses fils trouvent des relations commerciales solidement établies, et, ce qui est peut-être encore plus important, un état-major de subordonnés bien choisis, intéressés généreusement à l'affaire. En se montrant simplement assidus et prudents, en suivant les traditions de la maison, ils peuvent se maintenir pendant longtemps. Mais lorsque toute une génération a passé, lorsque les vieilles traditions ne sont plus là pour servir de guide sûr, et lorsque les liens qui tiennent uni l'ancien personnel supérieur se sont rompus, alors la maison, presque invariablement, s'écroule, à moins que la direction n'en soit en fait passée à des hommes nouveaux devenus, pendant ce temps, les associés de la maison.

Mais le plus souvent les descendants arrivent à ce résultat par une voie plus courte. Ils aiment mieux un revenu important touché sans aucun effort, qu'un revenu bien plus considérable mais qui ne serait gagné qu'au prix d'une anxiété et de soucis continuels. Ils vendent leur affaire à des particuliers ou à une société anonyme ; ou ils n'y restent que comme simples actionnaires, c'est-à-dire qu'ils participent aux risques et aux profits, mais ne prennent aucune part à la direction : dans les deux cas, la direction réelle et l'utilisation de leur capital passent aux mains d'hommes nouveaux.

[Retour à la table des matières](#)

§ 7. - Le moyen le plus ancien et le plus simple de donner une nouvelle force à une entreprise est de former une association avec quelques-uns des employés les plus capables. Le propriétaire et chef suprême d'une grande maison industrielle ou commerciale trouve que, à mesure que les années passent, il lui faut laisser de plus en plus de responsabilité à ses subordonnés, soit parce que la tâche à accomplir devient plus lourde, soit aussi parce que ses forces diminuent. C'est encore lui qui exerce la haute direction, mais beaucoup de choses sont abandonnées à leur énergie et à leur probité. Aussi, lorsque ses fils ne sont pas encore assez âgés, ou lorsque, pour toute autre raison, ils ne sont pas en état de soulager ses épaules d'une partie du fardeau, il décide de prendre comme associé un de ses auxiliaires en qui il a confiance : il diminue ainsi son propre labeur, et, en même temps, il s'assure que l'œuvre de sa vie sera continuée par quelqu'un dont il a formé les habitudes et pour qui peut-être il a conçu quelque chose ressemblant à une affection paternelle ¹.

Mais il y a à l'heure actuelle, et il y a toujours eu, des sociétés (*private partnerships*) établies sur des bases plus, égales, entre deux ou plusieurs personnes de fortunes et d'aptitudes à peu près semblables, qui réunissent leurs ressources pour une

mépriser le métier de leur père comme souvent ils le faisaient il y a seulement une génération. Beaucoup d'entre eux, il est vrai, sont éloignés des affaires par le désir de se consacrer à l'œuvre de l'avancement de la science. Mais les formes les plus hautes de l'activité intellectuelle, celles qui ne sont pas seulement critiques mais constructives, tendent à faire justement apprécier la noblesse du travail industriel lorsqu'il est bien fait.

¹ Beaucoup des romans vécus les plus heureux, beaucoup des événements sur lesquels on a le plus de plaisir à insister dans l'histoire sociale de l'Angleterre depuis le Moyen Age jusqu'à nos jours, se rattachent à des associations de ce genre. Beaucoup de jeunes gens ont été poussés à faire une carrière honorable par l'influence des chansons et des récits où l'on voit les difficultés et le triomphe final du bon apprenti, qui finit par épouser la fille de son patron et par s'associer avec lui. Il n'y a pas d'influences plus puissantes sur le caractère national que celles qui donnent ainsi une forme aux idéals de la jeunesse ambitieuse.

grande et difficile entreprise. En pareils cas il se fait souvent un partage du travail de direction : dans les manufactures, par exemple, l'un des associés s'emploiera exclusivement au travail d'acheter les matières premières et de vendre les articles finis ; tandis qu'un autre s'occupera de diriger la fabrication : ou bien dans une maison de commerce l'un des associés dirigera le rayon de gros et l'autre le rayon de détail. Par ce moyen, et par d'autres, la société de personnes (*private partnership*) peut s'adapter à des situations très diverses : elle est très solide et très élastique ; elle a joué un grand rôle dans le passé et elle est pleine de vitalité à l'heure actuelle.

[Retour à la table des matières](#)

§ 8. - Mais, depuis la fin du Moyen Age, jusqu'à l'époque actuelle, un mouvement s'est produit dans certaines catégories d'industries qui tend à remplacer les sociétés de personnes, dont les parts ne sont pas transmissibles sans la permission de tous les intéressés, par des sociétés anonymes dont les actions peuvent être vendues à n'importe qui sur le marché. L'effet de ce changement a été d'amener des gens, dont beaucoup n'ont pas de connaissance particulière des affaires, à confier leur capital à d'autres personnes employées par eux : ainsi est apparue une nouvelle façon de distribuer les différentes parties du travail de direction.

Ce sont les actionnaires qui supportent en définitive les risques dans la société anonyme ; mais, en général, ils ne prennent pas une part bien active à la direction technique, ni à la direction générale de l'affaire, et pas de part du tout à la surveillance des détails. Après que l'affaire est sortie des mains de ses premiers promoteurs, la direction en est abandonnée aux administrateurs ; ceux-ci, lorsque la société est très importante, ne possèdent peut-être qu'un petit nombre de ses actions, et le plus grand nombre d'entre eux n'ont qu'une faible connaissance technique du travail à faire. On n'attend généralement pas d'eux qu'ils consacrent tout leur temps à la société ; mais on suppose qu'ils apportent de vastes connaissances générales, et qu'ils sont à même de juger sainement les grandes questions touchant la politique à suivre ; on leur demande en même temps de s'assurer que les directeurs de la société s'acquittent bien de leur tâche ¹. Aux directeurs et à leurs auxiliaires est abandonnée une grande partie du côté technique de l'affaire, ainsi que la totalité du travail de surveillance ; mais on n'exige pas qu'ils mettent des capitaux dans l'affaire, et ils sont censés s'être élevés jusqu'aux rangs supérieurs, grâce à leur zèle et à leurs aptitudes. Comme les sociétés anonymes dans le Royaume-Uni ont un revenu total de 100-000.000 £ et font un dixième du total des affaires, elles offrent de très nombreuses occasions d'emploi aux hommes possédant des talents naturels pour la direction des affaires, mais qui n'ont pas, par héritage, reçu des capitaux, ni une maison avec des relations commerciales toutes faites.

¹ Bagehot aimait à soutenir (voir par exemple English Constitution chap. VII) qu'un ministre tire souvent avantage de son ignorance technique des affaires de son département. Il peut, en effet, se faire renseigner sur les questions de détail par le secrétaire permanent et les autres fonctionnaires qui sont sous ses ordres. Il ne cherchera pas à opposer un avis personnel aux leurs dans les questions où leur compétence leur donne l'avantage, mais son bon sens sans parti pris peut se dégager des traditions administratives dans les grandes questions d'intérêt général. De même les intérêts d'une société peuvent parfois être bien mieux dirigés par des directeurs n'ayant que peu de compétence technique pour les détails de l'affaire.

[Retour à la table des matières](#)

§ 9. - Les sociétés anonymes possèdent une grande élasticité, et peuvent s'étendre sans limites lorsque le travail auquel elles s'appliquent offre un grand débouché ; elles gagnent du terrain dans presque toutes les directions. Mais elles ont une grande cause de faiblesse, c'est que l'affaire n'est pas assez connue des actionnaires qui supportent les risques. Il est vrai que le chef d'une grande entreprise individuelle supporte aussi les risques en s'en remettant à d'autres pour beaucoup de détails, mais sa situation est assurée par la faculté qu'il a de se former un jugement direct sur la fidélité et l'honorabilité avec lesquelles ses subordonnés servent ses intérêts. Si ceux auxquels il a confié le soin d'acheter ou de vendre des marchandises pour lui touchent des commissions de ceux avec qui ils traitent, il est à même de découvrir et de punir la fraude. S'ils font preuve de favoritisme et poussent à entretenir des relations avec des gens incapables ou avec des amis à eux, s'ils deviennent eux-mêmes paresseux et traînent leur travail en longueur, ou même s'ils ne tiennent pas les promesses d'aptitudes exceptionnelles qui ont amené le patron à les faire avancer, celui-ci peut découvrir le mal et y porter remède.

Dans tous ces cas, au contraire, les actionnaires d'une société anonyme, sauf dans un petit nombre de cas exceptionnels, sont presque impuissants, quoique quelques-uns des gros actionnaires s'efforcent souvent de découvrir ce qui se passe, et soient ainsi à même d'exercer un contrôle effectif et sage sur la direction générale de l'affaire. C'est une bonne preuve du merveilleux développement qu'a pris à notre époque l'esprit d'honnêteté et de droiture en matière commerciale que les chefs des grandes sociétés cèdent aussi peu qu'ils le font aux grandes tentations de fraude qui s'offrent à eux. S'ils montraient, à rechercher les occasions de mal faire, une avidité approchant de celle que nous constatons dans l'histoire commerciale des civilisations primitives, le mauvais usage qu'ils feraient de la confiance que l'on met en eux aurait été un inconvénient assez grave pour empêcher le développement de cette forme démocratique d'entreprise. Il y a toute raison d'espérer que le progrès de la moralité commerciale continuera, aidé dans l'avenir, comme il l'a été dans le passé, par une diminution du mystère dont on entoure les affaires, et par une plus grande publicité sous toutes ses formes. Ainsi les formes collectives et démocratiques de direction des entreprises pourront s'étendre avec sécurité dans bien des directions où elles n'ont pas jusqu'ici réussi à le faire, et elles pourront rendre des services bien plus grands encore que ceux qu'elles rendent déjà, en ouvrant de larges carrières à ceux qui ne possèdent pas des avantages de naissance.

La même chose peut être dite des entreprises de l'État ou des autorités locales. Elles aussi peuvent avoir un grand avenir devant elles, mais jusqu'à présent le contribuable qui supporte les risques n'a pas d'ordinaire réussi à exercer un contrôle efficace sur ces entreprises, ni à trouver des administrateurs accomplissant leur travail avec toute l'énergie et toute l'initiative qui sont déployées dans les entreprises privées. Le problème des entreprises de l'État et des autorités locales soulève d'ailleurs bien des questions complexes, dans l'étude desquelles nous ne pouvons pas entrer ici.

[Retour à la table des matières](#)

§ 10. - La coopération cherche à éviter les inconvénients de ces deux modes d'organisation industrielle. Dans la forme idéale de la société coopérative, qui est encore pour beaucoup l'objet d'espoirs passionnés, mais qui a été rarement réalisée en pratique, une partie ou même la totalité des actionnaires qui supportent les risques de l'affaire y sont eux-mêmes employés. Les employés, soit qu'ils aient contribué au versement du capital, soit qu'ils n'y aient pas contribué, ont une part dans ses profits, et certain droit de vote aux assemblées générales où les grandes lignes de la politique à suivre sont fixées, et où sont choisis les administrateurs qui ont à l'appliquer. Ils sont ainsi les employeurs et les maîtres de leurs propres directeurs et surveillants ; ils sont à même de juger si la partie technique de l'affaire est conduite avec honnêteté et avec succès, et ils ont les meilleures occasions possibles pour découvrir tout relâchement et toute incompetence dans le détail de l'administration. Enfin ils rendent inutile une partie du travail de surveillance nécessaire dans les autres établissements, car leurs propres intérêts pécuniaires, et la fierté qu'ils tirent du succès de leur œuvre, les empêchent, soit d'eux-mêmes, soit par crainte des camarades, de gâcher le travail.

Malheureusement, le système rencontre de très grandes difficultés. La nature humaine étant ce qu'elle est, les ouvriers ne sont pas toujours les maîtres qui conviennent le mieux pour les surveillants et pour les directeurs. Les jalousies, et les frottements à la suite de réprimandes, peuvent agir comme le grain de sable qui se trouve mêlé à l'huile dans les rouages d'une grande machine compliquée. Le travail de direction même le plus pénible ne se manifeste d'ordinaire pas au dehors ; ceux qui travaillent avec leurs mains sont portés à ne pas estimer assez l'intensité de la fatigue causée par le travail de direction technique, et à regretter d'être obligés de le payer à peu près au prix qu'il serait payé ailleurs. En fait, les directeurs d'une société coopérative possèdent rarement la vivacité, l'ingéniosité et la souplesse que possèdent les hommes qui ont été sélectionnés par la lutte pour la vie, et qui ont été formés par la libre responsabilité d'une entreprise individuelle. C'est en partie pour ces raisons que le système coopératif a rarement été appliqué dans son intégrité, et son application partielle n'a pas encore rencontré un succès remarquable, sauf dans la vente au détail des marchandises consommées par des ouvriers. Cependant, dans ces dernières années on constate des signes encourageants de succès de véritables associations, ou coopératives, de production.

Les ouvriers d'un caractère fortement individualiste, et dont l'esprit est presque entièrement tourné vers leurs propres intérêts, arriveront peut-être au succès matériel plus rapidement, et d'une façon qui leur convient mieux, en commençant comme petits entrepreneurs indépendants, ou bien en faisant leur chemin dans une entreprise individuelle ou dans une entreprise appartenant à une société. Mais la coopération a un charme spécial pour ceux sur le caractère desquels l'élément social a une forte action, qui désirent ne pas se séparer de leurs anciens camarades, mais travailler parmi eux pour les guider. Son idéal peut être à certains égards plus noble que ses résultats ; mais elle repose sans aucun doute en grande mesure sur des mobiles éthiques. Le véritable coopérateur unit une vive intelligence des affaires à un esprit plein de la foi la plus sérieuse. Quelques sociétés coopératives ont été servies excellemment par des hommes d'un grand génie à la fois intellectuel et moral, des hommes qui, par dévouement à la foi coopérative dont ils sont animés, ont travaillé avec une

grande habileté, une grande énergie, et une parfaite droiture, se contentant toujours d'un traitement inférieur à celui qu'ils pourraient gagner s'ils dirigeaient une entreprise à leur compte ou s'ils étaient employés dans une entreprise individuelle. Des hommes de cette trempe sont plus fréquents parmi les administrateurs des sociétés coopératives que dans les autres professions; bien qu'ils ne soient pas très fréquents même là, pourtant on peut espérer qu'à mesure que les véritables principes de la coopération seront mieux connus, et que l'instruction sera plus répandue, un nombre de plus en plus grand de coopérateurs seront à la hauteur des problèmes complexes que soulève la direction des entreprises.

En attendant, des applications partielles du principe coopératif sont tentées dans des conditions diverses, dont chacune nous présente le travail de direction sous quelque nouvel aspect. C'est ainsi que dans le système de la participation aux bénéfices, une entreprise individuelle, tout en gardant la libre direction de l'affaire, paye à ses employés le salaire au taux du marché, soit au temps, soit à la pièce, et accepte, pour l'augmenter, de leur distribuer une certaine part des profits qui peuvent être réalisés au-dessus d'un minimum déterminé. On espère procurer ainsi à la maison un avantage matériel aussi bien que moral en diminuant les frottements, en augmentant la bonne volonté des ouvriers à se donner certaines petites peines qui peuvent être très avantageuses pour la maison, enfin en attirant des ouvriers d'une habileté et d'une activité moyennes plus grandes. Un autre système partiellement coopératif est celui de certaines filatures de coton de Oldham : ce sont en réalité des sociétés anonymes ; mais au nombre de leurs actionnaires se trouvent beaucoup d'ouvriers ayant une connaissance spéciale du métier, bien qu'ils préfèrent son-vent ne pas travailler dans les usines dont ils sont actionnaires. Un autre exemple est celui des établissements de production appartenant aux magasins coopératifs et dirigés par leurs agents, les sociétés de magasins de gros (*Wholesale Societies*). Dans le *Wholesale* écossais les ouvriers, en tant que tels, ont une certaine part à la direction et aux bénéfices.

Plus tard nous aurons à étudier plus en détails toutes ces différentes formes d'entreprises coopératives ou semi-coopératives, et à rechercher les causes de leur succès ou de leur échec dans les diverses branches, dans la vente en gros et dans la vente en détail, dans l'agriculture, l'industrie et le commerce. Mais il nous faut maintenant continuer. Nous en avons dit assez pour montrer que les conditions du monde commencent seulement à se prêter à l'œuvre du mouvement coopératif ; que l'on peut raisonnablement s'attendre à ce que les différentes formes de la coopération rencontrent un plus grand succès à l'avenir que dans le passé ; qu'elles offrent d'excellentes occasions aux ouvriers d'apprendre par la pratique à diriger une entreprise, à gagner la confiance des autres, et à s'élever peu à peu à des postes où leurs aptitudes trouvent à s'employer.

[Retour à la table des matières](#)

§ 11. - Lorsqu'on parle des difficultés que trouve un ouvrier à s'élever à un poste où il puisse utiliser pleinement ses aptitudes, c'est surtout sur son manque de capital que l'on insiste généralement. Mais ce n'est pas toujours là la principale difficulté qu'il rencontre. Par exemple, les sociétés coopératives de consommation ont accumulé des capitaux considérables dont elles ont de la peine à tirer un bon taux d'intérêt ; elles seraient heureuses de les prêter aux ouvriers qui feraient preuve des aptitudes nécessaires pour traiter les questions commerciales délicates. Des coopérateurs

possédant à un degré élevé l'habileté professionnelle et la probité, et en second lieu le « capital personnel » d'une bonne réputation parmi leurs camarades, n'auraient pas de peine à trouver assez de capital matériel pour une entreprise importante. La véritable difficulté pour eux est de faire pénétrer chez un nombre suffisant de ceux qui les entourent la conviction qu'ils possèdent ces rares qualités.

Et le cas n'est pas très différent de celui où un individu tâche d'obtenir par les voies ordinaires l'avance du capital dont il a besoin pour fonder une entreprise.

Il est vrai que, dans presque toutes les branches, la somme de capital nécessaire pour bien s'installer va sans cesse en augmentant ; mais on voit augmenter bien plus rapidement encore la masse des capitaux qui appartiennent à des gens n'ayant pas besoin de s'en servir eux-mêmes et si avides de le prêter qu'ils se contentent d'un taux d'intérêt de plus en plus bas. Beaucoup de ces capitaux passent entre les mains des banquiers et d'autres personnes, tous gens d'une vive intelligence et d'une énergie inlassable, gens qui n'ont pas de préjugés de classe et ne se soucient nullement du rang social, qui sont tout disposés à prêter à tout homme qu'ils ont la conviction d'être habile et honnête. Pour ne rien dire du crédit qu'on peut obtenir, dans beaucoup d'industries, de ceux qui fournissent la matière première ou les approvisionnements, les occasions d'emprunter directement sont maintenant si grandes que l'augmentation du capital nécessaire pour s'installer n'est pas un très sérieux obstacle pour quelqu'un qui est arrivé à triompher de la difficulté initiale en acquérant la réputation d'un homme capable de faire bon usage du capital qu'on lui confiera.

Mais un obstacle à l'ascension de l'ouvrier qui est peut-être plus grand, quoique moins apparent, c'est la complexité croissante des affaires. Le chef d'une entreprise doit maintenant penser à une foule de choses dont il n'avait jamais à se préoccuper autrefois ; ce sont précisément des difficultés d'un genre auquel la pratique de l'atelier ne prépare que faiblement. À cela il faut opposer le progrès rapide de l'instruction des classes ouvrières, non seulement à l'école, mais, ce qui est plus important, après l'école, par les journaux, par les sociétés coopératives, par les *trades-unions*, par d'autres façons encore.

Les trois quarts environ de la population totale de l'Angleterre appartiennent à la classe des salariés, et, tout au moins lorsqu'ils sont bien nourris, proprement logés, et instruits, les ouvriers possèdent tous leur bonne part de cette force nerveuse qui est la condition première de l'habileté dans les affaires. Sans sortir de leur voie, ils sont tous, consciemment ou inconsciemment, des compétiteurs pour les places de chefs d'entreprise. L'ouvrier ordinaire, s'il montre de l'habileté, devient généralement contremaître ; il peut s'élever de là au poste de directeur et être pris comme associé par son patron. Ou bien, ayant fait quelques économies, il peut créer une de ces petites boutiques qui vivent encore dans les quartiers ouvriers, la monter surtout à l'aide du crédit, laisser sa femme s'en occuper pendant le jour et lui consacrer ses soirées. D'une façon ou d'une autre il réussit à augmenter son capital, jusqu'à ce qu'il puisse créer un petit atelier ou une petite fabrique. S'il débute bien, il trouvera les banquiers tout prêts à lui faire généreusement crédit. Il lui faut du temps, et, comme il ne s'est probablement installé à son compte qu'à un certain âge, il faut qu'il ait une vie longue et une santé vigoureuse ; mais s'il les a, et s'il a aussi « de la patience, du génie et de la chance », il est à peu près sûr de posséder un capital considérable avant sa

mort¹. Dans une fabrique ceux qui travaillent de leurs mains ont souvent plus d'occasions de s'élever aux postes supérieurs que les teneurs de livres et beaucoup d'autres auxquels les traditions sociales assignent un rang plus élevé. Mais dans les maisons de commerce il en est autrement: le travail manuel qui y est effectué n'a pas d'ordinaire de caractère éducateur, tandis que l'expérience du bureau convient mieux pour préparer un homme à diriger une entreprise commerciale, que pour le préparer à diriger une entreprise industrielle.

Il y a donc, en somme, un grand mouvement de bas en haut. Peut-être le nombre de ceux qui s'élèvent d'un coup de la situation d'ouvriers à celle de patrons, n'est-il pas aussi grand qu'autrefois ; mais plus grand qu'autrefois est le nombre de ceux qui s'élèvent assez haut pour donner à leurs fils de bonnes chances d'arriver jusqu'aux postes les plus élevés. L'ascension complète ne s'accomplit pas souvent en une seule génération ; elle en exige plus souvent deux ; mais l'importance totale du mouvement ascensionnel est probablement plus grande que jamais. Et l'on peut remarquer, en passant, qu'il est préférable pour la société dans son ensemble que l'ascension soit répartie sur deux générations. Les ouvriers qui, au début du XIXe siècle, s'élevèrent en si grand nombre à la situation de patrons, avaient rarement les qualités nécessaires dans les postes supérieurs : ils étaient trop souvent durs et tyranniques ; ils perdaient tout empire sur eux-mêmes, et n'étaient ni vraiment nobles, ni vraiment heureux ; quant à leurs fils, ils furent souvent hautains, extravagants, ne se refusant rien, gaspillant leur richesse en de bas et vulgaires amusements, ayant les pires défauts de la vieille aristocratie sans posséder ses qualités. Le contremaître ou le surveillant qui doit encore obéir en même temps qu'il a à commander, mais qui monte et voit que ses fils pourront s'élever plus haut encore, mérite mieux, à certains égards, d'être envié que le petit patron. Son succès est moins apparent, mais son œuvre est souvent plus haute et plus importante pour le monde, parce que son caractère est plus doux, plus délicat, et non moins ferme. Ses enfants sont bien élevés, et, s'ils deviennent riches, ils feront probablement un bon usage de leur richesse.

[Retour à la table des matières](#)

§ 12. - Lorsqu'un homme d'une grande habileté est arrivé à la tête d'une entreprise indépendante, quelle que soit la route par laquelle il y soit arrivé, il peut alors bientôt, avec un peu de chance, donner de telles preuves de son aptitude à tirer bon parti de son capital, qu'il trouve à emprunter, d'une façon ou d'une autre, presque toutes les sommes dont il peut avoir besoin. Comme il fait de bons bénéfices, il augmente son propre capital, et cette augmentation est une garantie matérielle pour de nouveaux

¹ Les Allemands disent que le succès dans les affaires exige *Geld, Geduld, Genie und Glück* ». Les chances, que possède un ouvrier, de s'élever varient quelque peu avec la nature du travail ; elles sont plus grandes dans les industries où une attention minutieuse aux détails compte pour beaucoup, et où des connaissances étendues touchant la science ou les mouvements des affaires dans le monde comptent pour peu de chose. Ainsi, par exemple, « l'économie et la connaissance pratique des détails » sont les éléments les plus importants de succès dans l'industrie de la poterie: aussi beaucoup de ceux qui y ont bien réussi « sont sortis du banc comme Josias Wedgwood » (voir la déposition de G. Wedgwood devant la *Commission on Technical Education*) ; et l'on peut en dire autant de beaucoup des industries de Sheffield. Mais certains ouvriers possèdent un grand goût pour les risques de la spéculation ; et s'ils arrivent à acquérir les connaissances de fait par lesquelles la spéculation peut se faire avec succès, ils font souvent leur chemin et passent avant des rivaux qui ont commencé avant eux. Quelques-uns des négociants en gros les mieux lancés pour les articles périssables comme le poisson et les fruits, ont commencé comme porteurs au marché.

emprunts. D'ailleurs, le fait qu'il s'est fait lui-même tend à rendre les prêteurs moins exigeants pour la garantie de leurs prêts. Naturellement, la chance est pour beaucoup dans les affaires ; un homme très capable peut voir les choses aller contre lui ; le fait qu'il perd de l'argent vient alors diminuer la facilité qu'il a d'emprunter. S'il travaille en partie avec du capital emprunté, il peut même arriver que ses prêteurs refusent de renouveler leurs prêts, et l'obligent ainsi à succomber alors qu'il se trouve seulement dans un embarras qui n'aurait été que temporaire s'il n'eut employé que son capital propre¹ : et en luttant ainsi pour s'élever, il peut se faire une vie pénible, pleine de soucis et même de catastrophes. Mais il peut faire preuve d'habileté dans la mauvaise fortune comme dans la bonne : la nature humaine est portée à la confiance, et il est notoire que l'on est très disposé à prêter aux gens qui ont passé par un désastre commercial sans perdre leur réputation. Ainsi, en dépit des vicissitudes, l'homme d'affaires capable voit généralement, à la longue, le capital dont il dispose augmenter en proportion de son habileté.

Au contraire, comme nous l'avons vu, celui qui, ne possédant qu'une habileté médiocre, dispose d'un capital considérable, le perd rapidement. Peut-être aurait-il pu diriger avec succès une petite entreprise et la laisser plus forte qu'il ne l'avait trouvée ; mais s'il n'a pas le talent nécessaire pour traiter les grandes affaires, plus l'entreprise sera grande, plus elle tombera vite. En règle générale, en effet, une grande entreprise ne peut marcher que par des opérations qui, après qu'on a déduit ce qu'il faut pour les risques ordinaires, ne laissent qu'un très petit pourcentage de bénéfice. De petits profits sur un grand roulement qui s'opère vite, donneront un gros revenu à un homme habile ; et, dans les branches qui permettent l'emploi de capitaux très considérables, la concurrence réduit d'ordinaire à très peu de chose le taux des profits faits sur le fonds de roulement. Un boutiquier de village peut faire cinq pour cent de profits de moins sur son fonds de roulement que son concurrent plus habile, et cependant réussir à se maintenir à flot. Mais dans les grandes entreprises industrielles et commerciales où les retours sont rapides et les procédés toujours les mêmes, les profits à chaque roulement sont souvent si petits qu'une personne qui reste derrière ses concurrents, même pour un faible pourcentage, perd une somme considérable à chaque tour. Quant aux grandes entreprises difficiles et ne reposant pas sur la routine, elles procurent des profits élevés à chaque roulement lorsque la direction est habile, mais aucun profit n'y peut être réalisé par quelqu'un qui ne possède qu'une habileté ordinaire.

Ces deux séries de forces, les unes augmentant le capital dont disposent les hommes habiles, les autres détruisant le capital qui est entre les mains des hommes médiocres, produisent ce résultat de créer un lien, beaucoup plus étroit qu'il ne pourrait sembler à première vue, entre l'habileté des entrepreneurs et l'importance de l'entreprise qui leur appartient. Si nous ajoutons à cela tous les nombreux moyens, déjà étudiés, qui s'offrent à un homme possédant une grande habileté naturelle pour faire son chemin dans une entreprise individuelle, ou dans une entreprise appartenant à une société, nous pouvons conclure que partout où, dans un pays comme l'Angleterre, une oeuvre de grande importance est à faire, l'habileté et le capital nécessaires à son exécution ne tardent jamais à s'offrir.

¹ Le danger de ne pas pouvoir renouveler ses emprunts juste au moment où il en a le plus besoin, le met en état d'infériorité relativement à ceux qui n'emploient que leur propre capital, inconvénient bien supérieur à la somme qu'il est obligé de payer comme intérêt de ses emprunts. Aussi, lorsque nous arriverons à la partie de la théorie de la distribution qui traite du salaire de direction, nous verrons que, pour cette raison, ainsi que pour d'autres, les profits sont un peu supérieurs à l'intérêt augmenté du salaire net de direction, c'est-à-dire du salaire qu'il est convenable d'attribuer à l'habileté des chefs d'entreprise.

En outre, de même que l'habileté et les aptitudes techniques dépendent chaque jour davantage des facultés générales de jugement, de vivacité, de ressource, d'attention et de fermeté - facultés qui ne sont pas spéciales à telle ou telle industrie, mais qui trouvent plus ou moins emploi dans toutes - de même en est-il pour l'aptitude aux affaires. En fait, l'aptitude aux affaires, même aux échelons les plus bas, repose, bien plus encore que l'habileté et l'aptitude techniques, sur ces facultés générales et non spécialisées, et plus on s'élève sur l'échelle, plus ses applications sont variées.

Les hommes possédant l'aptitude aux affaires, et disposant du capital nécessaire, se déplacent donc avec beaucoup de facilité horizontalement, d'une profession encombrée à une autre qui leur offre de bonnes occasions de s'employer. Ils se déplacent aussi avec une grande facilité verticalement, les hommes plus habiles s'élevant aux postes supérieurs dans leur métier. Par conséquent, nous voyons, dès cette phase première de nos recherches, qu'il y a de bonnes raisons de croire que dans l'Angleterre contemporaine l'offre des aptitudes industrielles, accompagnées de la disposition du capital nécessaire, s'adapte d'elle-même en règle générale à la demande. Ces aptitudes industrielles ont, donc ainsi un prix d'offre (supply price) déterminé.

En définitive, nous pouvons regarder ce prix d'offre des aptitudes industrielles avec disposition du capital nécessaire comme formé de trois éléments : le premier est le prix d'offre du capital ; le second est le prix d'offre des aptitudes et de l'énergie nécessaires pour réussir dans les affaires ; le troisième est le prix d'offre de l'organisation grâce à laquelle les aptitudes et le capital nécessaires arrivent à se rencontrer. Nous avons appelé *intérêts* le prix du premier de ces trois éléments ; nous pouvons appeler le prix du second, considéré à part, *bénéfices nets de direction* ; et le prix du second et du troisième éléments considérés ensemble *bénéfices bruts de direction*.

Depuis quelque temps, il se produit, dans certaines industries, un accroissement marqué de la force relative des très grandes entreprises. Il n'est pas dû à l'apparition de quelque principe nouveau dans l'organisation industrielle, mais au progrès rapide de la puissance du capital, à l'étendue plus considérable des débouchés, et à la possibilité technique plus grande de traiter de grandes masses de marchandises. Ce changement est important et sera étudié plus tard dans le volume II.

Principes d'économie politique : tome 1 :
livre IV : Les agents de la production

Chapitre treize

Conclusion. La tendance au rendement croissant et la tendance au rendement décroissant.

[Retour à la table des matières](#)

§ 1. - Au début de ce livre nous avons vu que le rendement supplémentaire en produits bruts donné par la nature lorsqu'on augmente la somme de capital et de travail employée, tend à la longue, toutes choses étant égales, à diminuer. Dans le reste du livre, et particulièrement dans les quatre derniers chapitres, nous avons regardé l'autre face de la médaille, et vu comment la puissance de production de l'homme augmente avec le volume de cette production. Examinant d'abord les causes qui régissent l'offre de travail, nous avons vu que tout progrès de la vigueur physique, mentale et morale des gens, les rend plus aptes, toutes choses restant égales, à élever jusqu'à l'âge adulte un grand nombre d'enfants vigoureux. Nous tournant alors du côté du progrès de la richesse, nous avons constaté que tout accroissement de richesse tend, pour bien des raisons, à rendre plus aisé encore un nouvel et plus considérable accroissement. Enfin nous avons vu que tout accroissement de richesse, et tout progrès de la population en nombre et en intelligence, facilitent le progrès d'une bonne organisation industrielle qui, à son tour, ajoute beaucoup à l'efficacité collective du capital et du travail.

Examinant de plus près les économies que procure une augmentation du volume de la production pour les différentes sortes de biens, nous avons trouvé qu'elles se divisent en deux classes: celles qui résultent du développement général de l'industrie, et celles qui tiennent aux ressources de chaque entreprise, et à l'habileté de sa direction. Ce sont les économies *externes* et les économies *internes*.

Nous avons vu que ces dernières sont sujettes à de continuelles variations lorsque l'on considère une entreprise particulière. Un homme habile, aidé peut-être par un peu de chance, prend pied solidement dans une industrie, il travaille dur et vit de peu, son capital propre s'accroît constamment, et le crédit, qui lui permet de se procurer par l'emprunt toujours plus de capital, s'accroît encore plus vite ; il groupe autour de lui des auxiliaires d'un zèle et d'une habileté au-dessus de l'ordinaire ; à mesure que ses affaires progressent, ils montent avec lui, ils ont confiance en lui et il a confiance en eux; chacun d'eux se consacre avec énergie précisément à la tâche pour laquelle il est le plus apte, de façon que l'on ne gaspille pas en travaux faciles les aptitudes supérieures, et que l'on ne confie pas les travaux difficiles à des mains inhabiles. En face des économies toujours plus grandes dues à ce bon emploi des aptitudes, l'accroissement de ses affaires lui permet de faire des économies analogues en machines spécialisées et en matériel de toute sorte ; tout perfectionnement est aussitôt adopté par lui, et devient la base de nouveaux progrès; le succès augmente le crédit et le crédit augmente le succès; crédit et succès aident à garder les anciens clients et à s'en faire de nouveaux; l'augmentation de ses affaires lui donne de grands avantages pour ses achats; ses marchandises se font de la réclame les unes aux autres, et par là diminuent les difficultés qu'il a à les vendre. L'extension que prennent ses affaires augmente rapidement les avantages qu'il possède sur ses concurrents, et abaisse le prix auquel il peut consentir à vendre. Les choses peuvent aller ainsi tant que son énergie et son initiative, sa faculté d'invention et d'organisation, gardent toute leur force et toute leur fraîcheur, et tant que les risques, qui sont inséparables du commerce, ne lui infligent pas de pertes exceptionnelles ; et si cela pouvait durer cent ans, lui et un ou deux autres comme lui se partageraient la totalité de la production pour la branche d'industrie dans laquelle il est installé. La grande importance de leur production leur permettrait de réaliser de considérables économies, et pourvu qu'ils luttent de leur mieux les uns contre les autres, c'est le public qui bénéficierait le plus de ces économies, et le prix de la marchandise tomberait très bas.

Mais ici un enseignement nous est donné par les jeunes arbres de la forêt qui luttent pour s'élever au-dessus de l'ombre étouffante que font leurs rivaux plus âgés. Beaucoup succombent, et un petit nombre seulement triomphent. Ils deviennent alors plus vigoureux chaque année, ils jouissent de plus d'air et de plus de lumière à mesure que leur hauteur augmente, jusqu'à ce que enfin ils s'élèvent à leur tour au-dessus de leurs voisins, et semblent devoir s'élever toujours davantage et devenir toujours plus vigoureux à mesure qu'ils s'élèvent. Mais il n'en est pas ainsi. Un arbre pourra conserver sa pleine vigueur plus longtemps et arriver à une dimension plus grande qu'un autre; mais tôt ou tard l'âge se fait sentir sur tout. Quoique les plus grands jouissent mieux que les autres de la lumière et de l'air, ils perdent peu à peu leur vitalité, et l'un après l'autre ils cèdent la place à d'autres qui, bien que possédant moins de force, ont pour eux la vigueur de la jeunesse.

Ce qui se passe pour les arbres, se passe aussi pour les entreprises industrielles. De même que chaque sorte d'arbre a sa vie normale, pendant laquelle il atteint sa hauteur normale, de même la durée pendant laquelle une entreprise d'un genre quelconque gardera probablement sa pleine vigueur est limitée par les lois de la nature

combinées avec les circonstances de lieu et de temps, avec le caractère et le degré de développement de la branche d'industrie à laquelle elle appartient.

Les lois de la nature agissent sur elle en limitant la durée de la vie de ses fondateurs, et en limitant, plus étroitement encore, la partie de leur vie pendant laquelle leurs facultés conservent toute leur vigueur. Ainsi, après quelque temps, la direction de l'entreprise tombe entre les mains de gens ayant moins d'énergie et moins de génie créateur, s'ils n'ont pas aussi un intérêt moins vif à sa prospérité. Elle tombe peut-être tout d'un coup ; ou bien elle peut être continuée avec plus ou moins de sagesse et d'habileté par une société. Dans ce cas elle continue à bénéficier des avantages que donnent la division du travail, un personnel et un outillage spécialisés ; elle peut même les voir augmenter grâce à une augmentation de son capital ; et si les conditions sont favorables, elle peut s'assurer une place prééminente et durable. Mais il est presque certain qu'elle aura perdu par là beaucoup de son élasticité et de sa puissance de progrès ; dans sa lutte avec les rivaux plus jeunes et plus petits, ces avantages ne sont plus désormais exclusivement de son côté ; et, à moins qu'il ne s'agisse de banque, de transport, et de quelques autres industries exceptionnelles qui ont besoin d'être étudiées à part, elle ne réussira plus à trouver dans l'augmentation de sa production le moyen de réduire considérablement le prix auquel elle vend ses marchandises ou ses services.

Le progrès et la décadence des énergies d'une grande entreprise suivent rarement deux fois exactement une marche identique, même dans la même industrie : ils varient avec les divers incidents de la vie et du hasard, avec les amitiés personnelles, les relations d'affaires et de famille des individus considérés ; mais ils varient beaucoup aussi d'une industrie à l'autre. Ainsi, par exemple, on n'a pas vu une seule entreprise très grande apparaître dans l'agriculture ; tandis que pour les banques et les assurances, pour les agences de nouvelles, pour les transports par terre et par eau, les petites entreprises qui subsistent encore trouvent une difficulté toujours plus grande à se maintenir. Il n'y a pas de règle d'une application universelle ; mais la lutte entre la force massive de maisons solides possédant de grands capitaux, la prompte ingéniosité, l'énergie, la souplesse, la facilité à se transformer, de leurs rivales plus petites, semble tendre à se terminer, dans la grande majorité des cas, par la victoire des premières. Nous pouvons conclure que, en règle générale, sujette à d'importantes exceptions, une augmentation du volume total d'une branche de production tend à augmenter l'importance moyenne des maisons qui appartiennent à cette branche.

Lorsque, par suite, nous examinons les conséquences que le progrès de la richesse et celui de la population produisent sur les économies réalisées dans l'œuvre de la production, le sens général de nos conclusions ne se trouve pas beaucoup affecté par le fait qu'une grande partie de ces économies est directement due à l'importance des diverses entreprises, et que, dans presque toutes les branches de production, les grandes entreprises sont dans un perpétuel mouvement de va et vient, certaines entreprises se trouvant à un moment donné dans la phase ascendante, alors que d'autres descendent. En effet, aux époques de prospérité moyenne, il est sûr que la décadence est plus que compensée par le mouvement en sens contraire.

D'un autre côté, l'accroissement du montant total de la production augmente les économies qui ne tiennent pas directement à la situation individuelle des différentes entreprises. Les plus importantes d'entre elles résultent du développement de branches d'industrie corrélatives qui s'aident mutuellement les unes les autres, soit qu'elles se trouvent peut-être groupées dans les mêmes localités, soit en tout cas qu'elles se

servent des facilités modernes de communication qu'offrent la vapeur, le télégraphe et l'imprimerie. Les économies tenant à ces causes, et qui sont accessibles à toute branche de production, ne dépendent pas exclusivement du développement de la production ; mais cependant il est sûr qu'elles augmentent rapidement et constamment à mesure que ce développement se fait, et il est sûr qu'elles diminuent à quelques égards, quoique pas à tous, lorsque la production décroît.

[Retour à la table des matières](#)

§ 2. - Ces résultats auront une grande importance lorsque nous discuterons les causes qui régissent le prix d'offre d'une marchandise. Nous aurons à analyser avec soin le coût normal de production d'une marchandise, relativement à un volume donné de production ; et, dans ce but, nous aurons à étudier quelles sont, avec ce volume de production, les dépenses d'un producteur type. D'un côté il ne faudra pas choisir quelque producteur tout nouveau venu qui s'engage à peine dans la lutte, qui travaille avec beaucoup de désavantages, et doive se contenter, pour quelque temps, de ne faire que de médiocres profits ou de n'en pas faire du tout, satisfait de voir qu'il est en train de se faire une clientèle et qu'il est en bonne voie d'établir une entreprise prospère. Mais, d'un autre côté, il ne faudra pas non plus choisir une maison qui jouisse depuis longtemps d'une habileté et d'une chance exceptionnelles, et qui ait créé un vaste établissement et d'immenses ateliers bien organisés lui donnant une supériorité sur presque tous ses rivaux. Notre maison type doit être une maison d'une existence assez longue, ayant assez de succès, dirigée avec une habileté moyenne, et profitant d'une façon normale des économies, externes et internes, possibles avec ce volume de production, en tenant compte du genre de biens produits, de leurs conditions de vente, et du milieu économique.

Le présent livre démontre, par l'ensemble de son argumentation, qu'un accroissement du volume total de la production d'une marchandise a ordinairement pour effet d'augmenter l'importance de cette maison type, et par suite aussi les économies internes qu'elle peut faire ; que ce même accroissement a toujours pour effet d'augmenter les économies externes dont bénéficie une maison de ce genre : elle peut donc produire avec une somme de travail et de peine proportionnellement moindre qu'auparavant.

En d'autres termes, nous voyons en gros que si l'action de la nature dans la production montre une tendance au rendement décroissant, l'action de l'homme montre une tendance au rendement croissant. La loi *du rendement croissant* peut être exprimée ainsi : « une augmentation de capital et de travail mène d'ordinaire à une organisation meilleure, qui accroît l'efficacité du capital et du travail ». Aussi, dans les industries qui ne s'appliquent pas à la production des produits bruts, une augmentation de capital et de travail donne d'ordinaire une augmentation de rendement plus que proportionnelle ; de plus, cette meilleure organisation tend à diminuer ou même à annihiler la force plus grande de résistance que la nature offre lorsqu'on lui demande de plus grandes quantités de produits bruts. Si les actions des lois du rendement croissant et décroissant se font équilibre, nous avons la loi *du rendement constant*, et une augmentation de produits s'obtient alors par une augmentation de travail et de sacrifice exactement proportionnelle.

En effet, les deux tendances vers le rendement croissant et vers le rendement décroissant réagissent constamment l'une sur l'autre. Pour la production du blé et celle de la laine, par exemple, la dernière domine presque exclusivement dans un pays vieux qui ne peut pas importer librement¹. Pour la transformation du blé en farine, ou de la laine en blanchets (*blankets*), une augmentation du volume total de la production procure quelques économies nouvelles, mais pas beaucoup; car la fabrication de la farine et celle des blanchets se font déjà sur une si grande échelle que, seules, de nouvelles inventions, plutôt que des perfectionnements dans l'organisation, peuvent donner de nouvelles économies. Dans un pays cependant où l'industrie des blanchets est peu développée, ces économies peuvent être importantes; alors il peut se faire qu'une augmentation de la production totale des blanchets diminue les difficultés de fabrication d'une façon exactement proportionnelle à l'accroissement qu'elle entraîne dans les frais de production de la matière première. Dans ce cas, les actions des lois du rendement décroissant et croissant se neutraliseraient exactement, et les blanchets obéiraient à la loi du rendement constant. Mais dans la plupart des industries manufacturières un peu compliquées où le prix de la matière première compte pour peu, dans la plupart aussi des industries de transport modernes, la loi du rendement croissant agit presque sans obstacle.

Nous aurons à revenir longuement, par la suite, sur l'examen détaillé des vérités générales que nous venons d'esquisser et sur les réserves qu'il faut y apporter; mais avant de terminer le présent livre, nous pouvons nous arrêter un moment pour examiner la portée qu'elles ont pour le problème des relations existant entre la population et les moyens de subsistance. Nous ne sommes pas encore en état de le traiter complètement, mais il y a avantage à en donner dès maintenant un aperçu rapide.

[Retour à la table des matières](#)

§ 3. - Notre étude sur le caractère et sur l'organisation de l'industrie considérée tend, dans son ensemble, à prouver qu'une augmentation du nombre des travailleurs entraîne en général, toutes choses restant égales, une augmentation plus que proportionnelle de l'efficacité totale du travail. Mais nous ne devons pas oublier que les autres choses peuvent ne pas rester égales. L'augmentation du chiffre de la population peut être accompagnée de l'adoption plus ou moins générale de conditions de vie malsaines et énervantes dans des villes surpeuplées. Ou bien elle peut s'être produite dans des circonstances fâcheuses, dépassant les ressources matérielles, obligeant à trop demander au sol avec des moyens imparfaits; et elle peut mettre ainsi fortement en jeu la loi du rendement décroissant en ce qui concerne les produits bruts, sans réussir à atténuer ses effets. Ayant ainsi commencé dans la pauvreté, un accroissement de la population peut aboutir à cette conséquence, trop fréquente, d'affaiblir le caractère des gens et de les rendre par là impuissants à perfectionner l'organisation industrielle.

Il faut admettre cela, et plus encore. Cependant, il reste vrai que la puissance productrice collective d'un pays, avec une vigueur et une énergie individuelles moyennes données, peut s'accroître d'une façon plus que proportionnelle à l'augmentation du chiffre de sa population. S'il peut, pendant un certain temps, échapper à l'action de la loi du rendement décroissant, en important à de bonnes conditions des aliments et des

¹ En ce qui concerne la lutte des deux tendances dans l'agriculture, comparer livre IV, ch. III, § 6.

matières premières ; si sa richesse n'est pas gaspillée dans de grandes guerres et augmente au moins aussi vite que sa population ; et s'il repousse les habitudes de vie qui pourraient l'affaiblir : alors toute augmentation de sa population sera probablement accompagnée pendant un certain temps d'une augmentation plus que proportionnelle de son pouvoir de produire les biens matériels.

En effet, par son augmentation, une population s'assure le moyen de réaliser toutes les économies diverses qui résultent de la spécialisation du travail et de la spécialisation des machines, de la localisation des industries et de la grande production; elle peut augmenter les facilités de communication de toute sorte dont elle jouit ; elle voit diminuer la somme de temps et d'efforts qu'exigent toutes les relations ; elle fournit aux individus de nouvelles occasions de se procurer les jouissances sociales, le confort et le luxe de la civilisation sous toutes ses formes. Il est vrai qu'en face de cela il faut mettre la difficulté toujours plus grande de trouver la solitude, la tranquillité et même l'air pur. C'est là une importante réserve à faire ; mais ce sont encore les avantages qui l'emportent ¹.

En tenant compte du fait qu'un accroissement de la densité de la population rend généralement accessibles de nouvelles jouissances sociales, nous pouvons donner une portée plus grande à ces idées et dire : une augmentation de population, accompagnée d'une augmentation équivalente des sources matérielles de jouissances et des instruments de production, doit amener une augmentation plus que proportionnelle de la somme des jouissances de toute sorte, à deux conditions: la première, c'est que l'on puisse se procurer sans grande difficulté la quantité de produits bruts nécessaire; la seconde, c'est qu'il n'y ait pas surpeuplement affaiblissant la vigueur physique et morale par le manque d'air pur, de lumière et de distractions saines et joyeuses pour les jeunes gens.

La richesse accumulée des pays civilisés croit à l'heure actuelle plus vite que la population. Il est peut-être vrai que la richesse par tête augmenterait encore plus vite si la population ne s'accroissait pas si rapidement. Cependant, en fait, l'augmentation de la population continuera probablement à être accompagnée d'une augmentation plus que proportionnelle des choses matérielles servant à la production. En Angleterre, à l'époque actuelle, grâce à la facilité de se procurer en abondance des matières premières étrangères, une augmentation de population est accompagnée d'une augmentation plus que proportionnelle des moyens de satisfaire les besoins humains, sauf pour les besoins de lumière, d'air pur, etc. Une grande partie de cet accroissement n'est pourtant pas due à une augmentation de la puissance industrielle, mais à l'augmentation de richesse qui l'accompagne ; aussi ne profite-t-il pas à ceux qui ne participent pas à cette richesse. En outre, les achats de produits bruts que l'Angleterre fait à l'étranger peuvent être gênés par des changements dans la politique commerciale des autres pays, et ils peuvent être presque interrompus par une grande guerre, au moment où les dépenses militaires et navales que le pays serait alors obligé

¹ L'Anglais Mill éclate d'un enthousiasme inaccoutumé lorsqu'il parle (*Political Economy*, livre IV, chap. VI, § 2) du plaisir de se promener seul au milieu de beaux paysages : d'autre part, plusieurs écrivains américains décrivent avec chaleur la plénitude plus grande de vie dont jouissent les hommes, à mesure que le pionnier habitant dans les bois voit s'installer des voisins autour de lui, à mesure que le campement des bois devient un village, le village une ville, et la ville une grande cité. (Voir par exemple CAREY, *Principles of Social Science*, et HENRY GEORGE, *Progress and Poverty*.)

de faire, viendraient diminuer d'une façon appréciable les avantages que le pays retire de la loi du rendement croissant.

Fin du tome I (livre IV)